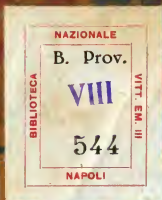




NAZIONALE
B. Prov.
VIII
544
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



REALE OFFICIO TOPOGRAFICO
Armadio
Scansia
N.° 3



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME TREIZIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

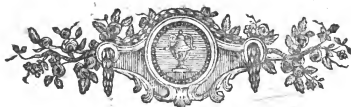
TOME TREIZIÈME.





A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE V.
Suite des Voyages dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE II.
RIO DE LA PLATA.

POUR ACHEVER tout ce qui concerne les Voyages & les Possessions des Espagnols dans — Rio de la Plata.

Rio de la Plata.

l'Amérique Méridionale, avant que d'entrer au Brésil avec les Portugais, nous jetterons un coup-d'œil sur la fameuse riviere de la Plata, ou riviere d'Argent, qui se jette dans la mer du Nord par les trente-cinq degrés de latitude du Sud. Elle ne descend pas de sa source, sous ce nom; elle part du lac de Xarayès, vers les seige degrés, trente minutes, sous celui de Paraguay, qu'elle donne à une immense étendue de Pays, qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le lac de Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au Midi, que le Détroit de Magellan; à l'Orient, que le Brésil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après la sortie du lac, le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs rivieres, quelques-unes assez grandes, jusqu'au vingt-septieme degré, où il se joint avec un autre fleuve qui coule presque parallélement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest, & coulé long-temps au Nord-Est, & que sa largeur a fait nommer Parana, c'est-à-dire, mer. Après cette jonction, plus profond, mais moins large, il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande riviere, qui vient du Nord-Est & qui se nomme l'Urugay: il coule ensuite, sous le nom de la Plata, à l'Est-Nord-Est jusqu'à la mer.

On a vu que les Espagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve, en 1515, à Jean Diaz de Solis, grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom; mais qui eut le malheur d'y pèrir par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut gueres plus heureux. Rio de la Plata.

Sébastien Cabot, qui avait fait, en 1496, avec son pere & ses freres, la découverte de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin, pout Henri VII, Roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais, alors trop occupés dans leur Isle pour songer à faire des Etablissemens dans le Nouveau-Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le premier d'Avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; &, quoique cette embouchure soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes qu'on connaisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de mer, le nom *d'Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Isles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom & qui commencent un peu au-dessus de Buénos-Aires. La premiere,

Rio de la Plata.

qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux, pour entrer, avec les chaloupes, dans le canal que ces Isles forment avec le Continent qu'il avait à sa droite, & de-là dans l'Urugai, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette méprise eut deux causes : l'une que les Isles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve ; l'autre que l'Urugay est très-large lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta ; dans la même erreur ; &, trouvant à droite une petite riviere qu'il nomma Rio de San-Salvador, il y construisit un Fort, où il laissa Alvarez Ramon, & quelques Soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve. Mais, trois jours après, cet Officier ayant échoué sur un banc de sable, y fut tué par quelques Américains avec une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste avanture fit retourner aux Isles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre ; &, remontant l'espace d'environ trente lieues, dans le véritable fleuve, il bâtit une Forteresse à l'entrée d'une riviere qui sort des montagnes du Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom de Zacariona en celui de Rio Tercero. Il donna au Fort celui de Saint-Esprit ; mais il est plus connu dans les

Relations, ſous celui de Tour de Cabot. Il y laiſſa une garniſon, & continua de remonter jufqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, ſe trouvant entre deux grandes rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déjà remarqué que c'eſt le Parana ; mais, voyant qu'il tournait trop à l'Eſt, il retourna au confluent, & remonta le Paraguay dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bréſil. Il y fut attaqué par des Américains, qui lui tuerent vingt-cinq hommes, & firent trois priſonniers. Il s'en vengea par un grand carnage qu'il fit de ces Peuples Sauvages. Il fit alliance avec d'autres, qui non-ſeulement lui fournirent abondamment de vivres, mais lui donnerent des lingots pour de viles marchandiſes d'Eſpagne. Alors, ne doutant plus que le Pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de Rio de la Plata. Quelque-temps après il retourna en Eſpagne.

Rio de la Plata.

Cependant les Eſpagnols, qui étaient reſtés ſous la conduite d'un Officier nommé Moſchera, avaient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils déſeſpérerent bientôt de pouvoir s'y ſoutenir contre les Américains, toujours irréconciliables avec leur Nation. Moſchera prit le parti de s'embarquer avec ſa troupe, ſur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il

Rio de la Plata.

descendit le fleuve jusqu'à la mer, &, rangeant la Côte, il s'avança vers les trente-deux degrés de latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pays étaient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, & sa petite Colonie s'établissait fort heureusement; mais il en fut chassé par les Portugais qui avaient déjà des Etablissemens dans le Brésil. Il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Isle de Sainte-Catherine.

Les récits & les sollicitations de Cabot avaient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, & qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte, qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller, retomberent dans leur premiere léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne parait plus entre les Voyageurs du même-temps, était mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étaient passés depuis son retour, semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des

Historiens, firent penser plus sérieusement que jamais à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

Rio de la Plata.

Jamais entreprise pour le Nouveau-Monde ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pédro de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade & Gouverneur-général de tous les Pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. A la vérité, il devait y transporter à ses frais, en deux Voyages, mille hommes & cent chevaux, des armes, des munitions & des vivres pour un an; mais, outre une pension viagere de deux mille ducats, qui lui était accordée par la Cour, on lui donnait à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête. Il était nommé grand Alcade & Alguasil-Major de trois Forteresses, qu'il avait ordre de faire construire, & ces deux Charges devaient être héréditaires dans sa Famille.

Les ordres étaient déjà donnés, pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si grands préparatifs & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Aventuriers, que le premier armement, qui ne devait être que de cinq cens hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptait plus de trente Seigneurs,

Rio de la Plata.

la plupart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau-Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, sur-tout dans la Capitale de cette Province. La flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585, saison la plus propse pour le Voyage, parce que si on n'arrive pas avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeraient d'hiverner au Brésil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Don Diégue de Mendoze, Frere de Don Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Isles de Saint-Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio-Janéiro. Il remit à la voile, & la flotte se trouvant réunie entre les Isles de Saint-Gabriel & la rive Occidentale du fleuve, Don Pédre choisit ce lieu pour son Etablissement, & chargea Don Sanche del Campo de choisir un emplacement sûr & commode.

Cet Officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une pointe qui avance dans le fleuve vers le Nord. L'Adelantade y fit aussi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuessa Segnora de Buénos-Ayros*, parce que l'air y est très-sain. Tout le monde s'employa au travail, & bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Rio de la Plata.

Mais les Peuples du canton ne virent pas de bon œil, un Etablissement étranger si près d'eux. Ils refuserent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir, donna occasion à plusieurs combats, où les Espagnols furent maltraités. De trois cens hommes qui furent détachés sous Diégue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé Luzan, fut tué au passage d'un ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buénos-Aires; & l'Adelantade, n'y pouvait remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Américains à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; &, craignant que la faim ne fit violer ses ordres, il mit des gardes de toutes

Rio de la Plata.

parts, avec ordre de tirer sur ceux qui cherchaient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols raconte, sans aucune marque de doute, l'avanture de cette fugitive & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers, mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisir de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurerent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la lionne était pleine, & ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture; &, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice, une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les

en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Américains, qui la firent esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buénos-Aires. L'Adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait dans son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une Loi capitale, & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire, du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres & de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblait la défendre. A la vue des Soldats, la lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, & lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buénos-Aires, il la caressa beaucoup, en

Rio de la Plata.

Rio de la Plata.

paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraitre plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grace à une femme que le Ciel avait prise si sensiblement sous sa protection.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avait déjà fait perdre deux cens hommes, avait remonté Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas, son Lieutenant, par lequel il s'était fait précéder, l'ayant assuré que les *Timbuez* ne desireraient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouverait toujours des vivres chez eux ou chez les *Curacoas*, il fit rebâtir l'ancien Fort, sous le nom de Bonne-Espérance; ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le fleuve, avec trois barques & cinquante hommes, entre lesquels on nomme Don Martinez d'Itala, Don Jean Ponce de Léon, Don Charles Dubrin, & Don Louis Perez, Frere de Sainte-Térèse. Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvaient lui en apporter eux-mêmes, &, retournant à Buénos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine, il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en

laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzales de Mendoze, qui était allé chercher des vivres au Brésil, revint sur un navire qui en était chargé, mais il fut suivi, presque aussitôt, de deux autres bâtimens qui amenaient Moschera & toute sa Colonie de l'Isle de Sainte-Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buénos-Aires, cependant elle était troublée par la crainte de retomber dans le même état, sur-tout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportait à la culture des terres.

Rio de la Plata.

Ayolas, ayant remonté long-temps le fleuve, fut bien reçu des Guaranis qui occupaient une assez grande étendue de Pays, sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des terres, jusqu'aux frontieres du Brésil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés, quarante minutes, où il trouva, sur la droite, un petit Port qu'il nomma la Chandeleur. Les Guaranis l'avaient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouverait des Américains qui avaient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoya ses bâtimens, & les y laissant, sous la conduite d'Irala, avec un petit détachement d'Espagnols, sous celle du Capitaine Vergara, il

ſe livra aux grandes eſpérances qu'il avait conçues ſur le témoignage des Guaranis.

On ne peut douter qu'avant ſon départ, il n'eut écrit à l'Adelantade pour lui communiquer ſes projets, mais ſes lettres ne parvinrent point à Buénos-Aires. Les quatre mois s'étaient écoulés. Le ſilence de l'Officier de la Colonie, auquel l'Adelantade avait le plus de confiance, & qui la méritait le mieux, lui cauſa tant d'inquiétude, qu'il fit partir pluſieurs perſonnes, pour découvrir ce qu'il était devenu. Il avait déjà formé le deſſein de retourner en Eſpagne. Une maladie conſidérable, qui augmenta ſon chagrin, lui fit hâter cette réſolution. A peine fut-il en état de ſouffrir la mer, qu'il mit à la voile, avec Jean de Caceres ſon Tréſorier, après avoir nommé, en vertu de ſes Pouvoirs, Ayolas Gouverneur & Capitaine-général de la Province. Il partit le déſeſpoir dans le cœur. Lorſqu'il fut en mer, tous les élémens ſemblerent conſpirer contre lui. Ses proviſions ſe trouvant épuiſées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une chienne qui était prête à faire ſes petits, & cette chair infectée, jointe à ſes noires agitations, lui cauſa une aliénation de tous les ſens qui ſe changea bientôt en phrénéſie. Il mourut dans un accès de fureur.

La Ville de Buénos-Aires, née ſous de ſi mal-

heureux auspices, eut encore à lutter long-temps contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la famine n'y redevint excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchaient Ayolas, arriverent au port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala était chez les Payaguas, Nation voisine du fleuve; ils s'y tendirent, &, l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un écrit, par lequel ils espéraient d'apprendre à Don Jean d'Ayolas, s'il revenait dans le Port, tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils l'avertissaient sur-tout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avaient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet, il n'y en a pas de plus dangereuse au monde, parce qu'elle sait allier des manieres fort douces, avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante, que lorsqu'elle médite une trahison.

Rio de la Plata.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le fleuve, jusqu'au-dessous de la branche septentrionale du Picomayo, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de lati-

Rio de la Plata.

tude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espèce de Port, formé par un cap, qui s'avance au Sud, à l'occident du fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presqu'égale du Pérou & du Brésil, & loin d'environ trois cens lieues du cap de Sainte-Marie, en suivant le fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore.

Mendoze y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur voyage à l'Adelantade, qu'il croyait encore à Buénos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville était déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Américains, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces; &, ranimés ensuite par l'arrivée de deux brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs ennemis publierent, pour excuser leur défaite, qu'ils avaient vu, pendant le combat, un homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumiere qui les avait éblouis. On ne douta point, parmi les vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la fête se célébrait le même jour; & le penchant de leur Nation

pour

pour le merveilleux, leur fit choisir Saint Blaise pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne-Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver. Rio de la Plata.

La difficulté de subsister au milieu des peuplades ennemies, fit languir long-temps l'établissement de Buénos-Aires. Cette Ville demeura plus de quarante ans déserte, & l'ardeur des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite, à l'entrée du fleuve, pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville. Cette entreprise était devenue plus facile depuis les nouveaux établissemens qu'on avait faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours d'hommes, pour tenir les barbares en respect; ce fut en 1580 que Don Jean Ortez de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Don Pédre Mendoze l'avait placée, & changea son premier nom de Notre-Dame, en celui de la Trinité de Buénos-Aires.

Rio de la Plata.

Cependant elle resta long-temps encore dans un état, qui ne faisait pas honneur à la Province dont elle est comme l'échelle & la clef. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avait laissé des vergers & des plaines. Les maisons, bâties la plupart de terre, n'avaient qu'un étage. C'étaient des quarrés longs, qui n'avaient qu'une fenêtre, & plusieurs même ne recevaient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservait encore cette forme; mais un Frere Jésuite, qu'on avait fait venir pour bâtir l'Eglise du Collége, apprit aux habitans à faire des carreaux, des briques & de la chaux; depuis, les maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un architecte, & l'autre maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du Collége, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le portail de la Cathédrale, tous édifices qui pourraient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. On avait engagé aussi ces deux Artistes à bâtir un Hôtel de-Ville; mais l'ouvrage ayant été commencé sur un plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avait déjà changé de face fort avantageusement. On y com-

ptait déjà 16000 ames, dont près des trois quarts étaient à la vérité, des Nègres, des métifs & des mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre les Espagnols, qui croiraient se déshonorer par le travail; ceux mêmes qui sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'employer au service d'autrui, & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Américains libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les campagnes voisines. Cette aversion pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établissement des Commandes, nom qu'on a donné ici, comme dans les autres conquêtes de l'Espagne, à certains partages des terres, faits en faveur des Conquétans, & dans lesquels les Américains, qui s'y trouvaient compris, étaient assujettis au service personnel. On voit aux environs de Buénos-Aires, quelques bourgades qui portent encore le joug, & dont les habitans ont leur Paroisse à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Espagnols, que l'Eglise Cathédrale. Elle s'est érigée un Siége Episcopal dans le cours de l'année 1620.

Rio de la Plata.

La Ville de Buénos-Aires est assez grande. Un ruisseau la sépare de la forteresse, qui est le

Rio de la Plata.

logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation, & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & parait au Nord comme une vaste mer, qui n'a de bornes que l'horizon. L'hiver commence dans le pays, au mois de Juin; le printemps au mois de Septembre, l'été en Décembre, l'automne en Mars, & ces quatre saisons y sont fort réglées. En hiver, les pluies y sont fort abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'été, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux.

Tous les Historiens conviennent que les Jésuites rendirent les plus grands services dans la Province de Buénos-Aires; & sans eux, peut-être ne serait-on jamais parvenu à adoucir & civiliser les Nations voisines. Les premiers Missionnaires que l'Espagne y avait envoyés, étaient quelques Religieux de Saint François, qui n'avaient en-

core trouvé que des obstacles à leur zèle. Les Chrétiens du pays ne cessaient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes, pour en obtenir des Ministres de la Religion. « On com» mençait alors à connaître les Jésuites dans l'A» mérique. Ils étaient même, depuis trente ans, au » Brésil. Depuis peu, ils s'étaient établis au Pérou. » Ils avaient déjà fait dans ces deux Royaumes, » un nombre infini de conversions ; & par-tout » on disait hautement, que ce nouvel Ordre, » dont le Fondateur était né dans le temps que » Christophe Colomb commençait à découvrir le » Nouveau-Monde, avait reçu du ciel une mission » spéciale, & une grace particuliere pour y éta» blir le Royaume de Jesus-Christ. » Ce fut du pays de Charcas qu'on vit passer d'abord au Tucuman, deux Jésuites, déjà exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois au..es Missionnaires du même Corps, arriverent du Brésil à Buénos-Aires, & bientôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques, fait le fond d'un Ouvrage, intitulé, *Histoire du Paraguay*. On vit naître, en 1594, un Collége à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des habitans, que tous, jusqu'aux Dames, voulurent mettre la main au

Rio de la Plata.

Rio de la Plata.

travail. Les Missionnaires, se distribuant les objets de leur zèle, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles, & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Américains. Mais la Cour d'Espagne les soutint par sa protection, & leur constance triompha de tout.

Ils avaient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étaient retardées par deux principales causes, l'une, qu'on rendait le Christianisme odieux aux naturels du pays, par la maniere dont on traitait ceux qui l'avaient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missionnaires, pour en persuader la sainteté aux Néophites, étaient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils forment le projet d'une République Chrétienne, qui pût ramener, au milieu de cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Le plan fut présenté à Philippe III, avec un engagement solemnel à lui conserver tous les droits de la Souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances, & tous ses successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jésuites en avaient déjà tenté la pratique, dans quatre Réductions qu'ils avaient formées

d'avance, & dont le succès les avait encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conséquent, pour le berceau de toutes les autres, celle de Lorette, sur la riviere de *Paranapam*. Telle fut l'origine de ce qu'on nomme les Missions du Paraguay, gouvernées, pendant cent quarante ans, par les Jésuites, &, depuis la destruction de cette Société, soumises immédiatement au Gouvernement Espagnol. Nous en avons donné la description dans le Livre précédent. Rio de la Plata.

Sans penser à suivre ici les Espagnols de l'Assomption & de Buénos-Aires dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voyageurs du pays dans leurs courses, nous croyons devoir faire mention d'une grande Province, du même pays, dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquise par les Espagnols, elle parait également ignorée du commun des Historiens & des Voyageurs. Le P. Loçano, Missionnaire Jésuite, dont l'Historien du Paraguay emprunte cet Article, place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait long-temps qu'une seule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres du côté de l'Occident, au grand fleuve qui porte ces deux noms.

On s'accorde à représenter le Chaco comme Le Chaco.

Rio de la Plata.

un des plus beaux pays du monde ; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, en tournant de l'Ouest au Nord, forme, de ce côté, une barriere si bien gardée, sur-tout dans ce qu'on nomme *la Cordeliere des Chiriguanes*, qu'elle la rend inaccessible. Plusieurs de ces montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur sommet, & que l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlèvent les cavaliers de la selle, & que, pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices ferait tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les pieds n'en cachaient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces montagnes, qui sont une des branches de la grande Cordeliere, ne renferment quelques mines. On y en a même découvert depuis peu ; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou que les Chicas & les Oréjones, qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres

dans une Isle, qui est au milieu du lac des Xarayès, portaient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Rio de la Plata.

Le P. Loçano parle de deux Peuples si singuliers qu'à peine peut-on en croire son témoignage. Notre devoir est de rapporter les faits, & d'en laisser le Lecteur juge. Le premier se nomme *Cullugas*, en langue Péruvienne *Suripchaquins*, qui signifie pied d'autruche. On les nomme ainsi, parce qu'ils n'ont point de mollet aux jambes, & qu'aux talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable, &, sans autres armes que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Cullugas. Il n'est pas nommé, mais un Missionnaire honoré depuis de la palme du martyre, assurait qu'ayant rencontré une troupe de ces Américains, il avait été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras, il ne pouvait atteindre à leur tête.

En général, les Américains du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des hommes, & les couleurs dont ils se peignent,

Rio de la Plata.

achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Espagnol, qui avait servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'était pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Sauvages, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'oiseaux de différentes couleurs; mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En hiver, ils se couvrent d'une cape de peau assez bien passée, & ornée de diverses figures. Dans quelques Nations, les femmes ne sont pas moins nues que les hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie, & l'ivrognerie; ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connait aucune forme de gouvernement : chaque bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans & portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac & une calebasse. Les édifices de ceux qui vivent dans des bourgades, méritent à peine le nom de cabanes. Ce sont de misérables

huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations voisines du Tucuman, sont vêtues & mieux logées.

Rio de la Plata.

Presque tous ces Américains sont Anthropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagêmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere, le moment de fondre sur eux sans s'exposer. Ils ont sans cesse des espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à quelques Espagnols que, par des secrets magiques, ils prenaient la forme de quelque animal, pour observer ce qui se passe chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux Soldats les mieux armés.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles

Rio de la Plata.

des autres Américains du Continent : c'est l'arc, la fleche, le macana, avec une espèce de lance d'un bois très-dur & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force ; quoique très-pesant ; car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'agrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il est attaché, sert à le retirer après le coup. Ainsi, lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Sauvages font un prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons cavaliers, & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'il les arrêtent à la course, & qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers ; ils manient leurs chevaux, avec un simple licou, & les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne saurait les suivre. Comme ils sont presque toujours nus,

ils ont la peau extrêmement dure : le P. Loçano vit la tête d'un Mocovi dont la peau avait, sur le crâne, un demi doigt-d'épaisseur.

Rio de la Plata.

Les femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine, & les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les meres piquent leurs filles, dès qu'elles sont nées, &, dans quelques Nations, elles arrachent le poil à tous leurs enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément ; aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent & lavent leurs enfans dans le ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent durement ; peut-être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, & l'on y attache le crâne d'un ennemi, sur-tout d'un Espagnol ; ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout-à-fait oublié.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont

Rio de la Plata.

fort partagées sur l'origine de cette Nation; Techo & Fernandez ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruiz Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Américains qui tuerent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent à venger sa mort, se réfugierent dans la Cordeliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étaient pas alors plus de quatre mille. Mais Garcilasso de la Véga, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca *Yupanqui*, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déjà établis dans ces montagnes, où ils se faisaient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre langue que celle des Guaranis : ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay, comme au Brésil, où leur langue se parle, ou du moins s'entend de toutes parts. Mais il parait que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique, dans ces derniers temps, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent

compter sur eux, qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte, & l'entreprise n'est pas aisée. On ne connait point, dans cette contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconstante & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les rédure. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province, & le malheureux succès d'une expédition tentée, en 1572, pour les soumettre, par Don François de Tolède, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

Rio de la Plata.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une femme ; mais que souvent parmi les prisonniers qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes filles, pour en faire leurs maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'Historien, c'est que, d'un jour à l'autre, ils ne sont pas les mêmes hommes : aujourd'hui pleins de raison & d'un bon commerce, demain pires que les tigres de leurs forêts. On obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'intérêt ; s'ils n'esperent rien, tout homme est leur ennemi ; enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur Nation.

En suivant à l'Ouest Rio-Vermejo, ou la riviere Vermeille, on trouve plusieurs Nations

Rio de la Plata.

pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit, après un autre Espagnol, que ces Peuples avaient reçu le Baptême dans le temps de la découverte; mais que, maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, sur-tout la priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Don Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux une traité, dont ils conservent l'original, comme un sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leurs libertés. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les étrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Don Hurtado de Mendoza, Marquis de Canete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine Mauro, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes plaines qu'on rencontre entre le Pilcomayo & Rio-grande. Cet Officier avait entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut

Il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de Mauro est demeuré aux plaines, que son malheur a rendu célèbres.

Rio de la Plata.

La Ville de Santa-Fé, fondée en 1573, par Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio-Salado, avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parce qu'elle était bâtie sur le bord oriental de ce fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, ayant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avait bâti une autre Ville, sous le nom de la Conception, sur le bord de la riviere Vermeille, ou plutôt d'un marais que cette riviere forme à 30 lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle 60 ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pu conserver un établissement qui leur ouvrait une si belle porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin il est devenu fort difficile de retrouver le lieu où était située la Ville de Gualcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Loçano, que, pendant qu'ils la bâtissaient sous les ordres de Don

Rio de la Plata.

Martin de Lédesma, ils ne purent pénétrer chez les Oréjones, ni chez les Churumacas, établis à l'Ouest, dans les vallées qui sont au bas de la Cordeliere, & si près de lui qu'il voyait la fumée de leurs villages, dont son camp n'était qu'à dix ou douze lieues. Le guide que Lédesma prenait, pour s'y faire conduire avec ses troupes, ne parvenait jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de sa mauvaise foi, & qu'ils lui en faisaient un reproche, il leur confessa qu'il y allait de sa vie. « Mais pourquoi, lui demanderent-ils, ces peuples ne veulent-ils pas » qu'on aille chez eux ? parce qu'ils craignent, » répondit-il, que si vous en saviez le chemin, » vous ne les fissiez tous mourir, comme vos » prédécesseurs ont fait à l'Inca, pour s'empa» rer de son Empire & de ses richesses. » Le guide ajouta que les Oréjones étaient ceux que les Incas employaient à faire valoir leurs mines, &, qu'après la funeste mort d'Atahualpa, ils s'étaient réfugiés chez les Churumacas, qui les avaient bien reçus. Suivant le P. Loçano, ils descendaient des nobles Oréjones du Pérou, auxquels les Incas devaient leurs conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane. Enfin,

ſoit foibleſſe dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la réſiſtance, il eſt certain que les Eſpagnols n'ont encore pu forcer les barrieres qui rendent la conquête du Chaco fort difficile.

Rio de la Plata.





CHAPITRE III.

Guiane.

Guiane. SI LA GUIANE n'offre pas de grands Etablissemens, l'abandon même où elle est restée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un sujet d'autant plus intéressant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté, tout-d'un-coup, dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avaient entrepris de s'y établir avec les plus hautes espérances. L'intérieur de la Guiane n'est pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'était il y a deux siécles. Quelques Missionnaires y ont tourné leurs courses évangéliques; mais avec si peu d'ordre dans leurs observations, qu'il n'y a presque aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux : ils nomment des lieux, dont ils ne marquent point la position; ils avancent au hasard, sans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les PP. Grillet & Béchameil, & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir suivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes

dans le Recueil des Lettres édifiantes, se bornent au récit de leurs Missions, & se croient quittes en nommant quelques Eglises, qu'ils ont formées dans les terres, sans nous en apprendre la situation. Guiane.

La Relation la plus propre à exciter la curiosité sur la Guiane, est celle du célèbre Walter-Raleigh, qui, vers la fin du seizieme siécle, entreprit de pénétrer dans cette région, que l'on appellait le pays de l'or, & dans laquelle se trouvait, dit-on, le fameux Eldorado, dont nous avons déjà parlé, & dont l'existence paraît probable, quoiqu'elle ne soit pas encore confirmée. En effet, malgré les obstacles sans nombre, qui ont empêché les Européens de reconnaître ce vaste pays de la Guiane, on s'est assuré du moins que l'or y était très commun, que les rivieres le chariaient dans leur lit, & le déposaient dans leur sable, & que la terre le formait dans des mines abondantes; & pourquoi n'y aurait il pas un pays plus riche en or que le Pérou? Quoiqu'il en soit, le Chevalier Raleigh se proposa de découvrir la Guiane, en remontant les bouches de l'Orénoque, vis à-vis des Antilles. Il se rendit en conséquence, à la Trinité, l'une de ces Isles, & cacha soigneusement son dessein aux Espagnols, maîtres du pays, dont il craignait, avec raison, la jalousie tyrannique, & contre lesquels il mé-

Guiane.

ditait une vengeance légitime. L'année précédente, Berréo, Gouverneur de Saint-Joseph, capitale de la Trinité, avait enlevé huit hommes à un Capitaine Anglais, nommé Whidon, qui était venu relâcher dans l'Isle. Raleigh, quelques jours après son arrivée, fut joint par deux autres navires de sa Nation, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, & se trouva en état de prendre le fort de Saint-Joseph, & de faire prisonnier le Gouvèrneur Berréo. Il fut aidé, il est vrai, par quelques Caciques de l'Isle, qui se joignirent à lui, comme à l'ennemi naturel des Espagnols, leurs ennemis. Il avait encore un autre but, en se rendant maître de la personne de Berréo. Il savait que cet Espagnol avait fait une tentative pour entrer dans la Guiane, & il voulait en tirer les lumieres qui pouvaient lui être utiles pour le même projet. Il en apprit peu de chose. Berréo s'était conduit de maniere à révolter tous les Caciques & habitans du pays. Il avait ravagé quelques Provinces, & avait été obligé de revenir bientôt sur ses pas; cependant il avait acquis quelques connaissances, dont il était redevable au Cacique Carapana, le seul qui eût témoigné quelque inclination pour les Espagnols. La demeure de ce Cacique est marquée dans la carte, parce que c'est de ce point qu'on partit pour s'avancer dans la Guiane. Berréo, qui

Guiane.

n'avait pas perdu l'espérance d'y retourner, fit tout ce qu'il put pour décourager Raleigh, & lui montrer le danger de son entreprise. Il lui représenta que ses vaisseaux ne pourraient entrer dans l'Orénoque, ou qu'ils y seraient arrêtés par les sables & les bas-fonds, dont les canots de Berréo étaient un témoignage certain, puisque, tirant à peine douze pieds d'eau, ils touchaient souvent le fond; que les habitans éviteraient sa rencontre, & se retireraient dans les terres; que s'il les faisait poursuivre, ils brûleraient leurs habitations. Il ajouta que l'hiver approchant, les inondations allaient commencer, qu'on ne pourrait profiter de la marée; qu'il ne fallait point espérer des provisions suffisantes par le secours des petites barques; enfin que tous les Caciques des frontieres refuseraient d'entrer en commerce avec Raleigh, parce qu'à l'exemple de tant d'autres Peuples, ils se croiraient menacés de leur destruction par les Européens.

Ces difficultés, quoiqu'exagérées par un ennemi jaloux, n'étaient que trop réelles, comme Raleigh l'éprouva dans la suite; mais il était bien éloigné de les croire insurmontables. Son imagination d'ailleurs était remplie de tout ce qu'il avait entendu raconter de la Guiane, de cette Ville de Manoa, connue des Espagnols sous le nom d'Eldorado, & visitée par quelques Voya-

Guiane.

geurs de cette Nation ; du Voyage de Jean Martinez, qui, disait-on, avait découvert le premier cette Capitale du nouvel Empire des Incas. Ce Martinez rapportait qu'il avait passé sept mois dans cette Ville, où il avait été reconnu pour Espagnol ; que cependant il avait été bien reçu ; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans gardes, & sans avoir les yeux couverts ; qu'enfin, ayant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Américains, à l'embouchure de l'Orénoque, & qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies d'or, qu'ils avaient crues pleines de liqueurs. S'étant ensuite rendu à Portoric, Martinez y était mort ; en mourant, il s'était fait apporter son or & la relation de ses Voyages ; il avait donné l'or à l'Eglise, pour fonder des Messes, & sa relation à la Chancellerie de Portoric. Enfin Raleigh n'ignorait pas les Voyages de Pédro d'Orsua, de Jérôme d'Ortal, de Pédro Hernandès de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Cazada, entrepris pour vérifier la découverte de Martinez. Il était confirmé dans la même idée, par la persuasion de Berréo. C'était sur ces fondemens qu'il était parti d'Angleterre, & qu'il assure « que celui qui conquerra la Guiane, » possédera plus d'or, & régnera sur plus de » Peuples que le Roi d'Espagne & l'Empereur » des Turcs. » Il répète plusieurs fois, que ce qu'il

entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orénoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des côtes de ſa mer du Nord.

Guiane.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglais ſi ſourd aux objections de Berréo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Galſied, pour reconnaître l'embouchure de la riviere de Capuri. Il y avait envoyé auparavant Widon & Douglas, qui n'y avaient pas trouvé moins de neuf pieds d'eau; mais c'était avec le flux, & la marée ayant baiſſé, avant qu'ils euſſent franchi les bas-fonds, ils avaient abandonné leur entrepriſe. Un autre Officier, chargé de ſonder la baie de *Guanipa* ou *Amana*, pour chercher le moyen d'y paſſer avec des vaiſſeaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'oſa ſe haſarder fort loin dans la baie, parce qu'il apprit de ſon guide Américain, que ce lieu était ſans ceſſe infeſté de Cannibales, qui ne manqueraient pas de tomber ſur lui avec leurs fleches empoiſonnées.

Gifford & Galfield ayant trouvé, dans la riviere de Capuri, cinq pieds d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des bancs pour la rame, & commençant à craindre pour King, qu'il avait envoyé à Guanipa, il le fit ſuivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui ſervit de pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pou-

Guiane.

vait entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commcdes. La galéaſſe fut équippée avec trois chaloupes, qui portaient des proviſions pour un mois. Raleigh & quelques Officiers s'y embarquerent avec cent hommes. Leur pilote, nommé *Arouacan*, était un Américain de la riviere de Baiénua, ſituée au Sud de l'Orénoque, entre ce fleuve & celui des Amazones. Il avait promis de les conduire à l'Orénoque; mais, s'ils n'avaient pas eu d'autres ſecours, ils auraient erré ſans fin, dans toutes ces rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait dans l'univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelacées dans les autres. Lorſqu'il croyait avoir trouvé la route, à la faveur de la bouſſole & des hauteurs du Soleil, il ne faiſair que tourner autour d'une infinité de petites Iſles, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils troublaient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces rivieres, ou de ces canaux, *Red-croſſ*, c'eſt-à-dire, croix rouge, parce qu'il jugea qu'aucun Chrétien n'y était entré avant lui. Là il découvrit un petit canot, qui portait quelques Américains; & la galéaſſe les joignit, avant qu'ils puſſent ſe dérober dans les détours. D'autres Américains, qui ſe préſentaient ſur le rivage, ſemblaient obſerver la conduite des Anglais, & ne voyant aucune marque de violence, ils s'avan-

cerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit aussi-tôt gouverner vers eux; mais, pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient desiré, son pilote Américain, s'étant un peu écarté pour reconnaître le pays, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des étrangers dans leurs terres, & il n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Américains qui habirent ces Isles, sont les *Tinitives*, dont on distingue deux espèces, les *Ciaouaris* & les *Ouraouaris*.

L'Orénoque se divise en seize bras à son embouchure, neuf qui courent au Nord, & sept au Sud. Les derniers forment des Isles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues, ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce fleuve surpasse en grandeur celle du fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs habitations dans des Isles qui sont formées par cette multitude de bras. Ces Américains, divisés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs habitations sur terre en été; mais, pendant l'hiver, ils demeurent sur des arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis Mai jusqu'en Septembre, monte d'environ vingt pieds au-dessus des terres.

Guiane.

Cette incommodité ne leur permet gueres de semer. Ils font un pain de moëlle de palmier, auquel ils joignent pour nourriture, leur pêche, leur chasse, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macuréos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse & leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisaient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces peuples contre leur plus dangereux ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages. A la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laissent pourrir, & lorsque les chairs sont entierement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joyaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent suspendu dans sa cabane. Les Arõuacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque, réduisent en poudre le squelette de leurs parens morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur, qu'ils avalent.

En quittant le Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orénoque, qu'il était question de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir, dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la galéasse

de son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes. Guiane.
Enfin l'ayant remise à flot, il continua plus heureusement sa route pendant trois jours, & le quatrieme, son pilote Américain le fit entrer dans une grande riviere, nommée *Amano*, dont les eaux semblaient descendre paisiblement, sans aucun détour; mais le cours en était si rude, qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames. Les matelots eurent besoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour soutenir un travail si continuel; la chaleur était extrême, & les branches des arbres, qui bordaient les deux rives, causaient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle dura si long-temps, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses gens. Cependant il leur représenta que le pilote promettant, dans peu de jours, une route plus facile, & des provisions en abondance, il y avait moins de risque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquaient pas de fruits, sur les bords de la riviere, ni de poisson & de gibier, sans compter que les fleurs & les plantes dont les terres étaient couvertes, semblaient confirmer toutes les promesses du Pilote.

Cet Américain, sur le visage duquel Raleigh croyait remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer à droite les canots dans

Guiane.

une riviere qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes fortes de rafraîchissemens, & de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots, & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'habitations, ses défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès, & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des canots se croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne les rendrait que plus misérables. La colere & la faim ne leur laissaient sentir que le mal présent, lorsqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils eurent entendre, les rappellerent à des sentimens plus modérés. C'était, en effet, une habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parce que le Cacique de la bourgade était allé en traite à l'embouchure de l'Orénoque, avec un grand nombre de ses Américains ; mais les cabanes

Guiane.

étaient remplies de provisions, dont les Anglais chargerent leurs canots.

Ils retournerent, sans peine, à leur galéasse. Les bords de la riviere, dont leurs souffrances semblaient leur avoir dérobé les agrémens, leur parurent alors d'une rare beauté. Ils découvrirent une charmante vallée, d'environ vingt mille de longueur, & remplie de différentes espèces de bestiaux. Le gibier n'en était pas moins abondant, & la riviere continuait de leur fournir d'excellent poisson. Ils se crurent désormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de monstrueux serpens. Un jeune Nègre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître quatre canots qui descendaient la riviere où ils étaient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montaient, s'échapperent dans les bois, & les deux autres suivirent si légerement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre; mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers canots, & des provisions qu'on y trouva, fit chercher les fugitifs. On en prit quelques-uns à peu de distance. C'étaient des Arouacas, qui avaient servi de Pilotes à trois Espagnols, échappés plus heureusement, entre lesquels il y

Guiane.

avait un Raffineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connaissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venaient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir, ne refroidit entierement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude & d'impétuosité dans cette Province que le soir elles sont de la hauteur d'un homme dans des lieux où l'on passait le matin presque à sec; & ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les rivieres qui se jettent dans l'Orénoque.

L'Arouaca, que Raleigh avait retenu pour Pilote, parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif, « Car telle était, dit Raleigh, l'idée » que les Espagnols donnaient de ma Nation » à tous ces Peuples; mais il se désabusa bientôt, » comme tous les autres Américains avec lesquels nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractere & nos usages. L'effet de » cette imposture retomba sur nos ennemis, dont » notre humanité fit sentir plus que jamais les » injustices

Guiane.

» injustices & les violences. Aucun de mes » gens ne toucha jamais aux femmes du pays, » pas même du bout du doigt. A l'égard des » denrées, on n'en prenait point sans avoir sa- » tisfait ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour » n'avoir rien à me reprocher, je ne quittais » jamais une habitation sans demander aux Amé- » ricains s'ils avaient quelque plainte à faire de » mes gens; je les contentais avant mon départ, » & je faisais châtier le coupable. Les deux » canots même, que j'avais fait enlever, furent » rendus aux Arouacas, & le Pilote ne fut emmené » qu'après avoir consenti volontairement à me » suivre. Les Espagnols lui avaient donné le nom » de Martin. »

Ce fut sous sa conduite que les Anglais continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent pas exposés à d'autre danger que celui des sables, les ramenerent à la vue de l'Orénoque. Raleigh ne donne point le nom de plusieurs rivieres dans lesquels il s'engagea successivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais, dans le lieu où il se représente ici, il avait à l'Est la Province de *Carapana*, qui était alors occupée par des Espagnols. Les Américains de trois canots, qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent sans crainte, après avoir su qu'il n'était pas de

Guiane.

cette odieuse Nation, & lui voyant jetter l'ancre; ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglais. Le jour suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avait annoncé, avec une suite de quarante Américains. Sa bourgade, qui n'était pas éloignée, se nommait *Toparimaca.* Il apportait aux Anglais diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessait point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte & sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglais de les conduire à sa bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avait réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. « Elle est composée, dit Raleigh, » de poivre de l'Amérique, & du suc de plu- » sieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de » grands vases. » Le Cacique & les Américains s'enivrerent aussi.

Après cette fête, le Cacique fit paraitre devant les Anglais, le secours qu'il avait vanté. C'était un Américain fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connaissait parfaitement toutes les parties de

l'Orénoque, & sans lequel en effet ils ne se seraient jamais garantis des sables, des rochers & des Islots qu'on ne cesse point de rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel. Guiane.

Dès le jour suivant, les Anglais éprouverent l'habileté de ce nouveau guide, par le conseil qu'il leur donna, de profiter d'un vent d'Est qui leur épargna le travail des rames. L'Orénoque, suivant Raleigh, est assez exactement Est & Ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglais auraient pu pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du fleuve, qui a sur la gauche l'Isle *d'Assapana*, longue de vingt-cinq milles, sur cinq de large, & le grand canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre Isle nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée de la terre, du même côté, par un second bras du fleuve, qui se nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros bâtimens, & l'Orénoque, en y comprenant les Isles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, on trouve une autre riviere nommée *Aropa*, qui vient se jetter du Nord dans l'Orénoque. Les Anglais mouillerent au-delà,

Guiane.

& du même côté près d'une Isle, nommée *Occaouéta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre ici, sur la rive du fleuve, deux Américains de la Guyane, qu'il avait pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au Cacique de *Purimac*, Vassal de *Topia-Ouari*, dans la Province d'*Arromaja*: mais Purimac étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Américains de revenir le même jour, & la galéasse fut obligée de mouiller le soir près de *Putapayma*, autre Isle, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Isle, la côte du fleuve offre une grande montagne qui se nomme *Occopa*. Les Anglais aimaient à mouiller proche des Isles, parce qu'il s'y trouvait quantité d'œufs de tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la côte, où les rochers ne leur permettaient pas de jetter la senne. La plupart de ceux qui bordent le fleuve, sont de couleur bleuâtre, & paraissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les montagnes voisines.

« Le matin du jour suivant, dit Raleigh, notre » cours fut droit à l'Ouest, avec moins de peine » à résister au courant du fleuve. La terre s'ouvrait » des deux côtés, & les bords en étaient d'un

Guiane.

» rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans » des canots, pour reconnaitre le pays. Ils me » rapporterent que, dans toute l'étendue de leur » vue, & du haut des arbres où ils étaient montés » pour l'observer, ils n'avaient découvert que des » plaines, sans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de Toparimaca dit que ces belles » campagnes se nommaient les plaines de Saymas, » qu'elles s'étendaient jusqu'au pays du Cumana » & de Carracas, & qu'elles étaient habitées par » quatre puissantes Nations, les *Saymas*, les *Assaouais*, les *Aroras*, & les *Wikiris*, qui bat» tirent Hernando de *Serpa*, lorsqu'il vint de » Cumana vers l'Orénoque, avec trois cens che» vaux pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont » la peau presque aussi noire que les Nègres. » Ils sont robustes & d'une valeur singuliere. Le » poison de leurs fleches est si subtil, que sur le » récit de ces Américains, je me fournis des » meilleurs antidotes, pour en garantir nos » gens. Outre qu'il est toujours mortel, il cause » d'affreuses douleurs, & jette les blessés dans » une espèce de rage. Les entrailles leur sortent » du corps; ils deviennent noirs, & la puan» teur qu'ils exhalent est insupportable. »

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols, à qui les fleches empoisonnées de ces Sauvages ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de

Guiane.

remède pour leurs blessures. « A la vérité, dit-il, » les Américains n'en connaissent point eux-mêmes, » & lorsqu'ils sont blessés d'un coup de fleche, ils » ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent » lieu de Médecins, & qui font un grand mys- » tère des remèdes qu'ils emploient. » L'antidote ordinaire des Américains, est le suc d'une racine, nommée *tupara*, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres, & qui arrête les hémorrhagies internes. Raleigh apprit de Berréo que quelques Espagnols avaient employé avec succès le jus d'ail. Mais, pour les poisons extrêmement subtils, tels que celui des Aroros, il exhorte à s'abstenir de boire ; parce que tout ce qu'on avale de liquide sert à la propagation du venin, & que si l'on boit, sur-tout peu de temps après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Le troisieme jour de leur navigation, les Anglais mouillerent près de la rive gauche du fleuve, entre deux montagnes, dont l'une se nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passerent une grande Isle, nommée *Manoripano*, d'où ils furent suivis par un canot chargé de quelques Américains, qui les inviterent à se reposer dans leurs habitations ; mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Ouest

d'une Isle, nommée *Murrocoermo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arriverent au havre de Morquito, où ils étaient résolus de s'arrêter, pour renouveller leurs provisions. Un de leurs Américains fut envoyé au Cacique Topiaouari, qui vint, dès le jour suivant, faire les honneurs de son Port. C'était un vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pieds, pour venir voir ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade. Les rafraîchissemens qu'il leur apporta, étaient une grande abondance de gibier, de racines & de fruits.

Guiane.

Raleigh fit diverses questions à ce vieux Cacique, qui avait été prisonnier des Espagnols. « Je » lui appris, dit-il, quelle était ma Nation, & » le dessein où j'étais d'affranchir les Américains » de la tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui par- » lant de la Guiane, je le priai de me donner » quelques instructions, sur la maniere d'y péné- » trer. Il me répondit que le pays où j'étais, & » tout ce qui bordait la riviere, jusqu'à la Pro- » vince d'Eméric, en y comprenant celle de » Carapana, faisaient partie de la Guiane; qu'en » général les Nations de toutes ces terres se » nommaient *Orinoccoponi*, parce qu'elles con- » finent à l'Orénoque. Que celles qui habitaient » entre ce fleuve, & les monts de *Wacarimar*,

Guiane.

» étaient comprises sous le même nom ; & que, » de l'autre côté de ces montagnes, il y avait une » grande vallée, nommée *Amariocopana*, habi» tée aussi par d'anciens Peuples de la Guiane. » Je lui demandai quels étaient ceux qui habi» taient au-delà de cette vallée, derriere les » montagnes qui la bordaient de ce côté-là. » Sur quoi, il me dit, en soupirant, que dans » sa jeunesse & du vivant de son Pere, qui était » mort fort âgé, il était venu, dans cette grande » vallée de la Guiane, des lieux où se couche » le Soleil, un Peuple innombrable, qui por» tait de grandes robes & des bonnets rouges ; » qu'il était composé de deux Nations, nom» mée les *Oréjones* & les *Eporémérios* ; qu'ayant » chassé les anciens habitans du pays, elles s'é» taient emparées de leurs terres jusqu'aux pieds » des montagnes à l'exception des *Iraouaquaris* » & des *Cassipagotos* ; que son Fils aîné, qui » avait été choisi dans la suite de cette guerre, » pour mener du secours aux Iraouaquaris, avait » péri avec tous ses gens, dans un combat contre » les usurpateurs, & qu'il ne lui était resté qu'un » seul Fils. Il ajouta que les Eporémérios avaient » bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de » la vallée, une grande Ville, dont les édifices » étaient fort hauts ; que l'Empereur des deux » Nations étrangeres, faisait garder constamment

» les passages par des nombreuses troupes, qui » n'avaient pas cessé, pendant long-temps, de » ravager & de piller leurs voisins, mais que » depuis que les Espagnols cherchaient à s'em- » parer du pays, la paix s'était faite entre » les Américains, qui s'accordaient tous à les » regarder comme leurs plus mortels enne- » mis. »

Raleigh, fort satisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avait reconnu que de la sagesse & de l'honneur, continua de remonter le fleuve droit à l'Ouest, & mouilla le soir proche d'une Isle, nommée *Catuma*, dont la longueur est de cinq à six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la riviere de *Caroli.* Cette riviere, sans être moins large que la Tamise à Woolvich, fait une chûte si considérable, que non seulement les Anglais en avaient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux, ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoyer un Américain au Cacique du pays, pour lui déclarer qu'ils étaient ennemis jurés des Espagnols. C'était dans ce lieu, que Morquito en avait fait

massacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint jusqu'au bord du fleuve, avec un grand nombre de ses gens, & prodigua les rafraîchissemens aux Anglais. Raleigh lui répéta qu'il était venu pour faire la guerre aux Espagnols, & reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Les Américains de la riviere de Caroli, ont une haine égale pour les Espagnols & pour les Eporémérios. Leur pays est riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la source de la riviere, les terres étaient habitées par trois puissantes Nations, nommées les Cassipagatos, les Eparagotos, & les Araouragotos; que le Caroli sort d'un grand lac, que tous les Peuples du pays se joindraient volontiers à ceux qui voudraient les délivrer des Espagnols; enfin qu'après avoir passé les montagnes de Curça, il trouverait beaucoup d'or & de pierres précieuses. Un des Officiers Espagnols, qu'il avait pris avec Berréo, se vanta d'avoir découvert, dans ses Voyages, une mine d'argent très-riche, à peu de distance de la riviere; mais l'Orénoque & toutes les rivieres voisines, étaient haussées de cinq pieds, sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoyer par terre quelques-uns de ses gens, dans une bourgade éloignée de vingt milles, & nommée

Annatapoi. Ils y trouverent des guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui se nomme *Capurepana*, située au pied des montagnes, sous la domination d'un Cacique, proche parent de Topia-Ouari. Cependant Widon fut chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant qu'il était possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvait quelque apparence de mine.

Guiane.

En même-temps, Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la riviere de Caroli, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orénoque. Il remarqua dix à douze sauts de cette riviere, & tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, divisées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite s'étant approché des vallées, il admira le plus beau pays qu'il eut jamais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrein ferme, le gibier en abondance, & les oiseaux, dont le nombre & la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. « Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or » & d'argent dans les pierres; mais, n'ayant que » nos mains & nos épées, nous ne pûmes en vé» rifier parfaitement la nature. Cependant nous » en apperçûmes quelques-unes, que je fis exa-

Guiane.

» miner dans la suite. Un Espagnol de Caracas, » me les nomma dans sa langue, *madre del oro*, » or mere, ou matrice d'or, & m'assura qu'il » devait se trouver une mine au-dessous. On ne » me soupçonnera point de m'être trompé moi-» même, ou de vouloir tromper ma Patrie, par » de fausses imaginations. Quel motif aurait pu » me faire entreprendre un si pénible voyage, si » je n'avais été sûr qu'il n'y a point, sous le Soleil, » de pays aussi riche que la Guiane? Whidon & » *Milechap* notre Chirurgien, m'apporterent pour » fruit de leurs recherches, quelques pierres fort » semblables au saphir. Je les fis voir à divers » Orinoccoponis, qui me vanterent une mon-» tagne, où il s'en trouvait en abondance. J'en » ignore la nature & la valeur; mais je n'en puis » avoir qu'une haute opinion; & je suis sûr » du moins que ce canton ressemble à ceux » dont on tire les plus précieuses pierres, & qu'il » est à-peu-près à la même hauteur. »

A gauche de la riviere, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Eporémérios. Le lac d'où elle prend sa source, se nomme Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en canot, dans l'espace d'un jour. Plusieurs rivieres s'y jettent, & le sable que l'on y trouve pendant l'été, est ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la

riviere d'Arvi, qui passe le long du lac, à l'Ouest, & vient se jetter aussi dans l'Orénoque. Les deux rivieres forment entr'elles une espèce d'isle, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paraît ici fort embarrassé à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. « La riviere d'Arvi en a deux » autres assez près d'elle, qui se nomment *Atoïca* » & *Caora*. Sur les bords de la seconde, on » trouve une Nation d'Américains, qui ont la » tête tout d'une pièce, avec les épaules ; ce qui » doit paraître monstrueux *(a)*, continue Raleigh, » & ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces » Américains extraordinaires, se nomment les » *Ewaipanomas*. On prétend qu'ils ont les yeux » sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, &

Guiane.

(*a*) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait, d'après un Voyageur tel que le Chevalier Raleigh : mais une partie du merveilleux disparaitra, si l'on suppose que l'usage de cette Nation est de rendre le cou fort court aux enfans, par quelque pratique semblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des siens avec des ais constamment appliqués & serrés. D'ailleurs les Américains de la Guiane, & les Espagnols de Cumana, peuvent-être soupçonnés d'un peu d'exagération.

Guiane.

» les cheveux sur le dos. Le fils de Topiaouari, » que j'emmenai en Angleterre, m'assura que » c'est la plus redoutable Nation de cette con- » trée, & que ses armes, qui sont des arcs & » des fleches, ont trois fois la grandeur de celle » des Orinoccoponis. Mon Américain me pro- » testa que les Iraouaquaris avaient pris depuis » peu un de ces monstres, & qu'il avait été » vu de toute la Province d'Aromaïa. » Raleigh ajoute que, s'il eût appris toutes ces circonstances avant son départ, il aurait tenté l'impossible pour enlever un de ces étrangers Américains, & pour l'emmener jusqu'en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de Cumana, un Espagnol, homme d'esprit & d'expérience, apprenant qu'il avait pénétré dans la Guiane, jusqu'à la riviere de Caroli, lui demanda s'il avait rencontré des Eouaipanomas, & l'assura qu'il avait vu plusieurs de ces acéphâles. Raleigh atteste là-dessus de célébres Négocians, connus de toute la Ville de Londres.

Le Casnero est une quatrieme riviere qui se jette dans l'Orénoque, au-dessus du Caroli, vers l'Ouest, mais du côté de l'Amapéia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands fleuves de l'Europe. Il prend sa source, au milieu de la Guiane, dans les montagnes qui séparent ce

pays des terres de l'Amazone. Les Anglais auraient entrepris de le remonter, si l'approche de l'hiver ne leur eût fait craindre d'y trouver leur perte, non que l'hiver mérite proprement ce nom, dans un pays où les arbres sont continuellement chargés de feuilles & de fruits; mais il y est accompagné de pluies violentes, qui causent de prodigieux débordemens. Toutes les campagnes sont inondées, & le tonnerre y est si terrible, qu'il semble menacer la nature de sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à son retour. Guiane.

Du côté du Nord, le *Cari* est la premiere riviere qui se jette dans l'Orénoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand fleuve. On trouve ensuite celle de Limo. Les terres de l'une à l'autre, sont habitées par la Nation des *Aouaracaris*, espèce de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent pour des haches, leurs femmes & leurs filles à leurs voisins, qui les revendent aux Espagnols. A l'Ouest de la riviere de Limo, on trouve celle de Pao, ensuite le *Caouti*, puis le *Vocari* & le Capuri, qui vient de la riviere de Méta, par laquelle Berréo était venu de la Nouvelle-Grenade. La Province d'Amapaïa est à l'Ouest du Capuri, & c'est-là que Berréo ayant passé l'hiver avec ses gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-

Guiane.

dessus de l'Amapeia, en tirant vers la Nouvelle-Grenade, le Paro & le Cassanar tombent dans le Méta. A l'Ouest de ces rivieres, on a les Terres des Aschaques & des Catuplos, & les rivieres de Béta, de Daunay & d'Ibarra. Sur les frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tumibamba & de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les rivieres de Guayara & de Guyacuto. Au-delà des montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payanano, qui descend jusqu'à la riviere des Amazones, en traversant les terres des Moteyones, où Pédro d'Orsua eut le malheur de périr. C'est entre le Daunay & le Béta qu'est la grande Isle de Baracan. L'Orénoque est inconnue sous ce nom, au-delà du Béta; il y porte celui d'Athule; &, plus loin, il est coupé par de grandes chûtes d'eau, qui ne permettent pas aux vaisseaux d'y passer. Raleigh, qu'on suit, mot à mot dans cette description, assure que pour ce qu'il nomme des vaisseaux de charge, la navigation est libre sur ce fleuve, l'espace d'environ milles milles d'Angleterre, & que, pour les canots, elle ne l'est pas moins du double; que ses eaux, soit par elles-mêmes, ou par les rivieres qui s'y jettent, conduisent au Popayan, à la Nouvelle Grenade & au Pérou; que, par d'autres rivieres, on peut se rendre aux nou-

veaux

veaux Etats des Incas, descendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapayas & aux Annabas; enfin qu'une partie de ces rivieres, qu'on peut nommer les branches de l'Orénoque, prennent leurs sources dans les vallées qui séparent la Guiane des Provinces orientales du Pérou.

Guiane.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers dont les Anglais se crurent menacés, leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avait acquis d'heureuses lumieres; mais l'inondation ne lui laissait aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étaient sans habits, & ceux qui leur restaient, étaient percés de la pluie dix fois par jour. Ils n'avaient pas même le temps de les faire sécher. Il se détermina donc à retourner vers l'Est, dans le dessein de reconnaître mieux toutes les parties du fleuve : observation importante, qu'il se reprochait d'avoir négligée.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au Port de Morquito, qu'il regardait comme un séjour de confiance, par celle qu'il avait au caractere de Topiaouari. Le vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avait formé un petit camp sur une éminence, au bord du fleuve, fit

Guiane.

sortir tout le monde de sa tente, pour s'entretenir seul avec ce sage Vieillard. On doit concevoir néanmoins que ces entretiens ne se faisaient pas sans un Interprete. C'est dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laisser des explications de cette importance.

« Je commençai par lui dire que, lui connaissant une haine égale pour les Eporémérios & pour les Espagnols, j'attendais de lui qu'il m'apprendrait le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'était pas figuré que mon dessein fût de prendre cette route, non-seulement parce que la saison ne me le permettait pas; mais plus encore, parce qu'il ne me croyait pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que si je m'obstinais à la tenter avec si peu de forces, il m'assurait que j'y trouverais ma perte, que la puissance de l'Empereur de Manoa *(a)* était formidable, & que le triple de mes gens ne suffirait pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devais jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane,

---

(a) On voit que non-seulement la transmigration des Incas, mais encore l'existence de la Ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature sont-ils demeurés sans éclaircissement?

sans l'assistance des ennemis de ce grand Etat, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchissemens & des provisions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendaient également nécessaires; que trois cens Espagnols, qui avaient entrepris la même expédition, étaient demeurés ensevelis dans la vallée de Macureguary, sans autre effort, du côté de leurs ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux herbes, dont la fumée & la flamme les avaient étouffés. « D'ici, continua-t-il, on compte à » Macureguary, quatre grandes journées de » chemin. Les Peuples de cette vallée sont les » premiers Américains de la frontiere des Incas: » ils sont leurs sujets; & leur Ville est d'une ri» chesse extrême. Tous les habitans portent des » habits. C'est de Macureguary que viennent » toutes les plaques d'or qu'on voit aux Améri» cains de la Côte: c'est-là qu'elles se fabriquent; » mais plus loin, le travail est incomparablement » plus beau. On y fait, en or, des figures d'hommes » & d'animaux. »

« Je lui demandai combien il croyait qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville. Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore s'il croyait du moins que je pusse compter sur le secours des Américains. Il m'assura que tous les

Guiane.

Peuples des Pays voisins se joindraient à moi dans cette guerre, supposé que, faute de canots pour tant d'hommes, la riviere offrît alors des gués; & pourvu que je lui laissasse cinquante soldats, qu'il me promettait d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis, qu'avec mes matelots & mes ouvriers, je n'avais gueres que ce nombre; & que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre ni d'autres munitions, ils seraient en danger de périr par les mains des Espagnols, qui chercheraient à se venger du mal que je leur avais fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paraissaient disposés à demeurer. Mais je suis sûr qu'ils y auraient tous péri. Berréo attendait du secours d'Espagne & de la Nouvelle-Grenade. J'appris même ensuite qu'il avait déjà deux cens chevaux prêts à Curacas. »

« Topiaouri me dit alors que tout dépendait donc de l'avenir, & des forces avec lesquelles je reviendrais dans ses terres; mais qu'il me priait de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Américains, parce qu'après mon départ, les Epotémérios ne manqueraient pas de faire tomber sur lui leur vengeance. Il ajouta que les Espagnols cherchaient aussi l'occasion de le traiter comme son neveu, qu'ils avaient fait périr par un infâme supplice;

qu'il n'avait pas oublié avec quelle rigueur ils l'avaient tenu dans les chaînes, & promené comme un chien, jusqu'à ce qu'il eût payé cent plaques d'or pour sa rançon; que depuis qu'il était Cacique, ils avaient tâché plusieurs fois de le surprendre; mais qu'ils ne lui pardonneraient pas l'alliance que je lui proposais. Il me dit encore: « Après avoir tout employé pour soulever mes » Peuples contre moi, ils ont enlevé un de mes » neveux, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait » baptiser sous le nom de Don Juan: ils l'ont » armé & vêtu à l'Espagnole, & je sais qu'ils » l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me » déclarer la guerre. » Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, & me promit que, dans l'intervalle, il disposerait les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons qui lui faisaient détester les Eporémérios, il me raconta que, dans leur derniere guerre, ils avaient enlevé ou violé toutes les femmes de son pays. Nous ne leur demandons que nos femmes, continua-t-il, car nous ne faisons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux: « Autre- » fois nous avions dix ou douze femmes, & nous » sommes réduits maintenant à trois ou quatre, » tandis que nos ennemis en ont cinquante, & » jusqu'à cent. » En effet, l'ambition de ces Peuples consiste à laisser beaucoup d'enfans, pour

Guiane.

Guiane.

rendre leurs familles puiſſantes par une nombreuſe poſtérité. »

« Je demeurai perſuadé, par les raiſons du » Cacique, qu'il m'était impoſſible de rien en» treprendre cette année contre les Incas : il fallut » réprimer notre paſſion pour l'or, qui nous aurait » attiré, comme aux Eſpagnols, la haine & le » mépris de ces Américains. Qui ſait même ſi, re» connaiſſant que nous ne penſions auſſi qu'à les » piller, ils ne ſe feraient pas joints à eux pour » nous fermer l'entrée de leur pays? C'était pré» parer de nouvelles difficultés aux Anglais, qui » pourront s'ouvrir la même route après nous; » au-lieu que, ſuivant toute apparence, les » peuples, déjà familiariſés avec nous, préféreront » notre voiſinage à celui des Eſpagnols, qui ont » toujours traité leurs voiſins avec la derniere » cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de » ſes Sujets pour l'emmener en Angleterre, & » lui faire apprendre notre Langue, me confia » ſon propre fils. Je lui laiſſai deux jeunes Anglais, » qui ne marquerent point de répugnance à de» meurer dans un pays, où nous n'avions reçu » que des témoignages de bonne foi & d'humanité. »

« Je demandai à *Topiaouari* comment ſe fabriquaient les plaques d'or, & quelle méthode on employait pour les tirer des pierres ou des mines. Il me répondit : « La plus grande partie de l'or,

» dont on fait les plaques & les figures, se tire » du lac de Manoa & de plusieurs rivieres, où il » se trouve en grains & quelquefois en petits » lingots. Les Eporémérios y joignent une portion » de cuivre pour le travailler. Voici leur méthode: » ils prennent un grand vase de terre, plein de » trous, dans lequel les grains & le cuivre sont » mêlés ensemble. Ils mettent le vase sur un feu » ardent; &, garnissant les trous de tuyaux de » terre ou de pipes, ils soufflent jusqu'à ce que » les deux métaux soient fondus: ensuite ils les » versent dans des moules de terre ou de pierre. » J'ai apporté deux de ces figures en or, moins pour leur valeur que pour en faire connaître ici la forme; car, affectant de mépriser les richesses des Eporémérios, je donnai en échange au Cacique quelques médailles du même métal, qui contenaient le portrait de la Reine. J'ai pris soin d'apporter aussi du minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce canton, & que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde; mais, faute d'ouvriers & d'instrumens pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grosse quantité. »

Guiane.

Raleigh n'oublia pas de recommander aux deux Anglais qu'il laissait à Topiaouari, de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccuréguari, & de reconnaître soigneusement la route & les environs de cette Ville. Il leur aban-

Guiane.

donna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il était possible, jusqu'à Manoa : ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avait prié les Anglais d'aborder sur ses terres. Ils apprirent de lui-même, que c'était lui qui avait massacré les Espagnols de Berréo, & sa confiance paraissait extrême pour les ennemis d'une Nation qu'il avait offensée; il leur offrit de les conduire au pied d'une montagne, où la roche paraissait de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne d'une observation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche montagne. On lui fit suivre aussi-tôt le bord d'une riviere, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village qu'il entendit nommer *Tutwitona*, & qui appartient à la Province de Faraco. Au-delà vers le Sud, il arriva dans la vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux pays du monde : elle s'étend de l'Est à l'Ouest, au moins de 60 milles; mais c'est le Voyageur même qu'il faut entendre dans ces récits.

« De la rive du Manoa, nous passâmes à celle » de l'Oiana, autre riviere qui traverse la vallée, » & nous nous arrêtâmes au bord d'un lac, que

Guiane.

» cette riviere forme de ses propres eaux. Comme » nous étions fort mouillés, un de nos guides fit » du feu, en frottant deux bâtons l'un contre » l'autre, & nous en allumâmes un assez grand » pour y faire sécher nos habits; mais, tandis que » nous prenions ce soin, l'apparition subite de » quelques manatées, de la grosseur d'un tonneau, » qui se firent voir dans le lac, nous causa autant » d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine » que nous continuâmes notre marche : il nous » restait une demi-journée de chemin jusqu'à la » montagne. Je pris le parti de renvoyer à bord » le Capitaine Keymis, parce que les informations » du Cacique me firent comprendre qu'à mon » retour, je pouvais me rapprocher de l'Orénoque » par une voie plus courte. Keymis portait ordre à » la galéasse de descendre à l'embouchure du » Cumaca, où je promis de l'attendre, pour » m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima.

» Le même jour, je passai au pied d'une mon» tagne, dont les divers rochers étaient de couleur » d'or, comme ceux qu'on m'avait annoncés; » mais je ne pus vérifier s'ils étaient réellement » de ce précieux métal. On me fit remarquer, sur » la gauche, une autre montagne, qui semblait » contenir aussi diverses sortes de minéraux : ainsi, » je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. Delà » je me rendis, par un chemin assez court, au

Guiane.

» village d'Ariacoa, où l'Orénoque se partage en » trois canaux. La galéasse était déjà descendue à » Cumana, mais sans Keymis, qui n'avait pas » eu le temps de lui porter mes ordres. Je » laissai à Cumana deux de mes gens pour l'at» tendre, & me proposant d'y revenir joindre » les canots, je fis partir les Capitaines Thyn & » Grenville avec la galéasse. Ensuite je me remis » en chemin vers la montagne du Cacique, en » prenant ma route vers Emériac, qui n'est pas » éloigné du fleuve. Il fallut passer la riviere de » Cararopana, qui se jette dans l'Orénoque & » dont plusieurs petites Isles rendent la vue fort » agréable. Vers le soir, nous arrivâmes au bord » d'une autre riviere, nommée *Winicapara*, » qui se joint aussi à l'Orénoque. C'est à quelque » distance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin » la fameuse montagne que je cherchais; mais, » contre l'espérance du Cacique, l'inondation » était déjà si forte, dans ce canton, qu'il nous » fut impossible d'en approcher. Je fus réduit » à contempler la montagne d'assez loin. Elle » me parut fort haute, de la forme d'une tour » & de couleur blanche plutôt que jaune, ce que » je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un tor» rent impétueux, qui se précipitait du sommet, » formé apparemment par les pluies conti» nuelles de la saison, faisait un bruit que nous

» n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques » heures, & qui nous rendait presque sourds à » la distance où nous étions. Je jugeai, par le » nom du pays & par d'autres circonstances, » que cette montagne était la même dont Berréo » m'avait raconté différentes merveilles, telles » que l'éclat des diamans & d'autres pierres pré» cieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. » Je n'oblige personne à me croire; mais il est » certain que j'y vis éclater une certaine blancheur. » Cependant je dois ajouter aussi que Berréo n'y » avait pas été lui-même, parce qu'outre l'inondation » qui l'avait arrêté, les Naturels du pays étaient » mortels ennemis des Espagnols. Après avoir » pris un peu de repos sur le bord du Wini» capara, nous le suivîmes jusqu'au Village du » même nom, dont le Cacique m'offrit de me » conduire à la montagne par de grands détours. » Mais la longueur & les difficultés du chemin » m'effrayerent, sur-tout pour une entreprise » où je n'avais à satisfaire que ma curiosité.

Guiane.

» Je retournai ensuite à l'embouchure du Cu» mana, où tous les Caciques voisins vinrent » m'offrir des provisions de leurs terres, c'étaient » des liqueurs, des poules & du gibier, avec » quelques-unes de ces pierres précieuses que les » Espagnols nomment *piédras huadas*. En reve» nant de Winicapara, j'avais laissé à l'Est quatre

Guiane.

» rivieres qui descendent des montagnes d'E-
» mériac, & qui vont se jetter dans l'Orénoque.
» D'autres, sorties des mêmes montagnes, coulent
» vers la mer du Nord, telles que l'*Araturi*,
» l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Ma-
» roaca*, le *Paroma*. La nuit avait été sombre
» & fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai
» à l'embouchure de Cumana, où j'avais laissé
» Eques & Porter, pour attendre le Capitaine
» Keymis, qui revenait par terre. Ils n'avaient
» point encore eu de ses nouvelles; mais il arriva
» le jour suivant. »

Raleigh, ayant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ses canots, & mouilla le soir à l'Isle d'Assipana. Le lendemain, il trouva sa galéasse à l'ancre près de Toparimaca. Il faisait cent milles par jour, en descendant; mais il ne put retourner par la route qu'il avait prise en entrant dans le fleuve, parce que la brise & le courant de la mer portaient vers l'Amana. La nécessité lui fit suivre le cours du Capuri, qui est un des bras de l'Orénoque, par lequel il se rendit à la mer. Il se croyait à la fin de tous les dangers. Cependant la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à cou-

vert ſous la côte, avec ſes canots ; &, quoique la galéaſſe eut été tirée auſſi près de terre qu'il était poſſible, on eut beauconp de peine à la ſauver du naufrage. A minuit, le temps changea fort heureuſement ; &, vers neuf heures du matin, les Anglais eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs vaiſſeaux, qui les avaient attendus à Curiapana. Guiane.

On trouve enſuite, dans la Relation de Raleigh, un recenſement aſſez inutile de tous les pays qu'il avait viſités ; mais ſes remarques ſur quelques-uns de leurs Peuples, & ſa concluſion, méritent de ſortir de la ténébreuſe Collection d'Hackluyt.

On l'aſſura, dit-il, que les Eporémérios obſervent la religion des Incas du Pérou ; c'eſt-à-dire, qu'ils croient l'immortalité de l'ame, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Perſonne ne déſavouera que ce point, s'il était mieux établi, ne donnât beaucoup de vraiſemblance à la tranſmigration des Péruviens : mais il reſterait encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la conquête. On aſſura auſſi Raleigh que l'Inca, qui régnait dans la Guiane, y avait fait bâtir un Palais tout-à-fait ſemblable à ceux que ſes Ancêtres avaient au Pérou. « Tout le monde ſait, dit-il à cette occaſion, la » quantité d'or que les Conquérans Eſpagnols ont » tirée de ce vaſte Empire : mais je ſuis convaincu

Guiane.

» que le Prince, qui règne à Manoa, en possède » beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes » Occidentales.

» A présent, dit-il encore, je vais parler de ce » que j'ai vu moi-même. Ceux qui aiment les » découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront » de quoi se satisfaire en remontant l'Orénoque, » où tombe un grand nombre de rivieres, qui » conduisent dans une étendue de terres, à laquelle je donne de l'Est à l'Ouest, plus de deux » milles milles d'Angleterre, & plus de huit cens » du Nord au Sud. Toutes ces terres sont riches » en or & en marchandises propres au commerce. » On y trouve les plus belles vallées du monde. » En général, le pays promet beaucoup à ceux qui » entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur, » qu'on y rencontre par-tout des vieillards de » cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits sans » autre couverture que celle du Ciel; &, dans tout » le cours de mon voyage, je n'eus pas un Anglais » malade. Le Sud de la riviere a du bois de » teinture, qui l'emporte, suivant mes lumieres, » sur celui du reste de l'Amérique : on y trouve » aussi beaucoup de coton, d'herbe à soie, de » baume & de poivre, diverses sortes de gommes, » du gingembre, & quantité d'autres productions » qui ne sont dûes qu'à la Nature.

» Le trajet n'est ni trop long ni trop dangereux;

» il peut se faire dans l'espace de six ou sept se- Guiane.
» maines, & l'on n'a point à franchir de mauvais
» passages, tels que le canal de Bahama, la mer
» orageuse des Bermudes, le cap de Bonne-Es-
» pérance, &c. Le temps propre à ce voyage est
» le mois de Juillet, pour arriver au commence-
» ment de l'été du pays, qui dure à-peu-près
» jusqu'au mois de Mars : le temps du retour est
» Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée comme un pays
» vierge, auquel les Européens n'ont point encore
» touché; car les faibles établissemens qu'ils ont
» sur les côtes de la mer du Nord, ne méritent
» pas le nom de *conquêtes :* mais celui qui bâtirait
» seulement deux Forts à l'entrée du pays, n'aurait
» pas à craindre que ce vaste terrain lui fût disputé.
» On ne pourrait remonter le fleuve sans essuyer
» le feu des deux Forts. D'ailleurs les vaisseaux
» chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en
» un seul endroit, & l'on ne peut même approcher
» de la côte qu'avec de petits bâteaux & des
» canots. On rencontre, sur les bords du fleuve,
» des bois fort épais, & de deux cens milles de
» longueur. La route de terre n'est pas moins
» difficile : on a, de toutes parts, un grand nombre
» de hautes montagnes; &, si l'on n'est pas bien
» avec les Naturels du pays, les vivres y sont
» difficiles à trouver. C'est ce que les Espagnols

Guiane.

» ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils » aient souvent tenté de conquérir cette vaste » région. »

« Enfin, conclut Raleigh, je suis persuadé que » la conquête de la Guiane agrandira merveilleu- » sement le Prince à qui ce bonheur est réservé, » & qu'il en pourra tirer assez de richesses & de » forces, pour contrebalancer celles de l'Espagne. » Si c'est à l'Angleterre que le ciel destine un si » beau partage, je ne doute pas que la Chambre » de Commerce, qui sera établie à Londres pour » la Guiane, n'égale bientôt celle de la *Contra- » tacion*, que les Espagnols ont à Séville pour » toutes leurs conquêtes occidentales »

Joignons à cette Relation d'autres témoignages recueillis à peu-près vers le même-temps, par exemple, celui de Domingo Véra, Lieutenant de Berréo, qui, deux ans avant le voyage de Raleigh, avait fait en Guiane, au nom du Roi d'Espagne, cette vaine cérémonie de prise de possession, à laquelle on semblait attacher alors beaucoup d'importance. On lit dans une lettre adressée à ce sujet, au Roi d'Espagne, pour lui rendre compte de ce qui s'est passé, les détails suivans : « Nous entrâmes dans un pays fort peuplé. » Le Cacique vint au-devant de nous, & nous » conduisit à sa maison, où nous traitant avec » beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quan- tité

Guiane.

» tité d'or. L'Interprete lui demanda d'où il ti-
» rait ce métal, il répondit, d'une Province qui
» n'est éloignée que d'une journée. Il ajouta que
» les Américains du pays en avaient autant qu'il
» en pouvait tenir dans la vallée où nous étions.
» L'usage des habitans de cette Province, est de
» se frotter la peau du suc de certaines herbes,
» & de se couvrir ensuite tout le corps de pou-
» dre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire
» jusqu'à leur premiere habitation. Mais il nous
» avertit que leur Nation était fort nombreuse,
» & capable de nous faire périr tous sans pitié.
» Nous lui demandâmes comment ces Peuples
» s'y prenaient pour trouver de l'or : il nous ré-
» pondit que, dans un canton de leur Province,
» ils creusaient la terre, enlevant l'herbe même
» avec sa racine, qu'ils mettaient l'herbe & la
» terre dans de grands vaisseaux, où ils lavaient
» tout, & qu'ils en tiraient ainsi quantité d'or.

« Le huit, nous fîmes plus de six lieues, jus-
» qu'au pied d'une montagne, où nous trouvâmes
» un Cacique, accompagné d'environ trois mille
» Américains des deux sexes, qui étaient chargés
» de poules & d'autres vivres. Ils nous les offri-
» rent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur
» village, qui consistait en cinq cens maisons. Le
» Cacique nous dit qu'il tirait cette abondance
» de provisions d'une vaste montagne, dont nous

» appercevions la côte, à peu de distance de son
Guiane. » habitation ; qu'elle était extrêmement peuplée,
» que tous ses habitans portaient des plaques d'or
» sur l'estomac, & des pendans de même métal
» aux oreilles; enfin qu'ils étaient couverts d'or.
» Il ajouta que si nous voulions lui donner quel-
» ques coignées, il nous apporterait des plaques
» d'or en échange. On ne lui en fit donner
» qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité,
» & pour lui laisser croire que nous faisions plus
» de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien-
» tôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq
» livres. Le Lieutenant se rendit maître de sa
» joie, & nous montrant cette pièce, d'un air
» sérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la
» faire reprendre, sans aucune marque d'empresse-
» ment. Nous étions tranquilles, dans la plus
» agréable espérance, lorsqu'au milieu de la nuit,
» un Américain nous avertit que les Peuples de
» la montagne étaient en mouvement pour venir
» nous attaquer. Véra nous fit partir aussi-tôt,
» armes en main, & dans le meilleur ordre. »

Le reste de cette relation a été supprimé par ordre de la Cout d'Espagne.

L'année suivante, le Capitaine Keymis, un des compagnons de Raleigh, entreprit un nouveau voyage en Guiane ; mais ce fut une expédition d'aventuriers, qui ne produisit rien. Les Améri-

Guiane.

cains le virent avec joie, & lui demanderent s'il venait réalifer les promeffes de Raleigh, & chaffer les Efpagnols. Mais, quand ils furent qu'il n'avait qu'un vaiffeau & très-peu de fuite, ils ne purent que fe répandre en plaintes inutiles fur les maux que leur caufaient les Efpagnols de la Trinité. Quoique ceux-ci n'euffent que de très-foibles établiffemens à l'entrée du pays, ils ne laiffaient pas d'être redoutables aux Peuplades qui n'étaient pas défendues par des montagnes, &, fans avoir beaucoup de puiffance, ils faifaient beaucoup de mal. C'eft du moins ce que dit à Keymis un Officier du vieux Cacique de Carapana, qui s'était bien repenti des premieres complaifances qu'il avait eues pour les Efpagnols. Comme Raleigh en avait été très-bien reçu, Keymis s'empreffa de le vifiter.

A quelque diftance du Port de Carapana, il vit paraître cinq ou fix canots, qui femblaient venir au-devant de lui, fans aucune marque de crainte. Il mouilla pour le recevoir. C'était une députation du Cacique, qui les faifait prier de ne pas defcendre devant fa bourgade, mais qui promettait de le venir voir à bord. Plufieurs jours fe pafferent à l'attendre. Enfin un Américain, fort âgé, vint déclarer, de fa part, qu'il était vieux, foible, malade, & que les chemins étaient trop mauvais, pour lui permettre de fe rendre au bord du fleuve. Le confident du Ca-

Guiane.

cique ne dissimula point aux Anglais que, dans l'espérance de leur retour, son maître avait passé le temps de leur absence dans des montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avait fait de leur fournir des vivres, lui avaient enlevé une partie de ses femmes; que Don Juan, qui se faisait surnommer *Eparacamo*, avait pris le commandement du Pays, & ne lui avait laissé qu'un petit nombre d'hommes, qui ne l'avaient pas quitté dans sa retraite; que se rappellant, avec amertume, tout ce qu'il avait souffert depuis qu'il avait ouvert l'entrée de sa Province aux Etrangers, il avait formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité, il mettait beaucoup de différence entre les Anglais, dont il avait reconnu la modération, & les Espagnols, qui n'avaient pas cessé de traiter ses Peuples avec la derniere cruauté; mais que, ne voyant point paraître les secours qu'on lui avait promis d'Angleterre, il devait juger que les plus méchans étaient les plus forts, sur-tout lorsqu'il n'entendait parler que de l'armement qui se faisait à la Trinité, & des nouvelles entreprises de Berréo, depuis qu'il s'était racheté des mains des Anglais; que les révolutions, qui étaient arrivées dans le Pays, en avaient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, &

leur avaient fait fuccéder les défiances, les trahifons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y était plus connue, que perfonne ne dormait en paix, & qu'on ne voyait point de remède à tant de maux; enfin que, perdant l'efpérance d'être fecouru par les Anglais, & ne pouvant fe réfoudre à vivre avec les Efpagnols, il avait pris la résolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, difpofé à fouffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvait empêcher, c'eft-à-dire, fa ruine & celle de fa Patrie. Guiane.

Keymis fut frappé de ces plaintes fi raifonnables. Son étonnement augmenta, lorfque le vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étaient les cantons les plus riches en or, comment on l'y recueillait, & par quels chemins on y pouvait pénétrer. Il ne douta pas que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglais à revenir avec des forces fupérieures à celles des Efpagnols, & que le doute qu'il avait marqué de leur puiffance, ne fût une autre rufe pour les piquer d'honneur. L'Américain ajouta, & vraifemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout, les Efpagnols n'avaient que les Arouakas, fur l'attachement defquels ils puffent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Caffipagotos, les Purpagotos,

Guiane.

les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples, dont il fit l'énumération, seraient toujours prêts à s'armer contr'eux, sans compter le puissant Empire des Oréjones & des Epotémérios, dans lesquels ils trouveraient une résistance invincible; que la Nation des Pariagotos, dont ils avaient le Pays à traverser, était capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Youaïcouakaris avaient laissé croître, depuis trois ans, toutes les herbes, pour y mettre le feu, lorsque l'ennemi serait entré sur leurs terres; enfin, que tous les Américains du Pays, étaient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parce qu'ils craignaient à la vérité leurs canons & leurs fusils; mais qu'ils périraient tous pour la défense de leurs Provinces, & que, dans l'intervalle, ils ne manqueraient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveraient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

Il paraît que Raleigh, qui occupait alors la place de Capitaine des Gardes auprès de la Reine Elisabeth, & qui jouissait d'un grand crédit à la Cour d'Angleterre, avait fort à cœur la découverte de la Guiane; car il y eut une troisieme tentative faite à ses frais, & sur ses instructions, mais qui eut encore moins de succès que les précédentes. Keymis a joint, à sa Relation, une longue nomenclature de pays & de rivieres;

mais ce ferait très-inutilement que l'on tranfcrirait ici ces noms barbares de régions ignorées, & peut-être n'en avons-nous que trop cité. Guiane.

La partie de cet article, qui regarde plus particulierement des Lecteurs Français, c'eft celle qui concerne le peu d'établiffemens qu'ils ont dans la Guiane, & fur-tout l'Ifle de Cayenne, qu'ils poffédent fur la Côte. Quant à ce qu'ils poffédent fur le continent, M. Barrere, qui avait été Médecin de l'Hôpital Militaire à Cayenne, & qui a publié, en 1748, une Defcription de la France équinoxiale, en réduit l'étendue à environ cent lieues entre le Marony & l'Oyapok, qui féparent ce territoire des Colonies Hollandaifes & Portugaifes. Cependant les Français ont été des premiers à fréquenter la Guiane. Ils y allaient d'abord charger des bois de teinture, & continuerent d'y voyager fans interruption. Mais, vers l'année 1624, ils y eurent un établiffement. Quelques Marchands de Rouen y envoyerent alors une Colonie de vingt-fix hommes, fur les bords de la riviere de Tinamary, qui fe jette dans la mer, par les cinq degrés & demi de latitude feptentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent fur la riviere de Conamarac. Dans la fuite, on y envoya des renforts d'hommes & de munitions, qui augmenterent fenfiblement ces deux Colonies naiffantes. Enfin plufieurs Marchands de

Guiane.

la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres-Patentes du Roi Louis XIII, qui les autorisaient à faire seuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes par les rivieres des Amazones & d'Orénoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap de Nord, & devint fameuse par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur accordant de nouveaux priviléges. Ils y envoyerent successivement près de huit cens hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres, que pour affermir les premiers établissemens. Enfin Louis XIV ayant établi, en *1669*, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Isles & des autres Terres habitées par des Français dans l'Amérique Méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des pays voisins de cette Isle.

M. Barrere donne à la Côte, depuis le Cap de Nord, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, trois cens lieues de long. Il confesse que, malgré les courses des Espagnols, des Anglais, & de quelques Missionnaires Jésuites, l'intérieur du Pays n'est encore que très-imparfaitement connu. « *C'est un Pays vierge*, dit-il, dans les termes de » Raleigh, que, jusqu'à présent, aucun Prince

» Chrétien n'a tenté sérieusement de conquérir. » Guiane.
Les sauts ou cataractes, qui interrompent le cours des rivieres sont un obstacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des terres. On donne ce nom à de gros rochers, qui barrent ordinairement tout le lit des fleuves, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les canots, de les hisser & de les transporter jusqu'au-delà des rochers. L'eau tombe avec une impétuosité effrayante. Les Américains, pour s'épargner la peine de transporter leurs canots & leur bagage, ont quelquefois la hardiesse de franchir ces cascades, dont la rapidité cause de l'effroi; mais il en coûte souvent la vie aux Européens qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voyageurs de se régler par les marées, lorsqu'ils rangent la Côte, sur-tout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la barre à combattre. On appelle barre, le flot qui charie quantité de vase, ou, suivant le langage des Français du pays, le *montant des grandes marées*, qui renverse les plus fortes pirogues, seuls bâtimens néanmoins qu'on puisse employer. Elles ne soutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Isle de Cayenne a été très-exactement décrite par Froger, qui accompagna M. de Gennes

Guiane.

dans le Voyage qu'il fit, en 1696, au Détroit du Magellan. Quoique le but de cette expédition fut d'abord de faire des découvertes dans la mer du Sud, les vents contraires obligerent l'escadre de repasser le Détroit & de rentrer dans la mer du Nord. Elle employa quatre mois à se rétablir au Brésil; ensuite M. de Gennes résolut de visiter Cayenne, où les Français avaient été rétablis, en 1675, par M. le Maréchal d'Estrées, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, premiere année de leur possession.

L'Escadre quitta San-Salvador le 7 d'Août, pourvue de toutes sortes de rafraîchissemens; &, doublant le Cap Saint-Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse par ses bancs de roches, & parce que les grains y sont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint-Augustin, dont on se croyait à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes qu'ils avaient été portés à la Côte par des grands courans. Le 22, ayant passé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portaient vers l'Ouest. Ils continuerent de courir au large pour se mettre à la hauteur du Cap d'Orange. Le 27, lorsqu'ils se croyaient encore à plus de soixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenait jaune & bourbeuse, & qu'elle était un peu douce; d'où ils

conclurent qu'ils étaient à l'embouchure du fameux fleuve des Amazones, qui, par sa rapidité, conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en mer. Les jours suivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre lieues, sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange le 30; &, le même jour, ils doublerent une grosse roche, nommée le Connétable, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demi-portée de canon, ils mouillerent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Islots qui en sont fort proches.

Guiane.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guiane, à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle est formée par deux bras de riviere, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la mer, & si marécageuse dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de mangles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau de mer, & dont l'entrelacement forme une espèce de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre.

Cayenne.

Guiane.

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries, qui peuvent monter à ſoixante pièces de canon. Sa garniſon étoit alors de deux cens hommes de troupes réglées, & le nombre de ſes habitans de plus de quatre cens, demeurans dans l'Iſle, ou à peu de diſtance ſur la Côte, & à la moindre alarme, obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur a l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne, que l'on joint ici. L'air y étoit autrefois mal-ſain, non-ſeulement parce que le terrain y eſt plein de bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y mouroient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyoient le jour; mais, depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & les enfans y ſont robuſtes.

Le principal commerce de l'Iſle conſiſte en ſucre & en rocou; mais il ſe fait peu de l'un & de l'autre, parce que les habitans manquent d'eſclaves pour y travailler. Auſſi les navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre

leur cargaison. Les marchandises que l'on y porte de France, sont du vin, de l'eau-de-vie, des farines & des viandes salées. Les bœufs y sont très-rares; il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parce qu'on veut leur laisser le temps de multiplier. On y porte des merceries & des ferremens, pour traiter avec les Américains. L'argent y a toujours été fort rare; mais les Flibustiers, qui étaient revenus depuis peu de la mer du Sud, & dont chacun n'avait pas moins de deux ou trois mille écus, l'avaient rendu plus commun, en achetant des magasins & des habitations. Guiane.

Les Français de Cayenne avaient fait, pendant quelque temps, un commerce assez avantageux d'esclaves, de poisson sec & de hamacs, avec les Américains de la riviere des Amazones; mais ils étaient sans cesse traversés par les Portugais.

Avec le sucre & le rocou, l'Isle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle est très-fertile aussi en maïs & en manioc. Il y croît de la casse, des papaies, des pommes d'acajou, de la vanille & de la pite, espèce d'herbe dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort, & plus fin, dit-on, que la soie, dont Froger croit qu'il ruinerait le commerce, si l'usage en était permis en France.

Guiane.

L'ébène noire & verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture & de menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le poisson & le gibier y sont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épics, des agoutils & des sapajous. L'agoutil est de la grosseur d'un lièvre : il a la couleur du cerf, le museau pointu, de petites oreilles & les jambes courtes & menues. Le sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant, mais voleur, & très-sensible au froid comme les sagouins du Brésil. On trouve dans l'Isle de fort gros serpens, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les perroquets y sont d'une beauté singuliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Américains ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains reptiles. Les bois sont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme ocos un oiseau de la grosseur d'un poulet d'inde, qui a le plumage noir sur le dos & blanc sur l'estomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le toucan est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un pigeon. On admire particuliere-

ment son bec, qui est presque aussi gros que son corps & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendrait pour de l'ébène & de l'ivoire. Sa langue est une simple plume fort étroite. Les flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes comme les canards, & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Américains s'en font des couronnes. Guiane.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la riviere de Marony, qui le sépare de la Colonie Hollandaise de Surinam; &, du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts sur les rivieres de Parou & de Macabu. Ce pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques prisonniers. Ces Américains sont de petite taille; ils s'arrachent la barbe & se colorent de rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats; ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brace-

Guiane.

lets de rassade. La plupart se percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de crystal verd, qui vient de la riviere des Amazones. On distingue une Nation entiere, où l'usage est de se faire un trou fort large à la lèvre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois auquel ce crystal est attaché. Chaque Nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes, est un morceau de toile d'un demi-pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Les hommes se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse, pour la chasse & pour la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail, de la poterie qui n'est pas moins estimée, & des panniers emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent sur leurs calebasses diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude; il n'y a que le besoin présent qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs maisons; ils se bandent

bandent la tête, comme s'ils étaient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement; ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite, & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs familles vivent ensemble sous un Capitaine. Ils se nourrissent de cassave, de maïs, de poissons & de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qui écrivait sur le témoignage des Jésuites du pays, assure qu'ils mangent la chair de leurs prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux Français. Ils ont entr'eux plusieurs fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un carbet à l'autre, &, parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les astres, mais ils craignent beaucoup un mauvais génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards.

Guiane.

Guiane.

Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu ; ils assemblent les habitans des carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur ouicou, pour l'avaler en cérémonie.

Biet, autre Voyageur, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces élections se font après une guerre, & sont précédés des exercices qui retracent exactement ceux que nous avons vus chez une Nation Nègre pour un semblable sujet.

Premierement, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vues, en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder, pendant six semaines, un

jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli & de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que, pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens & leurs amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups pour lui faire connaitre ce qu'il aurait à supporter, s'il tombait entre les mains des ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; &, comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup, lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle,

Guiane.

Guiane.

&, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légere marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solemnellement, & viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paraissant tous avec la fleche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case, ils prennent le novice, déjà fort exténué de son jeûne & des coups qu'il a reçus, ils l'apportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un discours préparé, & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée qui le pénètre de toutes part, lui fait souffrir des maux étranges. Il de-

vient à demi-fou dans son hamac, &, s'il y demeure constamment, il tombe dans des pamoisons si profondes, qu'on le croirait mort. On lui donne quelques liqueurs pour lui faire rappeller ses forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses fourmis noires, dont la piquure est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bientôt le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs. Il se leve, &, s'il a la force de se tenir debout, on lui verse sur la tête une liqueur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt dans la riviere, ou la fontaine la plus voisine, & retourne à sa case, ou il va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent & la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage

Guiane.

Guiane.

ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un canot, qu'on doit avoir fait soi-même, ce qui demande un travail long & pénible.

La méthode du pays pour faire les Piaies, (c'est aussi le nom des Médecins,) n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit servir, en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires : l'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines : il est exténué jusqu'à manquer de forces. Les anciens Piaies s'assemblent & se renferment dans une case, pour lui apprendre le principal mystere de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines puissances, que Biet croit celles de l'enfer. Au-lieu de le fouetter comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche que, dans sa faiblesse, il tombe sans connaissance : mais on la lui rappelle avec des ceintures & des colliers remplis de grosses fourmis noires; ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations qui vont jus-

qu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours : alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puiſſance de guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la première année, à ne manger que du millet & de la caſſave ; la ſeconde, à manger quelques grappes avec cette eſpèce de pain, & la troiſième, à ſe contenter d'y joindre encore quelques petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence, eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitence. L'évocation des puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances ; mais ſon récit demande plus d'attention, lorſqu'il vante la connaiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de ſimples, « avec leſquelles ils font des cures admirables. Ils ont des racines qui guériſſent les » plaies les plus empoiſonnées, & qui ont la force » d'en tirer les fleches rompues. » Nos Médecins d'Europe ne font pas des cures ſi merveilleuſes ; mais ils ne font pas non plus aſſujettis à de ſi rudes épreuves. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas le pouvoir d'évoquer les puiſſances de l'enfer ; c'eſt-là, ſans doute, le privilége que l'on achete ſi cher chez les Sauvages de Cayenne. Il ne ſemble pas

Guiane.

trop nécessaire d'être martyr pour devenir Médecin ; mais il ne peut pas en coûter trop cher pour devenir sorcier.

Les observations de M. Barrere, postérieures de plus de quarante ans à celles que nous venons de lire, peuvent nous fournir de nouvelles connaissances, & rendre cet article plus complet. Selon lui, la nécessité de faire valoir les terres, oblige tous les habitans de se tenir dans leurs plantations ; ce qui rend la Ville ordinairement fort déserte. Souvent on n'y voit personne dans les rues ; &, suivant l'expression de l'Auteur, on y pourroit tuer un homme en plein jour, sans risque d'être apperçu. Ce n'est qu'aux grandes fêtes, ou dans le temps des revues, qu'elle est mieux peuplée. On voit arriver alors les habitans dans leurs canots, ou quelquefois dans leurs hamacs, avec une suite de Nègres & de Négresses, qui portent de la volaille, de la cassave, du taffia, des racines & d'autres provisions.

Les habitans de Cayenne sont fort affables & fort libéraux : ils reçoivent civilement les étrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue françaife, à peine leurs enfans en savent-ils deux mots : le jargon de l'Isle tient beaucoup du Nègre, surtout dans la manière de prononcer. Les Négresses, à qui l'on est obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots Africains

1 Akoquoa. 2 Palikour.







Benard direx.

INDIEN ET INDIENNE DE LA GUIANE.

Cependant le langage créole de Cayenne est moins ridicule que celui des autres Isles Françaises. Les femmes y sont aussi mieux faites; elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint-Domingue, & la plupart ont naturellement beaucoup d'esprit. La propreté, qui ne leur est pas moins naturelle, contribue à la santé dont elles jouissent; mais, dans leur parure, elle est quelquefois poussée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Isles, les maris sont obligés, pour satisfaire la vanité des femmes, de faire une dépense extraordinaire à l'arrivée de chaque vaisseau, & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une loi, qui éloignerait le luxe des familles particulieres, ferait la richesse des Colonies. Guiane.

Les obstacles mis au commerce par la jalousie des Nations voisines & rivales, & plusieurs expéditions malheureuses, ont contribué à dépeupler Cayenne.

Du temps de M. Barrere, on n'y comptait guère plus de quatre-vingt-dix Français; diminution bien surprenante, lorsque l'on compare ce nombre à celui des esclaves Américains & Nègres. Dans une revue générale, qui s'était faite dans le même temps, il s'était trouvé cent-vingt-cinq Indigènes, hommes, femmes ou enfans, & quinze cens Nègres, capables de travail. Avec si peu de proportion entre les Maîtres & les ouvriers,

Guiane.

l'ordre ne laiſſait pas de s'y ſoutenir. On voyait en pied ſoixante Fabriques de Rocou, dix-neuf Sucreries & quatre Indigotteries. Tous les eſclaves, au-deſſous de ſoixante ans & au deſſus de quatorze, donnaient au Domaine ſept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui ſe paie en denrées du pays, & qu'on faiſait alors monter à ſix ou ſept mille livres.

On voit à Cayenne quantité de chevaux, depuis que les Anglais de Boſton & de la Nouvelle-Yorck y ſont venus régulierement pour le commerce. Ces animaux coûtent peu à nourrir : on ne les enferme point. L'uſage, après leur avoir ôté la ſelle & la bride, eſt de les laiſſer paître à leur gré. On y nourrit auſſi des moutons, des chèvres & de gros beſtiaux; avec le ſoin de mettre le feu dans les ſavannes au mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Les terres brûlées, avant la ſaiſon des pluies, produiſent d'excellente herbe : auſſi le mouton & le bœuf de Cayenne eſt-il de meilleur goût que celui des autres Iſles, où la viande de boucherie eſt déteſtable; ce qui paraît dépendre uniquement de la qualité des pâturages. La néceſſité de faire multiplier ces beſtiaux ne permet point d'en tuer beaucoup; encore faut-il une permiſſion du Gouverneur. Le plus grand obſtacle à leur multiplication vient des tigres, ſur-tout de ceux

qu'on nomme dans le pays, *tigres rouges*, & qui passent du continent à la nage, pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Nègres & les Américains chasseurs, pour donner la chasse à ces furieux animaux. Celui qui en tuait un, recevait autrefois pour récompense, un de ces gros fusils qu'on nomme *boucaniers*. Aujourd'hui, l'usage est encore de promener dans les habitations la mâchoire du tigre, & chacun fait son présent au vainqueur. Guiane.

Quoique la Cayenne soit une Isle montagneuse & remplie de forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en quelques endroits, sur-tout à la côte où l'on est obligé de brûler, dans les Fabriques, des bagasses, c'est-à-dire, les cannes à sucre, qu'on a passées deux fois au moulin, & dont il ne reste rien à tirer. Le séjour des plantations est beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y régne, particulierement à l'arrivée des vaisseaux marchands. On y fait très-bonne chere. Il n'y a point d'habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle est nourrie quelque temps de millet. La campagne fournit toutes les espèces de gibier qui se trouvent sur le Continent, & le poisson est excellent dans les rivieres & sur la Côte. Chaque plantation a son jardin. Les arbres fruitiers de

Guiane.

l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Isle, mais en récompense les herbes potageres y croissent fort bien. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potitons & sur-tout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui désalterent merveilleusement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique Méridionale y viennent avec peu de soin. Le *tayom* est une plante du pays, dont les feuilles se mangent comme les épinards, & dont les racines servent de nourriture aux esclaves. On apprête aussi, sous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre plante qui ne differe du *phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. L'Auteur juge que c'est la même plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la vigne y croît très-bien; mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin des oiseaux, sur-tout des fourmis. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'est-à-dire, d'un mois à l'autre, & le raisin croît successivement sur l'une & sur l'autre. Cependant les grosses pluies de l'hiver l'empêchent de mûrir parfaitement, ou du moins lui font conserver un petit goût d'acide dans sa plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, d'en faire du vin; il est bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le

laisse fermenter sept à huit jours, avant de le mettre en bouteille.

Guiane.

Le climat de l'Isle est fort pluvieux, mais sain. On n'y connait point le mal de Siam, qui fait tant de ravages à la Martinique & à Saint-Domingue. Les fièvres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus de ces vives chaleurs, qui sont la principale incommodité des autres Isles. Un vent d'Est, qui s'élève tous les jours sur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la sécheresse & l'humidité y sont excessives, il y pleut neuf mois entiers, & c'est ce temps de pluie qu'on nomme l'hiver. Cette saison commence à se déclarer par des grains qui sont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'acajou, parce que ces fruits mûrissent alors; & bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles & si abondantes, qu'on ne saurait conserver de meubles dans les cases; mais alors les bestiaux trouvent par-tout de bons pâturages; au-lieu qu'en été les campagnes sont quelquefois si séches, que la pâture & l'eau manquant à-la-fois, une partie des chevaux & des bœufs périt de faim & de soif. Les moustiques, les maringoins, les maks, les chiques, les tiques, les poux d'agouthy & ceux de bois, les fourmis, les ravets ou scarabées & les crapauds, seraient d'autres fléaux de l'Isle, par leur nombre & leur vora-

Guiane.

cité, si tous ces insectes ne se faisaient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une fourmi passagere, qu'on appelle vulgairement *fourmi coureuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout, mouches, guêpes, ravets, araignées, & jusqu'aux rats, de quelque grosseur qu'ils puissent être : elles en font de parfaits squelettes.

Avant que l'Isle fût défrichée, les habitans y étaient sujets à de très-fâcheuses maladies. La plupart des petits Nègres mouraient presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvait point de remède. Il subsiste même encore, quoiqu'il soit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement, le nom de catharre. « C'est, dit-» il, une convulsion universelle, ou un véritable » *Tethanos*. S'il attaque principalement les Né-» grillons, il n'épargne pas non plus les Nègres » d'un âge avancé; mais on n'a jamais vu de » blancs qui en aient été saisis, ou du moins rien » n'est plus rare. Une observation constante a fait » connaître que le temps où les enfans y sont plus » sujets, est l'espace de neuf jours après leur nais-» sance. S'ils les passent sans aucune apparence du » mal, on les croit hors de danger, & les femmes » ne craignent plus de les exposer à l'air. Quel-» ques-uns naissent avec cette maladie, & meu-

» rent aussi-tôt. Ses premieres marques sont la » difficulté qu'ils ont à sucer le lait, par une » petite convulsion de la mâchoire, & leur cri, » qui est tout-à-fait gêné. Ensuite la mâchoire » continue de se serrer; ses extrémités deviennent » roides, & des mouvemens convulsifs, qui sont » les avant-coureurs de la mort, enlevent » promptement le malade.

Guiane.

» Les adultes résistent plus long-temps. A cet » âge, le mal se manifeste par une douleur que » l'on sent au cou, & que les malades compa- » rent à l'effet d'une corde dont ils auraient le » cou fort serré. La mâchoire se resserre, & ne » laisse plus de passage à la nourriture. Les bras, » les jambes deviennent si roides, qu'en prenant » le malade par la tête ou par un pied, on le » leve comme une pièce de bois; cependant la » roideur des membres n'est pas si continuelle, » qu'il n'arrive quelquefois des contractions » involontaires. Ces accidens fatiguent si fort, » qu'ils font jetter de hauts cris aux malades. Ils » demandent qu'on les soutienne; ils veulent » qu'on leur tienne la tête un peu élevée, pour » leur faciliter la respiration. Mais, ce que ce » mal a de plus singulier, c'est une faim si in- » satiable, qu'on mangerait à chaque moment, » si l'on avait la liberté d'avaler. La fievre ne » manque point de survenir. Des sueurs abon-

Guiane.

» dantes se répandent par-tout le corps, & les » douleurs ne faisant qu'augmenter, on meurt » avec d'horribles convulsions. »

L'Auteur joint à cette description, les remèdes qu'une heureuse expérience lui a fait découvrir, & qu'il faut lire dans son Ouvrage. Plusieurs esclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au succès de sa méthode.

On ne parle point du ver de Guinée, sur lequel on a déjà fait plusieurs observations; mais c'est ici l'occasion de parler du *makaque*, ver qui est fort commun à Cayenne, entre les Américains, les Nègres & les Créoles, & que les étrangers même y contractent par un long séjour. Il est de la grosseur d'un tuyau de plume, long d'un pouce, roussâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une chenille par sa figure. Il naît sous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, sur-tout aux genoux. D'abord il se fait sentir par une démangeaison, qui est bientôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la perce après l'avoir laissé grossir. L'animal s'y trouve nageant dans le sang. La manière de l'en tirer, est de presser simplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crasse qui se forme dans les pipes à fumer. Après l'opé-

ration,

ration, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même. Guiane.

Entre les observations de M. Barrere sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le café. Quelques déserteurs Français, qui étaient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de café, que les Hollandais avaient déjà commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois pieds de café, qui leverent, produisirent un bon nombre de feves, qui furent distribuées entre les habitans, &, dans l'espace de peu d'années, toute l'Isle en fut pourvue; mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie.

Le café de Cayenne ne s'élève gueres qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite, de deux pouces de grosseur par le bas, branchue dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées les unes aux autres, en croix, & deux à deux, s'étendent à la ronde, jusqu'à trois ou quatre pieds, & forment un arbrisseau assez touffu, de forme presque pyramidale. Les feuilles croissent aussi deux à deux, semblables à celles

Guiane.

du laurier franc, mais plus grandes; leur longueur commune eſt d'un demi-pied, ſur deux pouces & demi de large. Elles ſont d'un verd foncé pardeſſus, d'un verd pâle pardeſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent, par étages, pluſieurs fleurs aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune eſt un petit tuyau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jaſmin, & diviſé, par le haut, en cinq parties. Le piſtil, qui part du fond, n'eſt d'abord qu'un très-petit bouton plat, & ſurmonté par un filet fourchu, d'environ ſix lignes de long; il ſe change en baie verte, qui prend la couleur de ceriſe en mûriſſant, & qui contient deux ſemences, ou deux feves convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capſule blanchâtre.

La ſaiſon où les arbres fleuriſſent & donnent leur fruit, eſt principalement le temps des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutait qu'ils puſſent s'accommoder du climat. L'extrême ſécchereſſe en faiſait périr beaucoup, & les pluies exceſſives de l'hiver empêchaient les fruits de mûrir, & pourriſſaient même les racines, à meſure qu'elles s'étendaient vers le fond. D'ailleurs on avait une peine infinie à garantir les nouveaux plans, des fourmis & d'autres inſectes qui les

Guiane.

dévoraient ; mais tous ces obstacles furent surmontés. Aujourd'hui les arbres croissent en perfection, & lorsqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de feves. M. Barrere assure que le café de Cayenne, un peu suranné, ne le cède gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la premiere au mois de Juin, & la seconde vers Noël. Les branches, qui fleurissent dans le cours de Juin, rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleurissent vers Noël, donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé, que des fonds bas : il croît mieux aussi dans les terres noires & grasses, qui sont malheureusement assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Enfin il se multiplie plus aisément par la graine que par la bouture.

Dès l'année 1735, on avait planté du cacao, & ses progrès faisaient concevoir de grandes espérances à la Colonie. On y cultive aussi du coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Isles, quoiqu'il soit de même espèce, c'est-à-dire, de la classe de celui qu'on nomme coton arbrisseau, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds. La pitte, qui n'est pas négligée dans l'Isle, fournit une filasse très-utile.

Guiane.

On assure que le fil en est plus fort & plus fin que la soie, & la crainte de nuire aux Manufactures de soie, est la seule raison qui en arrête le transport en Europe. Les Portugais en font des bas, qu'ils estiment, & les Américains teignent cette plante comme le chanvre, pour en faire des cordes & des hamacs.

Mais, quoiqu'avec ces nouvelles adoptions, l'Isle de Cayenne ait naturellement d'excellens arbres, & qu'une soigneuse culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, sans en excepter la canelle & le poivre, son principal commerce est celui du sucre & du rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres marchandises, à plus de cent mille écus. Les vaisseaux qu'on y envoie, bornent leur cargaison au vin, à la farine, au bœuf salé, aux grosses toiles, sur-tout aux toiles peintes, aux ferremens, à diverses sortes d'étoffes & de merceries, en un mot, aux marchandises les plus simples & les plus nécessaires à la vie. Encore serait-il inutile ou nuisible d'y en porter trop, parce qu'on ne trouverait pas aisément à s'en défaire. Le malheur de l'Isle est de manquer d'habitans, sur-tout de Nègres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui restent en friche dans une si petite étendue.

Guiane.

Les habitans de la Côte ont pris l'usage d'aller faire, entre les écueils de quelques petites Isles voisines, la pêche de l'espadon & des grosses tortues de mer, qui se retirent ordinairement près des rochers contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est une espèce de filet, nommé *la sole*, qu'ils emploient à cette pêche. Il est large de quinze à vingt pieds, sur quarante à cinquante de long. Les mailles ont un pied d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles, deux flots de demi-pied de long, faits d'une tige épineuse, que les Américains appellent *moucou-moucou*, & qui tient lieu de liége. On amarre à la relingue, qui est en-bas du filet, quatre ou cinq grosses pierres, du poids de quarante à cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire, d'autres gros morceaux de moucou-moucou, qui servent à marquer l'endroit où il est placé. Les soles se placent ordinairement fort près des Islots, ou de quelques brisans, parce que les tortues mâles, les seules qu'on prenne à cette pêche, vont brouter une plante marine, ou plutôt une espèce de *fucus*, qui croît sur les rochers à fleur d'eau. Les pêcheurs font exactement le quart, c'est-à-dire, que de temps en temps ils visitent les filets. Lorsque la sole com-

Guiane.

mence à *culer*, suivant leur langage, ce qui signifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de l'isser. Les tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parce que les lames, qui sont assez élevées près de Islots, donnent aux deux bouts un mouvement continuel, qui les étourdit, ou qui les embarrasse. Au contraire, l'espadon s'agite quelquefois si furieusement lorsqu'il est pris, qu'il s'échappe, en brisant le filet, & l'on reconnaît à la rupture des mailles, si c'est un de ces poissons qui a passé. Pour peu qu'on differe à visiter les filets, lorsqu'on a pris quelques tortues, on les trouve ordinairement noyées & tout-à-fait mortes.

Le temps réglé pour foler la tortue, est depuis Janvier jusqu'en Mai ; mais la pêche de l'espadon se fait au commencement de l'hiver, sur-tout lorsque le vent du Nord régne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuosité, qu'il brûle & déracine les plantes. Jamais l'espadon ne s'approche tant de la terre que la tortue. On place les foles un peu plus au large, & lorsque ce poisson est pris, on ne manque point de lui couper avec une hache, l'espèce d'épée qui fait sa défense, avant même que de l'isser dans le canot, sur-tout lorsqu'il est d'une grosseur ex-

traordinaire : sans cette précaution, il tuerait ou blesserait dangereusement quelque pêcheur. Il s'en trouve de vingt-cinq & trente pieds de long. La chair n'en étant pas assez bonne pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Américains & aux Nègres ; mais le foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de sucre. La grosse tortue, au contraire, est excellente dans cette mer.

On prend aussi entre les Isles, mais plus rarement, cette belle espèce de tortue, qu'on nomme *carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fonds d'un riche commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des habitans ne leur permette point d'en faire une pêche réglée.

Il donne un dénombrement des différentes Nations connues des Français. « On les distingue, » dit-il, en Américains des côtes & des terres. » Le nombre de celles qui sont répandues dans » le fonds du Pays, doit être très-grand ; mais » l'éloignement où elles sont les unes des autres, » & la difficulté de pénétrer dans une région si » vaste, par d'affreux déserts, des forêts de cent » lieues ; & par des rivieres telles qu'on les a » représentées, ne permettent gueres de se pro-

Guiane.

» curer les informations qu'on desire, & per-
» mettent encore moins d'y tenter quelque commerce. Non-seulement cette difficulté serait insurmontable par la longueur & les mauvaises qualités du chemin, mais encore par la diversité des langues, par les pluies deméfurées & presque continuelles, qui rendent les rivieres aussi dangereuses à traverser, qu'elles le sont naturellement à remonter, & sur-tout par la férocité des habitans, qui n'ayant jamais vu d'Européens, tueraient également un Voyageur, pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou pour celui de le manger; car il est certain qu'ils sont tous anthropophages. »

A l'égard de ceux qu'on nomme Américains des Côtes, leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze milles. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Isle de Cayenne, jusqu'au-delà de l'Orénoque, tous les autres sont des Américains Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siécle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des habitations régulieres. C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à

connaître la plupart de leurs noms; mais si la totalité de ces Américains ne passe point quinze mille, on doit juger que, dans une si grande variété de Nations, chaque Carbet ne peut être fort peuplé. Guiane.





CHAPITRE IV.

Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, depuis l'Isthme de Panama jusqu'au Brésil.

Histoire Naturelle.

Végétaux.

TOUT le pays de l'Isthme étant plein de bois, contient une grande variété d'arbres, de plantes, & de fruits, dont les espèces sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même région. Lionnel Waffer, qui s'était attaché particulierement à ces observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le coton. C'est, dit-il, le plus gros arbre de l'Istme, & l'abondance en est surprenante. Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espèce de duvet, ou de laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gousse, & qu'elle est emportée par le vent. Les Américains font un grand usage de ce coton; mais ils emploient le bois à faire des pirogues, espèce de bâtimens à rames, qui different autant des canots, que nos barques different des bâteaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Espagnols, ayant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les

coupent soigneusement, pour en faire divers ouvrages.

Les cèdres du pays, sur-tout ceux des côtes du Nord, sont célèbres, non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très-belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à coton, & les Américains l'emploient aussi à faire des canots & des pirogues.

Le *maca* est un arbre fort commun, dont le tronc s'élève toujours droit, & n'a pas plus de dix pieds de hauteur: mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle semblable à celle du sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais de-là sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé *des guirlandes*, parce qu'ayant un pied & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes de longues pointes, sont entremêlées du fruit, qui est une espèce de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûrissant.

Chaque fruit a son noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Américains coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit; cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons. Les hommes en font aussi des têtes de fleches, & les femmes des navettes pour le travail du coton.

Le *bibby*, espèce de palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'Isthme, & que son usage rend fort cher aux Américains. Il a le tronc droit, mais si menu que, malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix pieds, il n'est gueres plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans comme le maca; & ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la grosseur des noix. Les Américains en tirent une espèce d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les presser. Ensuite, écumant la liqueur à mesure qu'elle se refroidit, ce dessus qu'ils enlevent, devient une huile très-claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille roulée en forme d'entonnoir, la li-

queur qu'ils nomment *bibby*. On l'en voit ſortir à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent, après l'avoir gardée un jour ou deux.

Hiſtoire Naturelle.

Il ſe trouve des cocotiers dans les Iſles de l'Iſthme; mais Waffer n'en vit pas un ſur le Continent. Au contraire, la plupart des Iſles n'ont point de platanes, & le Continent en eſt rempli. Les platanes de l'Iſthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres, & forment des eſpèces de panaches, vers le haut deſquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent le paiſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpèce de platanes nommés *bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans l'Iſthme, mais dont le fruit court, épais, doux, farineux, ſe mange cru, au lieu que celui des autres ſe mange bouilli.

Le *mammey* ne croît que dans les Iſles, ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Iſthme qu'il parcourut. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante pieds de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une poire, & qui eſt ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle-Eſpagne. Au contraire, celui du mammey-ſapota eſt plus

Histoire Naturelle.

petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur; mais cet arbre est rare dans les Isles de l'Isthme, & ne croît pas même sur le Continent. Il n'y vient pas non-plus de sapadilles, tandis qu'elles sont fort communes dans les Isles. Ce fruit n'y est pas plus gros qu'une poire de bergamote, & sa peau ressemble à celle de la reinette. L'arbre differe peu du chêne.

L'ananas, que tous les Voyageurs Anglois appellent *pomme-de-pin*, est fort commun dans l'Isthme, & mûrit dans toutes les saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Américains ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *poire piquante*. Sa plante est haute d'environ quatre pieds, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrémité desquelles s'éleve la poire, que les Etrangers regardent comme un très-bon fruit.

Les cannes de sucre croissent ici sans culture; mais les Américains n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus; tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs plantations pour en faire de bon sucre.

Waffer ajoute à la description qu'on a déjà donnée de la mancenille que, dans les Isles de l'Isthme, cette pomme funeste joint à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des terres couvertes de la plus belle ver-

dure ; qu'il est bas & bien revêtu de feuilles ; mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pièces de rapport dans les ouvrages de marquetterie ; que cependant on ne peut le couper sans péril, & que la moindre goutte de son suc produit un cloche sur le membre qu'elle touche. « Un Français de notre compagnie, » dit le même Voyageur, s'étant assis sous un de ces » arbres, après une légere pluie, il en tomba sur » sa tête & sur son estomac quelques gouttes » d'eau, qui y formerent de si dangereuses pus- » tules qu'on eut la peine à lui sauver la vie. Il lui » en resta des marques semblables à celles de la » petite vérole. »

Histoire Naturelle.

Le *maho* de l'Isthme est de la grosseur du frêne: mais il s'y en trouve une autre espèce moins grosse & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en lanieres jusqu'au haut du tronc. Ces lanieres sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Américains de l'Isthme. « Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce » de l'arbre, & la mettre en pièces. Ils battent ces » pièces, les nettoient, les tordent ensemble, & » les roulent entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, » comme nos Cordonniers font leur fil, mais beau-

Histoire Naturelle.

» coup plus vîte. C'est à quoi se réduit tout leur » art. Ils en font aussi des filets pour pêcher le » gros poisson. »

Les fameuses calebasses du Darien y croissent comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité, depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux espèces, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les calebasses douces servent de rafraîchissement aux Américains dans leurs voyages; c'est-à-dire, qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espèce est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des calebasses de l'Isthme sont presque aussi dures que celles du coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Américains, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en distingue

distingue aussi deux espèces; la douce, qui se mange; & l'amere, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser de l'eau, comme celles des calebasses servent de plats & de vases.

Histoire Naturelle.

L'herbe à soie de l'Isthme n'est qu'une espèce de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie Les Américains coupent ces herbes, les font sécher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espèce de soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes, dont les Négresses des Plantations se croient fort parées.

L'Isthme produit un arbre nommé *bois-léger*, qui tire ce nom de son extrême légereté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un homme. Waffer

Histoire Naturelle.

ignore s'il est spongieux comme le liége; mais il vit, avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois hommes. Les Américains emploient cette espèce de radeaux, pour traverser les rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de canots. Ils ont un autre arbre, nommé *bois-blanc* dans leur langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt pieds, & dont la feuille ressemble à celle du senné. Le bois en est fort dur, serré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'ouvrage de marquetterie auquel il ne pût être employé. Cet arbre ne se trouve que dans l'Isthme. Les tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts: ils croissent près des rivieres, dans les terrains sablonneux. Le canelier bâtard est commun dans toutes les forêts du Pays, & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la canelle, dans une gousse plus courte & plus épaisse que celle des feves.

Les bamboux épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des bois taillis, qui rendent impraticables les cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à-la-fois, vingt ou trente branches, défendues par des pointes

fort piquantes. On voit peu de ces arbrisseaux dans les Isles; mais il ne s'y trouve aucun bambou creux, quoique cette espèce soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante pieds de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distauce, des nœuds qui contiendraient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du sureau.

Histoire Naturelle.

On ne parleroit point des mangliers, qui sont aussi communs dans l'Isthme que dans toutes les régions voisines, & qui n'y causent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, si Waffer ne faisait, sur cette incommode espèce d'arbres, deux observations qui ne se trouvent dans aucun autre Voyageur: l'une que l'écorce des mangliers, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, si fameuse sous le nom de *quinquina*, est de la même espèce. « Dans le dernier voyage, dit-il, que » j'ai fait au port d'Arica, j'y vis arriver une ca» ravane d'environ vingt mules, chargées de cette » écorce. Un homme de ma compagnie ayant » demandé d'où elle venait, l'Espagnol qui con» duisait la caravane, nous montra du doigt de » hautes montagnes fort éloignées de la mer, &

Histoire Naturelle.

» répondit que cette marchandiſe venait d'un » grand lac d'eau douce, qui était derrière une » de ces montagnes. J'examinai l'écorce avec at- » tention, & je dis à l'Eſpagnol, c'eſt de l'écorce » de manglier. Il me répondit dans ſa langue, » qu'elle étoit de manglier d'eau douce, ou d'un » petit arbre de la même eſpèce. Nous emportâ- » mes quelques paquets de cette écorce; & j'ai » éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement » de l'écorce de manglier. »

L'Iſthme a deux ſortes de poivre; l'une qu'on y appelle en langue du pays, *poivre à la cloche*, & l'autre *poivre à l'oiſeau*. Les deux eſpèces y ſont dans une égale abondance, & ſont le fruit de deux arbriſſeaux. Les Américains en font un grand uſage, ſur-tout de la ſeconde eſpèce, qu'ils préferent à la premiere.

Entre pluſieurs bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y aurait beaucoup d'avantages à tirer pour nous. « Ces arbres croiſ- » ſent, dit-il, en fort grande quantité vers la côte » du Nord, ſur une riviere qui coule du côté des » Iſles Sambales; à deux milles & demi de la » mer. » Il en parle ſur le témoignage de ſes propres yeux. Leur hauteur eſt de trente ou quarante pieds. L'écorce eſt rude & fort inégale. A peine le bois eſt coupé, qu'il paraît d'un jaune-rouge. Les Américains le mêlant avec une ſorte

de terre qu'ils ont dans le pays, en teignent le coton pour les hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. « J'en fis l'épreuve, » ajoute Waffer: je trempai dans cette eau, une » pièce de coton qui devint très-rouge. A la vérité, » elle pâlit un peu quand je l'eus lavée; mais je » m'en imputai la faute, & je jugeai que j'avais » manqué à quelque chose pour fixer la couleur; » car il est certain que l'eau ne saurait effacer cette » teinture. »

Histoire Naturelle.

Aux environs de Carthagène, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *caobo*, ou acajou, le cèdre, le baumier, l'arbre-marie & les palmiers. Le bois des premiers sert à fabriquer des canots, & particulierement des champanes; sorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long de la côte & sur les rivieres. On y voit deux sortes de cèdres: les uns blancs, & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le baumier & l'arbre marie distillent une liqueur résineuse de différente espèce; l'une, appellée *huile-marie*, & l'autre, *baume-tolu*, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les palmiers, élevant leurs têtes touffues sur les montagnes, y forment une très-agréable perspective. On en distingue plusieurs espèces

Histoire Naturelle.

peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin qui fait la liqueur ordinaire des Américains du pays. Le meilleur est celui qu'on tire du palmier royal, & du *corozo*. Après avoir fermenté pendant cinq ou six jours, il mousse comme le vin de Champagne ; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt, ce qui oblige sans cesse d'en renouveller les provisions.

Le gayac & l'ébenier des montagnes de Carthagène, ont presque la dureté du fer. On y trouve aussi quantité de bejuques, espèce de saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses espèces. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *habilla* ou feve *de Carthagène*. C'est en effet une sorte de feve large d'un pouce sur neuf lignes de long, plate, à-peu-près en forme de cœur. Sa gousse est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'amande ordinaire ; mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les antidotes, contre la morsure de toutes sortes de serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussi-tôt le cours du venin, & pour en dissiper

tous les effets. C'est un préservatif comme un remède; & cette opinion est si bien établie que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les montagnes, sans en avoir pris un peu à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les rendait invulnérables. L'habilla de Carthagène est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrieme partie d'un noyau; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Don Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres contrées de l'Amérique, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom d'*habilla de Carthagène*, parce que c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

Histoire Naturelle.

La plante qu'on nomme *sensitive*, y est aussi très-commune entre celles qui naissent sous les arbres & dans les bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une description; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagène, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *vergonzosa* & de *donzella*. Il ajoute, que sa hauteur

Histoire Naturelle.

ordinaire, aux environs de Carthagène, n'est que d'un pied & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre pieds de haut, & ses feuilles à proportion.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'orge, le froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de maïs & de riz. Un boisseau de maïs en donne cent. Ce bled sert non-seulement à faire le *bollo*, espèce de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, mais à nourrir aussi les porcs & toute sorte de volaille. Le bollo de maïs est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Américains, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque temps le maïs dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excrémens, après quoi ils le pétrissent; &, dans cet état, ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le

pêtrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mêlange qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

Histoire Naturelle.

Les Nègres des plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espèce de pain qu'on nomme *cassave*, composé de racines d'*yuca*, *d'ignames*, & de *manioc*. On ne s'arrête à leur méthode que pour donner occasion de la comparer avec celle des Isles Françaises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de long. Leur substance réduite en farine semblable à la grosse sciure de bois, est jettée dans l'eau pour en ôter un suc très-âcre & très-fort, qui est un vrai poison. Elle y demeure quelque temps, & l'eau est souvent changée. Ensuite l'ayant fait sécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux pieds de diamètre, & de quatre lignes d'épaisseur, qu'on fait cuire dans de petits fours, sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espèce de brique. C'est une nourriture fort substantielle, mais fade. Elle se conserve long-temps sans se corrompre; &, quoiqu'elle se durcisse, son goût est le même au bout de deux mois que le premier jour.

Histoire Naturelle.

L'usage du pain de froment est rare dans l'Isthme, parce que la farine n'y venant que d'Espagne, elle n'y sauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles, encore n'en usent-ils qu'en prenant du chocolat, ou en mangeant des confitures au caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préférer le bollo, & même la cassave, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de maïs, & divers mets, dont ils se trouvent aussi-bien pour leur santé que du bollo, qui est d'un usage fort sain.

Entre diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *camotes*, que les Voyageurs comparent pour le goût, aux patates de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conserves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur cassave. Elle en auroit, dit-il, meilleur goût.

Le cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Isthme; mais le fruit n'y est pas si gros ni si huileux, que dans la Province de Carthagène. Les melons communs & les melons d'eau, le raisin

de treille, les oranges, les nefles & les dattes, font des fruits auſſi communs aujourdhui dans les Villages Américains que dans les plantations Eſpagnoles; mais le raiſin n'y eſt pas d'un ſi bon goût qu'en Eſpagne. En récompenſe, les nefles y ſont beaucoup plus délicates. On y diſtingue trois ſortes de plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *bananes*, qui ſont la plus groſſe, & qui n'y ont pas moins d'un pied de long; les *dominicos*, moins gros & moins longs que les bananes, mais d'un goût fort ſupérieur; & les *guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la ſanté, mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire eſt de quatre pouces. Dans ſa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des deux autres, & le noyau auſſi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les équipages des vaiſſeaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils ſont accoutumés d'en boire avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou même des morts ſubites. Cependant un Voyageur éclairé croit avoir vérifié que c'eſt moins la qualité de l'eau-de-vie que la quantité qui cauſe le mal. Il en vit boire modérément à quelques perſonnes de ſa connoiſſance,

Hiſtoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

après avoir mangé des guinéos, & réitérer plusieurs fois l'expérience, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essayer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braise, un peu d'eau-de-vie & de sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faisait servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Les papaies de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *guanabane*, fruit d'un arbre comme les papaies, ressemblerait beaucoup au melon, si son écorce n'était plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du melon, mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la guanabane est rebutante. Ses pepins sont ronds, luisans, & d'environ deux lignes de diamètre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Pays assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort

indigeste sans cette précaution ; mais, quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Histoire Naturelle.

Tout le pays produit naturellement une si grande abondance de limons, que, sans culture & sans soins, les campagnes en sont couvertes : mais ils ne sont pas de la même espèce que ceux de l'Europe, ou du moins ceux de l'espèce européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix pieds de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches, qui forment ensemble une houpe assez agréable ; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos citronniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très-fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les citrons d'Europe ; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'employer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot ; c'est-à-dire, qu'en la mettant sur le feu, ils expriment, dans l'eau, le jus d'un certain nombre de limons, qui l'amollit si vîte, que, dans l'espace de trois-quarts-d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le pays, on s'y moque des Eu-

ropéens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourraient rendre aussi courte.

Les amandiers & les oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de vignoble; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les amandes, l'huile & les vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces marchandises fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'est un mal dont tous les habitans ont beaucoup à souffrir, sans autre exception que les Américains & les Nègres, qui sont accoutumés aux liqueurs du pays. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempérament : l'estomac perd son activité pour la digestion; il s'affoiblit, & le désordre croît, jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un temps où le vin était si rare à Carthagène, qu'on n'y disait la Messe que dans une seule Eglise. On s'apperçoit moins que l'huile manque, parce que tous les mets s'apprêtent avec le saindoux, qui est toujours en si grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du savon : on a d'ailleurs des chandelles de suif pour la nuit; ainsi, l'usage de l'huile est presque réduit aux salades.

Histoire Naturelle.

Il croît du tabac dans l'Isthme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Américains, qui le cultivent mal, & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs plantations ; &, l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, un petit garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une pipe ; &, soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a, sous le nez, un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir ; &, pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

Animaux.

Le même Voyageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction, sur des propriétés qu'il avait connues dans un long séjour avec les Américains de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'animaux ; mais que la terre y étant très-fertile, « il ne serait question » que d'en défricher une partie considérable, qui » consiste en bois, pour en faire d'excellens » pâturages, où tous les animaux de l'Europe

Histoire Naturelle.

» s'engraisseraient merveilleusement. » Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des vaches, qui sont en abondance dans les Colonies Espagnoles, est séche & peu substantielle; effet, dit-il, de la chaleur du climat. D'un autre coté, il avoue que les porcs de race d'Europe y sont extrêmement délicats, & qu'ils passent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'est aussi le mets favori des Espagnols, qui croient cette viande plus saine que toute autre, jusqu'à la préférer dans leurs maladies, aux perdrix, aux poules, aux pigeons & aux oies, dont ils ne manquent point, & qui sont de fort bon goût.

C'est particulierement dans l'Isthme, qu'on trouve un grand nombre de cette espèce de sangliers ou de porcs sauvages, que les Américains nomment *peccaris*. Ils sont faits, suivant Waffer, comme les cochons de Virginie : leur couleur est toujours noire; ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le peccari a de plus singulier, c'est qu'au-lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, sa chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que si le nombril est coupé, elle se conserve très-fraîche pendant plusieurs jours : elle est d'ailleurs très-nourrissante, saine, & de bon goût.

Ces animaux

Histoire Naturelle.

Ces animaux vont ordinairement en troupes : les Américains les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espèce de porc-sauvage, qu'ils nomment *varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un animal féroce, qui attaque toutes les autres bêtes. On le chasse comme le peccari, & sa chair n'est pas moins estimée : il n'a pas le nombril sur le dos.

On rencontre dans les bois de l'Isthme une assez grande quantité de bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos daims. Non-seulement les Américains ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente ; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée : ils paraissent même affligés d'en voir manger aux Européens ; &, s'ils en trouvent des cornes, que ces animaux perdent en certains temps, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Les chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits : ils ont le poil rude & long. Quelque soin qu'on apporte à les dresser pour la chasse, ils ne servent qu'à faire lever le gibier ; &, de quatre cens bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la course : mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent assez fidèlement bloquées jusqu'à l'arrivée des chasseurs.

Histoire Naturelle.

Les lapins du pays different des nôtres, non-seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du lièvre; mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue : jamais ils ne se font de terriers; leur retraite est entre les racines des arbres. Les Américains aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence : il ne vit point de lièvres dans l'Isthme.

Les singes y sont en grand nombre, & de différentes espèces, dont la plus commune est une sorte de sapajous, que les Américains nomment *micos*, de la grosseur d'un chat, & de couleur grise.

Le renard de l'Isthme n'excède guère non plus la grosseur d'un chat ordinaire : son poil est très-fin, & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse, & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un chien, ou d'autres animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demi-heure entiere.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense

de l'*armadille* ; animal singulier, qu'on a déjà nommé plusieurs fois, sans en avoir donné la description. Il est de la grosseur d'un lapin d'Europe ; mais d'une figure fort différente. Par le grouin les pieds & la queue, il ressemble au cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui, se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toutes sortes d'insultes, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête ; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée ; mais avec des nuances si différentes, que la vue en est fort agréable. Les Américains & les Nègres sont les seuls qui mangent la chair de cet animal, & qui la trouvent excellente.

Histoire Naturelle.

On ne trouve point dans l'Isthme d'autres chevreaux ni d'autres moutons, que ceux qu'on y apporte d'Espagne ; & ces animaux n'ont jamais pu s'y multiplier. Les rats & les souris y sont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre ; leur couleur est grise, & leur grosseur extraordinaire. Une race de chats, dit Waffer, ferait un des beaux présens qu'on pût faire aux Américains ; ce qui doit faire juger que le climat n'est pas

Histoire Naturelle.

favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Isles Sambales, & voulant marquer sa reconnaissance, par quelques présens, à des Américains qui l'avaient bien servi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un chat qu'il avait à bord.

Du côté de Porto-Bello, on trouve un animal, qu'on croirait avoir déjà décrit sous le nom de *paresseux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques propriétés singulieres qu'on n'y a pas encore remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portaient à croire qu'il n'est pas ici le même, ou que la premiere description demande un supplément. On l'appelle ici *perico ligero*, nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un singe de grosseur médiocre; mais il est de la plus hideuse laideur : sa peau est ridée, & d'un gris brun; ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aversion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes & celle des bêtes féroces, ne paraissent pas l'effrayer. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mêlange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, sans ces témoignages de douleur, qui viennent

apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres : il ne laisse pas de prendre la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelqu'autre bête; mais, en fuyant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son ennemi, pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui laissait de cruelles peines : avant que de se remettre en marche, il demeure long-temps immobile. Cet animal vit de fruits sauvages : lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé : il en abat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre : ensuite il demeure au pied, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres.

Histoire Naturelle.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des habitans, est l'*iguana*, ce fameux amphibie qu'on a si souvent nommé. On écorche l'animal pour en manger la chair, qui est très-blanche, & que les habitans du Pays ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douçâtre, & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâ-

Histoire Naturelle.

teux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de poule; mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de poulet, que les habitans de Panama lui attribuent.

Oiseaux.

Les oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs, qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. « Les cris & » les croassemens des uns, confondus avec le » chant des autres, ne permettent pas de les » distinguer. Dans cette confusion, on ne laisse pas » de remarquer, avec étonnement, que la Na- » ture a fait une espèce de compensation du » chant & du plumage; c'est-à-dire, que les oi- » seaux qu'elle a parés des plus belles couleurs, » ont un chant désagréable, & qu'au contraire, » elle a donné un chant très-mélodieux à ceux » dont le plumage a peu d'éclat. Le *guanayo*, » qui se fait admirer par sa beauté, pousse des » cris aigus & fort importuns. Ce désavantage lui » est commun avec tous ceux qui ont le bec gros » & court, & la langue épaisse, tels que les *Lorros*, » les *lotorras* & les *periquitos*. »

Le *chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles, que les Américains en font leur plus brillante parure, a le chant du coucou, avec quelque chose de

plus triste encore dans le son. C'est un gros & long oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Histoire Naturelle.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *tucan*. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse, à proportion du corps; mais il ne pourrait pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, & forme dans toute sa longueur, une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisieme, c'est-à-dire, celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure; & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur saillie, diminuent insensiblement, jusqu'à leur extrémité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aigue que celle d'un poignard.

Histoire Naturelle.

La langue est faite en tuyau de plume : elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en-dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres oiseaux. Il est ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui régne sur les deux faces latérales de la partie supérieure ; & cette couleur forme, tout autour, une sorte de ruban, d'un demi-pouce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les lèvres, qui se touchent quand le bec est fermé, sont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *prêcheur* à cet oiseau ; & la raison qu'on en apporte, est une autre singularité : c'est, suivant M. d'Ulloa, « qu'étant perché au sommet d'un arbre, » pendant que d'autres oiseaux dorment plus » bas, il fait, de sa langue, un bruit qui » ressemble à des paroles mal articulées, dans la » crainte (dit-on) que les oiseaux de proie ne » profitent du sommeil des autres pour les dé» vorer. » Au reste, les tucans, ou prêcheurs, s'apprivoisent si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une maison, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour rece-

voir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais, lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente.

Histoire Naturelle.

L'oiseau que les Espagnols ont nommé *gallinazo*, parce qu'il ressemble aux poules, est de la grosseur d'un panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes : cet espace est entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert, sont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces oiseaux sont familiers dans les Villes & dans les autres habitations. Les toits des maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoyer. Il n'y a point d'animaux dont ils ne fassent leur proie; &, quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que, sans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait observer que si la Nature n'avait pourvu cette contrée d'un si grand nombre de gallizanos, l'infection de l'air, causée par des corruptions continuelles, la rendrait bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent

Histoire Naturelle.

fort pesamment ; mais ensuite ils s'élèvent si haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en sautant, avec une espèce de stupidité. Leurs jambes sont dans une assez juste proportion. Ils n'ont aux pieds, que trois doigts pardevant ; mais un quatrieme qu'ils ont à côté, inclinant un peu sur le derriere, & quelques autres, qui sont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarrassent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas mesuré, ils sont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une serre, longue & forte. Si les gallinazos sont pressés de la faim, & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les bestiaux qui paissent. Une vache, un porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui sert de rien de se rouler par terre, & de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables animaux ne lâchent pas prise ; à coups de bec, ils agrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle.

On distingue d'autres gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & une partie du col sont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom

de *Reyes gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Les chauves-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses, que Waffer les compare à nos pigeons. « Leurs ailes, » dit-il, sont larges & longues à proportion de » cette grosseur, & sont armées de griffes aigues, » à leur jointure. » Dans la Province de Carthagène, le nombre en est si grand au coucher du Soleil, qu'il s'en forme des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites sangsues, qui n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. L'excessive chaleur du pays obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des chambres où l'on couche, elles y entrent ; & si quelqu'un dort, le bras ou le pied découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort : « J'ai vu, dit M. d'Ulloa, » plusieurs personnes à qui cet accident était ar» rivé, & qui m'ont assuré que, pour peu qu'elles » eussent tardé à s'éveiller, elles auraient dormi » pour toujours; car elles avaient déjà perdu tant

Histoire Naturelle.

» de sang, qu'il ne leur serait pas resté assez de » force pour arrêter celui qui continuait de » sortir par l'ouverture. » Il ne parait pas étonnant au même Voyageur, qu'on ne sente point la piquure; « parce qu'outre la subtilité du coup, » l'air, dit-il, agité par les ailes de la chauve-» souris, rafraîchit le dormeur, & rend son assou-» pissement plus profond. »

Les quams, les corrosous, les pélicans, les perroquets bleus & verds, les paraquites, les macas, & la plupart des oiseaux qu'on a nommés dans la Description du Mexique, sont communs aussi dans l'Isthme. Waffer fait une peinture curieuse du corrosou. C'est un grand oiseau de terre, noir, pesant, & de la grosseur d'une poule d'inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. D'ailleurs il a, sur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du coq d'inde. Il vit sur les arbres & fait sa nourriture de fruirs. Les Américains prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plupart y réussissent dans une si grande perfection, que l'oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair quoiqu'elle soit un peu dure. Mais, après avoir mangé un corrosou, les Américains ne manquent jamais d'enterrer ses os, ou de les jetter dans

une riviere, pour les dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

Histoire Naturelle.

On trouve, dans l'Isthme, un oiseau roussâtre, assez semblable à la perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court sur la terre, sans se servir presque jamais de ses ailes : la chair en est excellente.

Les Américains ont autour de leurs cabanes, un grand nombre de poules apprivoisées, dont les unes, semblables aux nôtres, ont toutes une houpe sur la tête, & un plumage fort varié : les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elles portent dressée, & le bout des ailes noir. Cette seconde espèce ne se mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos coqs. Jamais elles ne s'éloignent des habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de poules sont une excellente nourriture. Elles sont fort grasses, parce que les Américains leur prodiguent le maïs.

Autour des Isles Sambales, & sur la côte de l'Isthme, particulierement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'oiseaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, sur la côte de la mer du Sud; mais on en voit peu sur

Histoire Naturelle.

la côte Méridionale, du moins en comparaison de celle du Nord. Wafer en donne pour raison que la baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse, à beaucoup près, que celle des Sambales, sur laquelle on voit en particulier quantité de pélicans.

Insectes & Reptiles.

Les insectes & les reptiles sont en si grand nombre dans toute cette région, que non-seulement les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux animaux. Tels sont les serpens, les centipèdes, les scorpions & les araignées. Entre les serpens, il n'y en a point d'aussi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Isthme, que les *corales*, les *serpens à sonnettes* & les *saules*.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq pieds, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête plate & grosse, comme les viperes de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents, ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussi-tôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'ex-

trémité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à suivre. On a parlé ailleurs du serpent à sonnettes.

Histoire Naturelle.

On donne le nom de *saule* à un autre serpent, dont l'espèce est fort nombreuse; non-seulement parce qu'il ressemble au bois de saule par la couleur, mais encore plus, sans doute, parce qu'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piquure est toujours mortelle, pour peu que les remèdes soient différés. Il y en a d'infaillibles, qui sont connus de certains Américains, auxquels les Espagnols ont recours, & que cette raison leur a fait nommer *curandores*, c'est-à-dire, *guérisseurs*. Le plus sûr est l'*habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer, que les plus redoutables de ces animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés; que, loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse, qu'on passe vingt fois devant eux sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que, s'ils n'en faisaient quelquefois pour se retirer dans les feuilles, on ne distinguerait pas s'ils sont morts ou vivans; enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la

Histoire Naturelle.

Nature. C'eſt une opinion générale dans la Ville, que les campagnes voiſines produiſent une eſpèce de ſerpent qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que ſon venin n'eſt pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas poſſible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur ſéjour à Panama, de voir un de ces merveilleux animaux : mais, ſuivant la deſcription qu'on leur en fit, ils ont environ deux pieds de long, le corps rond comme un ver, de ſix à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même groſſeur que le corps, ſans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa eſt beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une, & que tout le corps étant d'une groſſeur égale, ce qui paraît aſſez ſingulier, les Habitans ont conclu qu'ils avaient deux têtes parce qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce ſerpent eſt fort lent à ſe mouvoir, & qu'il eſt de couleur griſe, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent *herbe de coq*, & dont ils prétendent que l'application eſt capable de guérir, ſur-le-champ, un poulet à qui l'on aurait coupé la tête, en reſpectant une ſeule vertèbre du cou. Les Mathématiciens ſolliciterent envain ceux qui faiſaient ce récit, de leur montrer l'herbe ; ils ne purent l'obtenir,

nir, quoiqu'on les assurât qu'elle était commune, d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Histoire Naturelle.

Les centipèdes sont une espèce de cloportes d'une grosseur monstrueuse, dont cette région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagène, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toit est assez fort pour défendre l'animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquure est mortelle. De prompts remèdes en arrêtent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Les scorpions ne sont pas moins communs que les centipèdes. On en distingue plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux

Histoire Naturelle.

de la première espèce s'engendrent dans les bois secs & pourris; les autres dans les coins des maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente; les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fièvre, à répandre dans la paume des mains & dans la plante des pieds une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux lèvres; à faire enfler la langue, à troubler la vue: on demeure dans cet état pendant un jour ou deux; après quoi, le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du pays sont persuadés qu'un scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces insectes, qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir par la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le scorpion mis dans un vase de crystal avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon

jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui fait conclure que le venin de cet animal produit sur son corps, le même effet que sur celui des autres.

Histoire Naturelle.

Le *caracol soldado*, ou limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires, c'est-à-dire, tournée en spirale, & de couleur blanchâtre: mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'écrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille; quelquefois il la laisse pour chercher sa nourriture; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les écrevisses. Sa morsure

Histôire Naturelle.

cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquure du scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que, dans ces circonstances, l'eau cause une sorte de spasme, ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel. Waffer, qui n'avait vu de ces insectes que dans les Isles Sambales, dit que leur queue est un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moëlle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres ; & qu'ils ont sur le cou un petit sac, dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture ; qu'ils en ont un second, en dedans, qui est rempli de sable ; que lorsqu'ils ont mangé de la mancenille, leur chair devient un poison, & que plusieurs Anglais en ayant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions.

« Les Américains, dit-il, nous l'apprirent : » nous en fîmes souvent l'expérience, & nous » cherchions moins ces animaux pour les man» ger, que pour en tirer l'huile, qui est jaune » comme la cire, & qui a la même consistance » que l'huile de palme. »

Mais toutes ces singularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du pays

avaient raconté à M. d'Ulloa, que lorſque le caracol ſoldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervait de retraite, il va, ſur le bord de la mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui: à l'exception, dit-il, de la piquure dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve.

Histoire Naturelle.

Carthagène & Porto-Bello ſont peut-être les deux lieux du monde où les crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les cours des maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux qui paroiſſent après la pluie ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres obſervations, que l'humidité du pays le rend propre à la production de ces inſectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur

Histoire Naturelle.

desséche; qu'ils se tapissent dans les terres molles, au-dessus desquelles il se trouve assez de terre seche pour les cacher, & que, lorsqu'il pleut, ils sortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces reptiles, dont l'apparition subite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie est transformée en crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en est si grand, qu'il forme comme un pavé; & personne ne peut sortir sans les fouler aux pieds. Il en arrive des morsures d'autant plus fâcheuses, qu'outre leur grosseur, ces odieux animaux sont fort venimeux.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des papillons de l'Isthme: mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de mouches. Il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savannes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere qu'il nomme *zancudos*, est la plus grosse. Celle de la seconde ne different point des mosquites d'Espagne. La troisieme espèce, qu'il nomme *gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le bled. Leur grosseur n'excède pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *manteaux-blancs*, qui sont la quatrieme espèce, sont une

forte de cirons, si petits, qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquure, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs, & de-là vient leur nom. Les deux premieres espèces causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquure laisse une démangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du pays longs & ennuyeux, ces cruels insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers ; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

Histoire Naturelle.

Donnons, d'après le même Voyageur, la description du petit insecte, qui se nomme *nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *pique* au Pérou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presqu'imperceptible : ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des puces ; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant M. d'Ulloa, « s'il avait la faculté de sauter, il n'y a point de » corps vivant qui n'en fût rempli, & cette en- » geance ferait périr les trois quarts des hommes,

Histoire Naturelle.

» par les accidens qu'elle pourrait leur causer. »
Elle est toujours dans la poussiere, sur-tout dans les lieux mal-propres : elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre : d'abord il n'est pas difficile de l'en tirer ; mais, quand elle n'y aurait introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier un peu de peau pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'insecte se loge, suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet espace, de maniere que sa tête & ses pieds sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite perle s'élargit ; &, dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diamètre. Il est alors très-important de l'en tirer ; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, autant de nigues, qui, occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur, sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénètrent quelquefois jusqu'aux os ; &,

lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entierement rétablies.

Cette opération est longue & douloureuse : elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs ; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & sur-tout pour ne pas laisser la principale nigue : elle recommencerait à pondre, avant que la plaie fût fermée ; &, s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donnerait encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder avec un soin extrême, de se mouiller le pied malade. Sans cette attention, l'expérience a fait connaître qu'on est menacé du pasme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'insecte ne se fasse pas sentir, dans le temps qu'il s'insinue, dès le lendemain il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, sur-tout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles : la douleur est moins vive

Histoire Naturelle.

à la plante du pied, où la peau est plus épaisse.

On observe que la nigue fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, sur-tout au *cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de devant & de derriere se trouvent tout percés de trous après sa mort.

La petitesse de cet insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux espèces; l'une venimeuse, & l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre espèce est jaunâtre, & son nid couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle serait logée à l'extrémité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, désespérant de pouvoir expliquer un effet si singulier, s'en tient à l'opinion commune, qui suppose, dit-il, que « l'insecte pique de petits muscles qui descendent » des aînes au pied, & que ces muscles, infectés » du venin de la nigue, le communiquent aux » glandes. » Mais il ajoute, « qu'il ne peut douter » d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs » fois, & que les Académiciens Français éprou» verent comme lui, particulierement M. de » Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux » espèces de nigues. »

Histoire Naturelle.

L'Iſthme a des abeilles, & par conſéquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux ſortes d'abeilles; les unes épaiſſes & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Américains enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurais volontiers, dit le Voyageur Anglais, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Américains mêlent le miel avec l'eau ſans autre préparation, & s'en font une liqueur très-fade : ils ne font aucun uſage de la cire, à laquelle ils ſuppléent par une ſorte de bois léger, qui leur ſert de chandelles.

Ils ſont fort incommodés des fourmis, qui, non-ſeulement ſont fort groſſes, mais qui ont des ailes, dont elles ſe ſervent pour voler près des côteaux : elles piquent vivement, ſur-tout lorſqu'elles entrent dans les maiſons. On évite de ſe repoſer ſur la terre, dans les endroits où elles ſont en grand nombre ; & les Américains, qui voyagent, ne manquent pas d'obſerver le terrain, avant que d'attacher leurs hamacs aux arbres. Toutes les marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, ont d'autres inſectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un,

Histoire Naturelle.

qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le pays de Carthagène. C'est le *comégen*, « espèce de tigne, si prompte » & si vive dans ses opérations, qu'en moins de » rien elle convertit en poussiere le ballot de » marchandises où elle se glisse. Sans en déranger » la forme, elle le perce de toutes parts avec » tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit point » qu'elle y ait touché, jusqu'à ce qu'en y portant » les mains, on n'y trouve, au-lieu de toile ou » d'étoffe, que des retailles & de la poussiere. » Cet accident est sur-tout à craindre après l'ar» rivée des galions, qui offrent toujours une » proie fort abondante au comégen. On n'a pu » trouver d'autre préservatif que de placer les » ballots sur des bancs élevés, dont les pieds sont » enduits de goudron, & de les éloigner des » murs. Cet insecte, quoique si petit, qu'on a de » la peine à le discerner, n'ayant besoin que » d'une nuit pour détruire toutes les marchandises » d'un magasin, on ne manque point, dans le » commerce de Carthagène, de spécifier, entre » les pertes dont on demande l'indemnité, celle » qu'on peut craindre du comégen : il est si par» ticulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas même » à Porto-Bello ni à Panama. »

Poissons.

On a déjà remarqué qu'il y a peu de côtes

aussi abondantes en poisson, que celle du Nord de l'Isthme : Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales espèces.

Histoire Naturelle.

Le *paracod* est rond, & de la grosseur d'un grand brochet ; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette côte : cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le paracod porte avec lui son contre-poison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait sécher au soleil, & qu'on réduit en poudre très-fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ : Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que, pour distinguer les paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie : il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux ; & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

La même côte offre en abondance un poisson que Waffer nomme *gar*, & qu'on prendrait pour l'épée ou la bécune, si sa longueur n'était pas bornée à deux pieds. Il a, dit-il, sur le museau,

Histoire Naturelle.

un os long du tiers de ſon corps : il nage à fleur d'eau, preſqu'auſſi vîte qu'une hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & ſon os étant ſi pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il eſt extrêmement dangereux, pour un nageur, de ſe rencontrer ſur ſon paſſage. La chair en eſt excellente : celle du *ſoulpin* n'eſt pas moins bonne ; c'eſt un poiſſon armé de piquans, & de la longueur d'un pied.

Les *raies piquantes*, les *perroquets de mer* & les *congres*, ſont en ſi grand nombre, que la facilité de les prendre, diminue le plaiſir de la pêche.

Toutes les Sambales ſont bordées de coquilles : celle que Waffer nomme *conque* eſt grande, torſe en-dedans, plate du côté de l'ouverture, qui eſt proportionnée à ſa groſſeur, raboteuſe dans toute ſa ſurface ; mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un poiſſon fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoyé long-temps avec du ſable : on le bat long-temps auſſi, parce qu'il a la chair très-ferme ; mais on eſt bien payé de toutes ces peines : cette chair eſt délicieuſe. Il n'y a point d'huitres ni d'écreviſſes de mer ſur la côte de l'Iſthme : on voit ſeulement, entre les rochers des Sambales, quelques groſſes écreviſſes, auxquelles il manque les deux

grandes griffes, qui sont ordinaires à celles de mer.

Histoire Naturelle.

La pêche des Américains du pays se fait avec de grands filets d'écorce de maho, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides & traversés de rochers, ils se jettent à la nage, pour suivre le poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le poisson qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer est d'en ôter les boyaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre sauce que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

En se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voyageur curieux s'arrête volontiers sur la côte de Punta de Santa-Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connaît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte, & à ceux du port de Nicoya, Province de la Nouvelle-Espagne, c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit

Histoire Naturelle.

animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espèce tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en restait aucune connaissance. Cette sorte d'escargot est environ de la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux rochers de la Côte, parce qu'il ne s'en trouve que sur ceux que la mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paraît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer : au contraire, elle en devient plus éclatante, & le temps même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux ouvrages déjà tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

La maniere d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'animal, & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils

qu'ils

Histoire Naturelle.

qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paraît pas tout-d'un-coup : on ne la distingue qu'à mesure que le fil seche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait, ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entierement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil ; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le temps de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore ; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois ; &, dès la quatrieme, il en rend très-peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie, qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa se trouvant, en 1744, à Punta de Santa-Elena, eut l'occasion d'examiner l'animal, de voir extraire sa liqueur par la premiere méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération ; mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre, soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément, ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singuliere, est qu'elle donne au fil une différence

Histoire Naturelle.

de poids, ſuivant les différentes heures du Jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoiſſance, ne manque point de ſpécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints, ſeront peſés. Une autre particularité, aſſez remarquable, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle & ſi parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; ſur quoi M. d'Ulloa ſouhaiterait que les expériences fuſſent multipliées ſur toutes ſortes de fils.

On a remarqué, à l'occaſion de Guayaquil; que les champs de cette Juriſdiction produiſent naturellement une ſi prodigieuſe quantité de cacaotiers, qu'une partie des fruits eſt abandonnée aux ſinges. Cet arbre demande une deſcription. Sa hauteur ordinaire eſt de dix-huit à vingt pieds, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avaient peut-être vu que de jeunes. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſuivant la vigueur de ſa principale racine. Chaque tronc a depuis quatre juſqu'à ſept pouces de diamètre. A meſure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ſes branches ſont éparſes, c'eſt-à-dire, éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de quatre juſqu'à ſix pouces, ſur trois ou quatre de large, fort liſſes, d'une odeur agréable, & terminées en pointe, fort

Histoire Naturelle.

semblables, en un mot, à celle de l'oranger connu en Europe, sous le nom d'*oranger de la Chine*, & au Pérou, sous celui d'*oranger de Portugal*. Elles different un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gousses qui contiennent le cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gousse, qui croît, en se développant, jusqu'à six ou sept pouces de longueur, sur quatre à cinq de large. Sa figure est celle d'un melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur, que dans le melon. Toutes ces gousses ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites, & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très-foible. On observe qu'ordinairement, de deux gousses qui croissent l'une près de l'autre, l'une tire à soi tout le suc nutritif, & devient, par conséquent, fort grande aux dépens de l'autre.

La gousse est verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & son écorce est mince, lisse & unie; mais, en cessant de croître,

Histoire Naturelle.

elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre sa chair, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, disposés le long des côtes, de la même consistance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils se mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire sur l'aigre, n'a rien de désagréable; mais ils passent pour fiévreux dans le Pays. Dès que la gousse est jaune en-dehors, on juge que le cacao commence à se nourrir de sa propre substance, que le pepin durcit en croissant, & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins ayant achevé de mûrir, l'écorce de la gousse prend une couleur de musc foncée; & c'est le temps où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse.

Aussi tôt qu'elle est détachée de l'arbre, on l'ouvre, pour en vider les pepins sur des cuirs de bœufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de *vijahuas*. On les y laisse sécher. Ensuite on les renferme dans des peaux, & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient quatre-vingt-une livres de poids. Le prix n'en est

Histoire Naturelle.

pas fixe. Quelquefois la disette d'acheteurs les fait donner à six ou sept réales la charge, ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre piastres. A l'arrivée des galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

La récolte du cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ cinquante mille charges de cacao. Les cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi ils se dessèchent, & dépérissent bientôt : il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes plaines, qui sont inondées pendant l'hiver, & qu'on peut arroser en été, par les canaux tirés des rivieres. Un autre avantage pour le cacaotier, c'est que tous les autres arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler de petites plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui otent

aux arbres la meilleure partie de leur nourriture.

Histoire Naturelle.

On vante beaucoup une laine particuliere aux Pays de Guayaquil, qui s'appelle *laine de Leibo*, du nom d'un arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit, les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espèce de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur, sur dix ou douze lignes de diamètre, qui contient cette laine. Dans cette maturité, le coccon s'ouvre, & laisse voir un floccon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le coton. Cette espèce de laine est si déliée, que les habitans du Pays ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voyageur qu'on cite, n'en accuse que leur ignorance, & juge que, s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent, le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle au Soleil, jusqu'à rendre la toile du matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaisser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide, qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Pays, le défaut d'être

extrêmement froide; mais, d'une infinité de personnes, qui avaient couché toute leur vie sur des matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal. Histoire Naturelle.

Les peuples de la même Jurisdiction emploient à la pêche, sur-tout dans les *esteros*, ou les canaux, une herbe du Pays, qu'ils nomment *barbaséo*. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le poisson, jusqu'à le faire surnager comme s'il était mort; de sorte qu'il ne reste au pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les espèces de petit poisson qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourrait craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avait appris qu'on le peut sans danger.

Le plus gros poisson, qu'on prenne dans les esteros de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq pieds. Il est fade & mal-sain dans sa fraîcheur; mais il se mange gardé. Le *robalo*, qu'on nous donne pour une espèce de loup marin, est un poisson de très-bon goût dans les esteros éloignés de la Ville. La grande riviere, où l'on ne peut supposer que le poisson ne soit pas dans

Histoire Naturelle.

une extrême abondance, est continuellement appauvrie par une si grande quantité de caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique Méridionale.

Cet animal, qui est une sorte de crocodile, & que les Espagnols nomment *lagarto*, ou lézard, parce qu'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des rivieres. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt pieds de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi-pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voyageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa convient qu'ordinairement ils fuient les hommes, & que, s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussi-tôt dans l'eau. Mais cette observation généralement vrai, de tous les animaux malfaisans, laisse lieu à beaucoup d'exceptions, comme on va le voir encore tout-à-l'heure, à l'occasion

des caymans. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

Histoire Naturelle.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du cayman dépose ses œufs sur le bord de la riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais M. d'Ulloa observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a le soin de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparaitre toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne parait pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle ; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussi-tôt les petits sortent, avec si peu de peine, que, de la ponte entiere, il n'y a presque pas un œuf perdu. La mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade : mais, dans l'intervalle, les gallinazos en enlevent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout-d'un-coup ; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des obser-

Histoire Naturelle.

vations extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Les gallinazos sont les plus cruels ennemis des caymans. Ils en veulent sur-tout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de poule, mais beaucoup plus épaisse; & leur adresse est extrême pour les enlever. En été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs: mais à peine s'est-elle retirée, que, fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les ailes. Le festin serait grand pour les premiers, s'il n'en arrivait un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. « Je me suis souvent amusé, dit le grave » & savant Voyageur, à voir cette manœuvre » des gallinazos; & la curiosité me fit prendre » aussi quelques-uns de ces œufs. Les Habitans » du Pays ne font pas difficulté d'en manger, lors» qu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, » que les hommes & les animaux font aux cay» mans, toutes les eaux du fleuve & toute la

» plaine ne suffiraient pas pour contenir ceux qui » naîtraient de ces nombreuses pontes, puisqu'après » cette destruction, il est impossible de s'imaginer » combien il en reste encore. »

Histoire Naturelle.

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du poisson ; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un estero, d'où il ne sort aucun poisson dont ils n'aient ainsi le choix ; &, pendant qu'ils forment ce cordon à l'entrée du canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'éleve au-dessus, & peu-à-peu, il l'introduit dans sa gueule, où il la mache pour l'avaler.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, & que le poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les plaines voisines. Les veaux & les poulains ne sont pas à couverts de leurs attaques ; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des rivieres. Ils prennent le temps des ténèbres pour celle des hommes & des bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, sur-tout à l'égard des enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au

Histoire Naturelle.

fond de l'eau, comme s'ils craignaient que leurs cris ne leur attirent du fecours; & lorfqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-deffus. Un Canotier qui s'endort imprudemment fur les planches de fon canot, ou qui alonge dehors le bras, ou la jambe, eft fouvent tiré dans l'eau, & dévoré fur-le-champ. Les caymans, qui ont goûté de la chair humaine, font toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *cafoneta*, eft une efpèce d'hameçon compofé d'un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque animal. On l'attache au bout d'une groffe corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte fur l'eau; & le premier cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, fans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élance contre les affiftans, qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverfer par terre.

Les caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du lézard, quoique les Efpagnols leur en donnent le nom. Elle fe termine en pointe, formant un mufeau comme le grouin du cochon. Dans les rivieres, ils tiennent continuellement

cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort serrées, très-fortes & très-pointues.

Histoire Naturelle.

Le même climat qui rend les caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'insectes, qui infectent l'air & la terre. Les couleuvres, les viperes, les scorpions, les centipèdes, entrent familierement dans les maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquure mortelle. C'est un danger qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre temps. On se garde bien alors de se coucher sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Nègres & les Américains, qui ne dorme environné d'un *toldo*, grand drap qui ne laisse aucun passage. La persécution des insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un fanal. Ils voltigent autour de la lumiere, & se précipitent dessus, de maniere qu'elle est éteinte aussi-tôt. Une autre plaie de la Ville est une espèce de rats, qu'on y nomme *pericotes*,

Histoire Naturelle.

dont toutes les maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les lits & les armoires. Si l'on pose une chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlèvent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même chambre : le danger du feu auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable, les Naturels du Pays en préferent le séjour à celui des montagnes, tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parce qu'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche à quelques Auteurs de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parce que les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest, y soufflent alors : on les appelle *chandui*, du nom d'une montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulierement depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le ciel, pendant ce temps, est toujours serein ; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les me-

lons, & cette autre espèce du même fruit, nommée *sandias* ou *anguries*, qu'on apporte par la riviere, dans de grandes balles. En hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fièvres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parce qu'on y rejette l'usage du quinquina ; spécifique du Pays, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parce que ses propriétés y sont inconnues, mais parce qu'on se figure qu'avec une qualité chaude, il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affaiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fièvres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

Histoire Naturelle.

A Guayaquil, on est fort sujet aussi à la cataracte ; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Pays, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses.

On a parlé, dans la Description du même Pays, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *vijahuas* & les *béjuques* ; deux plantes dont les propriétés

Histoire Naturelle.

méritent plus d'attention. Les vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq pieds, sur deux pieds & demi de large ; & la principale côte, qui sort immédiatement de terre, est large de quatre à cinq lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en-dedans, blanche en-dehors ; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussiere fine & gluante. On a remarqué que, dans les déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur-le-champ des huttes : mais elles s'emploient, dans tout le pays, à couvrir les maisons, sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le poisson, le sel, & toutes les marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Le béjuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux espèces ; l'une qui croît de la terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'est qu'une sorte de branche souple de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere ; ce qui fait juger que le béjuque est moins le nom de la plante que celui de ses qualités. Les béjuques des deux espèces croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent

&

& s'entortillent jusqu'à sa cime; & de là ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très-serrés & très-fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent excessivement gros; mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diamètre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux balzes, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Histoire Naturelle.

La singularité du *matapalo*, mérite aussi une description. Ce nom, qui signifie *tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine que l'apparence d'une foible plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober à son soutien l'influence des rayons du Soleil. Il se nourrit de sa substance, & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite il devient si gros, qu'on en fait des canots de la premiere grandeur, à quoi la quantité

Histoire Naturelle.

de ſes fibres & ſa légereté le rendent très-propre.

Le manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voyages d'Afrique, & qu'on trouve nommé *mangrove* par les Anglais, *paletuvier* par les Français, *mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandaiſes, croît avec quelques différence dans l'Amérique Méridionale. On en a déjà diſtingué deux eſpèces, dont l'une, ſuivant Waffer, peut ſervir à la teinture; mais ſes propriétés générales ſont, premierement de naître & de ſe nourrir dans les terres que le flot de la mer inonde tous les jours, c'eſt-à-dire, dans des lieux boutbeux, où la corruption s'engendre aiſément; auſſi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des mangliers, répandent-ils une fort mauvaiſe odeur. 2.° En ſortant de terre, cet arbre commence à ſe diviſer en branches noueuſes & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui ſe multiplient juſqu'à former un entrelacement impénétrable. Lorſqu'il devient un peu grand, on ne diſtingue plus les rejettons des principales branches: outre leur confuſion, celles de la premiere production & de la ſixieme, ſont d'une égale groſſeur, qui eſt, dans toutes, d'environ deux pouces de diamètre. Elles ſont ſi ſouples, qu'on les tord inu-

tilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presqu'horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt pieds, sur huit, dix & douze pouces de diamètre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a guères plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau; & qu'il est fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer souvent en mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

En traitant des plantes & des animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi, les unes croissent dans les contrées chaudes, qui portent le nom de *vallées* ou d'*yungas*, quoique ces deux mots aient un sens différent ; car on entend, par le premier, les petites plaines enfoncées entre les

collines, &, par le second, celles qui sont au pied des Cordelieres ; mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est de-là qu'on tire non-seulement les cannes de sucre, mais les plantains, les guinéos, *l'agi* ou piment, les *chirimoyas*, les *aguacates* ou *avocats*, les grenadilles, les ananas, les gouyaves, les *guabas*, & d'autres fruits qui sont communs aux autres régions chaudes de l'Amérique. Les contrées froides produisent de petites poires, des pêches, des *pavis*, des brugnons, des *guaitambos*, des *aurimales*, des abricots & différentes espèces de melons. Ceux qu'on appelle *melons d'eau*, ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les temps. Enfin les contrées où le climat n'est proprement ni chaud ni froid, produisent aussi, toute l'année, des frutilles ou fraises du Pérou, des figues de *tuna* & des pommes. Les fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les oranges douces & les oranges ameres, les citrons royaux & les petits limons, les limes douces & aigres, les cédrats & les toronjes, autre espèce de citrons, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déjà dit dans d'autres descriptions ; mais tout ce qui est propre au pays, ou qui s'y distingue par quelque différence

remarquable, demande une explication particuliere. Histoire Naturelle.

La chirimoya, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits, & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale : il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diamètre. Elle est ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une espèce de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un couteau, & d'un verd obscur avant sa maturité ; mais, en mûrissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles : le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres presqu'imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur très-agréable. Les pepins, ou la graine, sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies qui rendent leur surface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long,

Histoire Naturelle.

ſur deux & demi de large, & leur couleur eſt un verd foncé. C'eſt une ſingularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de ſe dépouiller de ſes feuilles pour en prendre de nouvelles, qui ſe ſechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit auſſi d'une propriété diſtinguée : elle eſt d'abord verte, c'eſt-à-dire, de la couleur des feuilles; &, dans ſa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle reſſemble à la fleur de caprier, quoiqu'un peu plus groſſe & plus épaiſſe. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas le plus beau calice du monde; mais ſon odeur eſt d'un agrément, dont on aſſure que rien n'approche. Ces fleurs ne ſont pas nombreuſes ; l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits; & ce nombre même eſt diminué par la paſſion des femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parce qu'elles ſe vendent fort cher.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *guabas* à un fruit qu'on appelle *pacaès* dans tout le reſte du Pérou. Il conſiſte dans une coſſe, un peu plate de deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie ſuivant le terroir, & d'un verd foncé. Elle eſt toute couverte d'un duvet qui eſt doux lorſqu'on y paſſe la main du haut en bas, & rude, au contraire, en remontant,

On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sontr emplies d'une moëlle spongieuse & légere, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moëlle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'aguacate ; c'est-à-dire, qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du chirimoyer.

Histoire Naturelle.

La grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des grenades ordinaires ; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la grenadille, comme de la plupart des

Histoire Naturelle.

fruits du Pérou, que pour la manger bonne; il faut la garder quelque temps après l'avoir cueillie. Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se desséche au point de perdre entierement son goût.

La frutille, ou fraise du Pérou, est fort différente des fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

L'*oca*, est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits de l'Amérique, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le pays. La plante est moins grande que celle des *camotes* & des *yucas*.

La *quinoa*, graine particuliere & naturelle au pays de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. Dans la premiere acception, elle est de fort bon goût; &, dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermisseau, & qui est encore plus blanc que la graine. Cette espèce de légume se seme & se coupe tous les ans. Sa plante croît à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du maïs, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençait à former un dépôt.

Histoire Naturelle.

On ne parle point de la cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique;

Histoire Naturelle.

mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

La fameuse herbe, qui se nomme la *coca*, & qui était autrefois particuliere à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses Provinces méridionales, par le soin que les Américains prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais jusqu'aujourd'hui, la Province de Quito n'en produit point, & ses habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuses. C'est une plante foible, qui s'entrelace aux autres plantes : la feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Américains la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie ou de terre blanche, qu'ils nomment *mambi*. Ils crachent d'abord ; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi longtemps qu'ils en ont ; &, quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affaiblissent lorsqu'elle leur manque : ils prétendent même qu'elle

raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, sur-tout dans les lieux où l'on exploite les mines; car les Américains ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirent, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'Ulloa est persuadé que la coca est absolument la même plante que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes orientales, sous le nom de bétel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les habitans nomment *mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de vernis en bois, & ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine, & l'ayant délayé avec la salive, on y passe le pinceau, après quoi il ne reste qu'à prendre la

Histoire Naturelle.

couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les ouvrages que les Américains font dans ce genre, sont fort recherchés.

Le Pays de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Pigneda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en 1559, par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil, qu'en ce que l'été n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes, & les parties montagneuses n'y sont pas moins couvertes de bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, sur-tout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil, & de-là est venu, dès le temps de Pigneda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de canelle, qui se distribue dans le pays de Quito & dans les vallées. Quoique moins fine que celle des Indes orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuyau; sa couleur est un peu foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat &

plus piquant. La feuille est parfaitement sembla- ble, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, sur-tout la fleur, que si ces arbres recevaient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur canelle égalerait celle du Ceylan. Dans les forêts du même pays, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espèce de *storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connaît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des caneliers; c'est la crainte des Américains sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affût, pour les tuer comme des bêtes féroces.

Histoire Naturelle.

On trouve aussi des caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paraît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur canelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *canelle de Castille*. On donne, pour raison de cette excellence, que les caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont, par conséquent, rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire du même terroir beaucoup de copal, & de la cire, qu'on distingue par le nom

Histoire Naturelle.

de *cera de palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parce qu'on ignore l'art de la nettoyer.

Entre les reptiles du pays de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un serpent, nommé *cuvi-mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur déméfurée, sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & ses moindres blessures sont mortelles. Les Bravos, pour se rendre plus terribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce monstre.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général, il n'y a point d'animaux qui puissent y faire un continuel séjour. Cependant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode moins, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, où, par conséquent, l'air est le moins supportable. La chasse de ces ani-

maux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable d'ailleurs par l'intrépidité qu'il demande, « & » qu'on pourrait nommer témérité, suivant M. » d'Ulloa, si les hommes les plus sages n'y » prenaient le même goût, après en avoir une » fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de » leurs chevaux, qui courent avec tant de vîtesse, » & d'un pas si sûr au travers des rochers & des » montagnes, que la légereté la plus vantée des » nôtres, n'est que lenteur en comparaison. » Un prélude si curieux, ne nous permet pas de passer sur cet article.

La chasse se fait entre plusieurs personnes divisées en deux classes, l'une d'Américains à pied, pour faire lever les chevreuils, l'autre de cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo, chacun avec un lévrier en lesse. Les cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des chasseurs. S'il part un chevreuil, le cheval le plus proche s'en apperçoit aussitôt, & part après lui, sans qu'il soit possible au cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court

Histoire Naturelle.

par des descentes si roides, qu'un homme à pied n'y passerait pas sans précaution. Un étranger, témoin pour la premiere fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & juge qu'il vaudrait mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un animal, qui ne connaît ni frein, ni danger. Cependant le cavalier est emporté jusqu'à ce que le chevreuil soit pris, ou que le cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cède la victoire à la bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs chevaux n'ont pas besoin d'être animés; il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des chasseurs & des chiens, ou d'appercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre, est de leur laisser la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-temps il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le cavalier pardessus la tête du cheval.

du cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chûte, ou par l'emportement du cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses pieds. Histoire Naturelle.

On donne le nom de *paraméros* à ces chevaux; parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les paramos. La plupart sont trotteurs ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *aguilillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres, & quelques-uns sont si légers, qu'on ne connaît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-temps le pied de devant & celui de derriere, du même côté, &, suivant l'explication du même Voyageur, au-lieu de porter, comme les autres chevaux, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus loin, vis-à-vis, & même au-delà du pied de devant de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double, que celui des chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des écuyers exprès pour les dresser. Les uns & les

autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur légereté, leur douceur & leur courage.

Les oiseaux que l'on trouve dans les paramos, ne sont gueres que des perdrix, des *condors* ou *buytres*, & des *zumbadors* ou *bourdonneurs*. On a déjà remarqué que les perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos cailles : elles n'y sont pas en abondance.

Le condor ne passera plus pour un être imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux *(a)*. C'est le plus grand oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les villages. Il est carnacier. On le voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes. M. d'Ulloa

(a) On en vit un à Paris il y a quelques années; mais d'une très-petite espèce. C'est un animal hideux, plus gros de corps qu'aucun oiseau connu, & couvert d'un duvet très-épais.

en fut témoin. Un jour qu'il allait de *Lalangufo* à la Hazienda de *Pul*, qui eſt au pied de cette montagne, il remarqua une confuſion extraordinaire dans un troupeau de moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un condor, qui enlevait dans ſes ſerres un agneau, & qui le laiſſa tomber d'une certaine hauteur. Enſuite il le vit fondre une ſeconde fois ſur ſa proie, la ſaiſir, l'enlever, & la laiſſer retomber, pour la ſaiſir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce que l'oiſeau s'éloigna de cet endroit, fuyant les Américains, qui accouraient aux cris des bergers, commis à la garde du troupeau.

Hiſtoire Naturelle.

Dans quelques montagnes, cet oiſeau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les naturels du Pays lui tendent des pièges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi, ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes, car on repréſente le condor ſi ſoupçonneux, que, ſans cette précaution, il ne toucherait point à la chair. On la déterre. Auſſi-tôt les condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, juſqu'à demeurer ſans mouvement. Dans cet état, il eſt facile de les aſſommer. On les prend auſſi près des charognes, avec des pièges proportionnés à leur force, car ils ſont d'une vigueur ſi ſurpre-

Histoire Naturelle.

nante, qu'ils terrassent d'un coup d'aîle, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le zumbador est un oiseau nocturne, qui ne se trouve que dans les paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De temps en temps le zumbador pousse un sifflement assez semblable à celui des autres oiseaux nocturnes. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner sa description. « Dans les nuits claires, » dit-il, qui sont les temps auxquels il se fait le » plus entendre, nous nous mettions aux aguets, » pour observer sa grosseur & la violence de son » vol; quoiqu'il en passât près de nous, il nous » fut toujours impossible de distinguer leur » figure; nous n'appercevions que la route qu'ils » tenaient, & qu'ils traçaient dans l'air, comme » une ligne blanche, par la seule impression de » leurs aîles. Elle se distinguait facilement, à la » distance où j'étais. La curiosité de voir de plus » près un oiseau si singulier, nous fit ordonner » à quelques Américains de nous en procurer un. » Leur zèle surpassa notre attente. Ils en décou-

Histoire Naturelle.

» vrirent une nichée entiere, qu'ils se hâterent » de nous apporter. A peine les petits avaient des » plumes; cependant ils étaient de la grosseur des » perdrix. Leurs plumes étaient mouchetées de » deux couleurs grises, l'une foncée, & l'autre » claire, le bec droit & proportionné, les na- » rines beaucoup plus grandes que dans aucun » autre oiseau, la queue petite & les aîles assez » grandes. Si l'on en croit les Péruviens, c'est par » l'ouverture des narines que le zumbador pousse » son bourdonnement; mais, quoiqu'elle soit assez » considérable, elle ne me paraît pas suffisante » pour causer un si grand bruit, sur-tout au mo- » ment qu'il siffle, car il fait en même-temps l'un » & l'autre; mais je ne disconviens point qu'elle » n'y puisse contribuer beaucoup. »

Dans les *cannades*, c'est-à-dire, les vallons des hautes montagnes, que les eaux dispersées remplissent de marécages, on voit un oiseau que les habitans du Pays nomment *canelon*; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime assez bien son chant. Avec la grosseur & la tête de l'oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les pieds & les jambes proportionnés au corps, le plumage supérieur des aîles gris, & l'inférieur blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui sortent de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa défense. Le mâle & la femelle ne sont jamais l'un

Histoire Naturelle.

sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre, leur séjour assez constant, car ils ne volent que pour passer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des montagnes; mais leur figure y est un peu différente : ils y ont sur le front, une petite corne calleuse & molle; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes, que sa description fait prendre pour le colibri, mais dont le nom Péruvien est *Quinde*, quoiqu'on le nomme aussi *robilargue*, *lisongere*, & plus ordinairement encore *bequefleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce fort légerement le jus. Tout le volume de son corps, avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs; son bec est blanc vers la racine, noir à l'extrémité, long & fort mince, ses aîles sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque par-tout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de quindes, qui different un peu en grosseur,

& dans la couleur des taches de leur plumage. La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni bruyeres ni montagnes, on ne voit que des animaux domestiques, & la plupart de leurs espèces étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols, celles qui sont particulieres au pays étaient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie *bête-brute*; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espèce. Ainsi, *runa* signifiant brebis; ils nomment *runa Llama*, l'animal qu'on trouve nommé dans les Relations *brebis des Indes*. Cependant il a moins de ressemblance avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais quoiqu'il ait le pied fourchu, sa marche est aussi celle du chameau. Tous les Llamas ne sont pas de la même couleur; il y en a de bruns, de noirs, de tigrés, & beaucoup de blancs. Leur hauteur est à-peu-près celle d'un ânon. Ils sont assez forts pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; aussi les Américains s'en sont-ils toujours servis comme de bêtes de charge. Avant la conquête, ils mangeaient leur chair, qui

Histoire Naturelle.

a le goût de celle du mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore ceux que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces animaux sont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parce qu'ils y servent au commerce qui s'y fait d'un Village à l'autre.

Les Provinces méridionales, telles que Cusco, la Paz, la Plata, ont deux autres espèces d'animaux assez semblables au Llama, qui se nomment *la vicugna* & le *guanaco*. La premiere ne differe du Llama, qu'en ce qu'elle est plus petite, son poil plus fin & plus délié, brun par-tout le corps, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre; c'est l'animal que nous appellons en Europe, *vigogne*, & dont le poil sert à faire les draps les plus fins & les plus chauds que l'on connaisse. Le guanaco est plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais c'est aussi sa seule différence. Les guanacos sont d'une grande utilité dans les mines, pour transporter le minerai par des chemins si rudes & si difficiles, que d'autres animaux n'y peuvent passer.

On trouve, dans les édifices de cette région,

un animal que les Habitans nomment *chucha*, & ceux des Provinces méridionales, *muca-muca*. Il a la figure d'un rat; mais il est plus gros qu'un chat ordinaire. Son museau, semblable au grouin d'un petit cochon, est d'une extrême longueur. Ses pieds & son dos sont ceux d'un rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le chucha femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sévrer: alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'était une femelle, morte depuis trois jours, & qui commençait à se corrompre: cependant, l'orifice de la bourse était encore assez serré pour contenir les petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule; & lorf-

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

qu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vu de chucha mâle ; mais que, suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à l'exception de la bourse qu'il n'a point ; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de poule, ce qui paraît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le mâle & la femelle sont mortels ennemis de la volaille & de tous les oiseaux domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les maisons, mais jusqu'au milieu des champs, où ils font beaucoup de dégât dans les maïs. Les Américains font la guerre à ces animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne ; mais il faut observer qu'en fait de goût, ils different beaucoup des Européens.

C'est sur les paramos que croît la *contra-yerva* ; cette plante, fameuse par sa vertu contre toute sorte de poisons. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces ; sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en-dehors & d'un verd pâle. En-dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur ;

composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Histoire Naturelle.

Une autre plante, qui ne mérite pas moins d'observations, est la *calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces, & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur: ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est seche. La calaguela est un spécifique admirable pour dissiper les apostumes. Elle produit cet effet en fort peu de temps. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire, trois ou quatre morceaux en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent dans l'espace d'un jour; mais étant chaude au plus haut degré, elle deviendroit nuisible, si l'on en prenoit excessivement. On remarque néanmoins, que sur les paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres parties du Pérou; aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

Histoire Naturelle.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence, on trouve un arbre que les Habitans du pays nomment *quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *quinoa*, elle n'en vient point, & sa plante n'a rien de commun avec lui

Le même climat est ami d'une petite plante, que les Américains nomment dans leur langue *bâton de lumiere*. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux pieds. Elle consiste, comme la calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre, où son diamètre est d'environ trois lignes; on l'allume, & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

L'*algarrobale*, est le fruit d'un arbre légumineux de même nom, qui croît particulierement au-dessus de Tumbez, dans l'intérieur des terres.

C'eſt une eſpèce d'haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toute ſorte de beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-ſeulement cette nourriture fortifie les bêtes de charge, mais elle engraiſſe extrêmement les bœufs & les moutons; & l'on aſſure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il eſt facile de diſtinguer.

Hiſtoire Naturelle.

On a parlé pluſieurs fois de l'herbe du Paraguay, comme de la principale richeſſe des Eſpagnols & des Américains, qui appartiennent à cette Province, ſoit par leur ſéjour, ou par des liaiſons de commerce. C'eſt du nouvel Hiſtorien qu'il faut emprunter ici des lumieres, puiſqu'ayant tiré les ſiennes des Miſſionnaires du pays, on ne peut rien ſuppoſer de plus exact & de plus fidèle. Tout en eſt curieux, juſqu'à ſon prélude. « On » prétend, dit-il, que le débit de cette herbe » fut ſi conſidérable, & devint une ſi grande » ſource de richeſſes, que le luxe s'introduiſit » bientôt parmi les Conquérans du pays, qui s'é» taient trouvés réduits d'abord au pur néceſſaire. » Pour ſoutenir une exceſſive dépenſe, dont le » goût va toujours en croiſſant, ils furent obligés » d'avoir recours aux habitans aſſujétis par les » armes, ou volontairement ſoumis, dont on fit

Histoire Naturelle.

» des domestiques, & bientôt des esclaves. Mais, » comme on ne les ménagea point, plusieurs » succomberent sous le poids d'un travail auquel » ils n'étaient point accoutumés, & plus encore » sous celui des mauvais traitemens dont on pu- » nissait l'épuisement de leurs forces plutôt que » leur paresse : d'autres prirent la fuite, & de- » vinrent les plus irréconciliables ennemis des » Espagnols. Ceux-ci retomberent dans leur pre- » miere indigence, & n'en devinrent pas plus la- » borieux. Le luxe avait multiplié leurs besoins; » ils n'y purent suffire avec la seule herbe du » Paraguay : la plupart même n'étoient plus en » état d'en acheter, parce que la grande consom- » mation en avait augmenté de prix. »

Cette herbe, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de la mauve, & sa figure est à-peu-près celle de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la coca du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte seche & presque réduite en poussiere; jamais on ne la laisse infuser

long-temps, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpèces, quoique ce ſoit toujours la même feuille: la premiere ſe nomme *caa*, ou *caamini*; & la ſeconde *caacuys*, ou *yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* prétend que le nom générique eſt *caa*, & diſtingue trois eſpèces, ſous les noms de *caacuys*, *caamini* & *caaguazu*.

Hiſtoire Naturelle.

Suivant le même Voyageur, qui avait paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Le caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes, avant que de les faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle *caaguazu*, ou *palos*. Les feuilles qu'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de vache. Le caacuys ne peut ſe conſerver auſſi long-temps que les deux autres eſpèces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne; il ſouffre difficilement le tranſport: On aſſure même que cette herbe, priſe ſur les lieux, a je ne ſais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix. La maniere de prendre le caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte: à meſure qu'elle ſe diſſout, le

Histoire Naturelle.

peu de terre qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge, & l'ayant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

La grande fabrique de cette herbe est à la *Villa*; ou la nouvelle *Villaricca*, qui est voisine des montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de latitude australe. On vante ce canton, pour la culture de l'arbre; mais ce n'est point sur les montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire pour le Pérou, jusqu'à cent mille *arrobes*, de 25 livres seize onces de poids; & le prix de l'arrobe est sept écus de France. Cependant le caacuys n'a point de prix fixe; & le caamini se vend le double du caaguazu. Les Peuples qui sont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, sous le gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénérés. Elles ressemblent à celles du lierre; mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere espèce; ils gardent le caamini pour leur usage, & vendent le caaguazu

le caaguazu ou palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Histoire Naturelle.

Les Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remède, ou un préservatif, contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que, dans les premiers temps, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après; mais il paraît certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie, d'être nourrissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; & souvent même on a de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre, & cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes.

M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'herbe du Paraguay se nomme *maté* au Pérou. « Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine » quantité dans une coupe de calebasse, ornée » d'argent, qu'on appelle aussi *maté* ou *totumo*, » ou *calabacito*. On jette dans ce vase une por» tion de sucre, & l'on verse un peu d'eau froide » sur le tout, afin que l'herbe se détrempe: en» suite on remplit le vase d'eau bouillante; &

Histoire Naturelle.

» comme l'herbe est fort menue, on boit par un » tuyau assez grand pour laisser passage à l'eau, » mais trop petit pour en laisser à l'herbe. A » mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, » ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'her» be cesse de surnager. Alors on met une nou» velle dose d'herbe. Souvent on y mêle du jus » d'orange amere, ou de citron, & des fleurs » odoriférantes. Cette liqueur se prend ordinai» rement à jeun : cependant plusieurs en prennent » aussi dans l'après-dînée. Il se peut que l'usage » en soit salutaire ; mais la maniere de la prendre » est extrêmement dégoûtante : quelque nom» breuse que soit une compagnie, chacun boit » par le même tuyau, & tour-à-tour, faisant » ainsi passer le maté de l'un à l'autre. Les Cha» petons (Espagnols-Européens) ne font pas » grand cas de cette boisson, mais les Créoles en » sont passionnément avides. Jamais ils ne voya» gent sans une provision d'herbe du Paraguay, » & ne manquent point d'en prendre chaque jour, » la préférant à toutes sortes d'alimens, & ne » mangeant qu'après l'avoir prise. »

Le même Historien a pris soin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voisines. « Dans ces vastes » plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buénos- » Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques

» chevaux & quelques vaches que les Espagnols, en » abandonnant cette Ville peu de temps après sa fon» dation, avaient laissées dans les campagnes, ont » multiplié avec tant d'abondance, que, dès l'année » 1628, on avait un très-bon cheval pour deux ai» guilles, & un bœuf à proportion. » Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un vaisseau ne sortait pas du Port de Buénos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de taureaux. Il fallait en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parce que toutes les peaux qui ne sont point d'aloi, c'est-à-dire, de taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des chasseurs, après avoir tué ces animaux, ne prennent que les langues, & la graisse, qui, dans ce pays, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de saindoux.

Histoire Naturelle.

Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les chiens, dont un très-grand nombre est devenu sauvage, les tigres & les lions, en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. On raconte même que les lions n'attendent point que la faim les presse, pour tuer des taureaux & des vaches; qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont

Histoire Naturelle.

ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands ennemis de ces animaux ſont les chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des ſuifs était augmenté des deux tiers à Buénós-Aires ; & l'Hiſtorien juge que ſi les taureaux diſparaiſſent jamais de ce pays, ce ſera ſur-tout par la guerre des chiens, qui dévoreront les hommes, dit-il, lorſqu'ils ne trouveront plus de bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon là-deſſus aux habitans. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques Compagnies militaires pour donner la chaſſe à ces cruels animaux, elles n'en furent récompenſées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens.* Auſſi n'a-t-on pu les engager depuis à rendre le même ſervice au pays.

Les chevaux ſe prennent avec des lacets. Ils ſont beaux, & d'une légereté qui ne dément point leur origine Eſpagnole. Les mulets ne ſont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en paſſe, tous les ans, un très-grand nombre au Pérou. Ces animaux ſont d'une grande reſſource, dans des Pays où il y a tant à monter & à deſcendre, & ſouvent des pas fort difficiles à franchir.

On trouve preſque par-tout, dans les forêts de ces Provinces méridionales, des abeilles qui

prennent le creux des arbres pour ruches ; & l'on en compte jusqu'à dix espèces différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *opémus*. Le miel en est aussi plus délicat. Histoire Naturelle.

Le coton est naturel à tout ce Pays, & l'arbre qui le porte, y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur approche de la tulipe jaune. Elle s'ouvre aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle se fane & se seche. Le bouton qu'elle renferme, a toute sa maturité au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Américains avaient commencé à semer du chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constans, en font un usage assez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Peuples faisaient leur nourriture ordinaire, avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers simples, qui sont propres au Pays. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja & à Cordoue,

Histoire Naturelle.

deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordeliere, à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

Si ce Pays est rempli d'herbes venimeuses; dont les Américains empoisonnent leurs fleches, il y a par-tout des contrepoisons; & telle est particulierement l'*herbe au moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes espèces de moineaux qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart sont de la grosseur de nos merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme *macagua*. Ce petit animal fait une guerre continuelle aux viperes, dont il est fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous une de ses ailes, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La vipere s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son ennemie. Elle lui rend aussi-tôt un coup de langue: mais, dès

Histoire Naturelle.

qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat ; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le moineau la mange ; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes espèces de reptiles ; mais tous les serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Américains, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux pieds de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols, qui prétendent en avoir été témoins. Les Américains assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les petits déchirent le ventre de la mere, pour en sortir, après quoi les plus forts dévorent les plus foibles, sans quoi, dit un célèbre Missionnaire, on serait sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les meres font éclore en les couvant. Le serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que, lorsque

Histoire Naturelle.

ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup ; que, pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre, & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodait. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres serpens du même Pays, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie, sur-tout avec succès, une pierre qu'on nomme *Saint-Paul*, le bézoard & l'ail, qu'on applique sur la plaie, après l'avoir mâché. La tête de l'animal même, & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur-le-champ, une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre, ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Le Paraguay a des serpens qu'on nomme *chasseurs*, qui montent sur les arbres, pour découvrir leur proie, & qui s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent toute vivante; mais, lorsqu'ils ont avalé les bêtes entieres, ils deviennent si pesans, qu'ils ne

peuvent plus se traîner. On ajoute que, n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périraient, si la Nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent, & les oiseaux fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin, & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant, elle renferme des branches d'arbres, sur lesquelles l'animal se trouvait couché, & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras.

Histoire Naturelle.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles vivent de poisson, & le P. Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une couleuvre, dont la tête était de la grosseur d'un veau, & qui pêchait sur le bord d'une riviere. Elle commençait par jetter de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau, ensuite y plongeant la tête, & demeurant quelque temps immobile, elle ouvrait tout-d'un-coup la gueule, pour avaler quantité de poissons, que l'écume semblait attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Américain de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la

Histoire Naturelle.

pêche, fut englouti par une couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avait tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau, & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la riviere de Parana, on les voit nager en levant la tête, qu'elles ont très-grosse, avec une queue fort large. Les Américains prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres, & que les mâles attaquent les femmes, de la maniere qu'on le rapporte des singes. Le P. de Montoya fut un jour appellé pour confesser une Péruvienne, qui étant occupée à laver du linge sur le bord d'une riviere, avait été attaquée par un de ces animaux, & qui en avait souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentait plus que quelques momens à vivre, & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Les caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'est d'avoir, sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au Soleil, elle a toute la douceur du musc. Les requins du fleuve de la Plata

ſont auſſi plus grands que ceux des autres rivieres ; ils attendent les taureaux qui viennent y boire, les ſaiſiſſent par le mufle, & les étouffent.

On voit, dans quelques cantons de ces Provinces, des caméléons d'une eſpèce bien ſinguliere, puiſqu'on leur donne cinq ou ſix pieds de long, ſans compter qu'ils portent leurs petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'eſt un animal fort doux, mais d'une ſtupidité ſurprenante. Les ſinges de ce Pays ſont preſque de grandeur humaine, ont une grande barbe, & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables, lorſqu'ils ſont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés. Les renards ſont fort communs. Du côté de Buénos-Aires, ils tiennent beaucoup du lièvre, & leur poil eſt d'une belle variété. On aſſure que rien n'eſt ſi joli que cet animal. Il eſt ſi familier, qu'il vient careſſer les paſſans ; mais ſon urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, eſt d'une telle infection, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé.

On diſtingue deux eſpèces de *tatares*, les uns qui ſont de la taille d'un cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de

Histoire Naturelle.

nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins; tous ont le museau alongé; les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les lapins du Pays, que les Espagnols nomment *apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espèce qu'on distingue, sans la nommer, a la gueule si petite, qu'à peine une fourmi peut y entrer.

On connaît, dans les mêmes Provinces, trois espèces de cerfs. Les uns, qui sont presque de la taille des bœufs, & qui ont le bois fort branchu, se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la chèvre, paissent dans les plaines. Les troisiemes ne sont gueres plus grands qu'un taureau de six mois. Les chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les sangliers, dont on a déjà parlé sous le nom de peccaris, ont, comme dans tout le reste de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une espèce d'évent sur le dos; mais ici, leur chair est si délicate & si saine, qu'on en fait manger même aux malades. Les daims & les chevreuils vont toujours en troupes.

Un animal assez commun dans cette partie du continent, est une espèce de bufle, qu'on appelle *anta* ou *denta*. Il est de la grosseur d'un âne, dont il approche beaucoup aussi par la

figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connaît de plus singulier, est une trompe, qu'il alonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses pieds a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons, sur-tout à ceux du pied gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal. Il se sert des deux pieds de devant, comme les singes & les castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de bézoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange d'une espèce d'argille, qu'il trouve dans les marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légere & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est seche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet; aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'anta est fort aisée; mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paraitre, on va au devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent, & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lu-

Histoire Naturelle.

miere du jour, on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

La Province du Chaco, dont on a donné une Description particuliere, est couverte de vastes forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devrait naturellement y être excessive; mais le vent du Sud, qui souffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties Méridionales, on éprouve quelquefois des froids très-piquans. Les arbres y sont d'une beauté singuliere. Le long d'une petite riviere nommée Sinta, on trouve des cèdres, qui surpassent en hauteur, ceux de tous les autres pays; &, du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le quinaquina y est fort commun: c'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse feve, fort dure, & célèbre par ses vertus médicinales. Le même pays a des forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec sa moëlle, est un aliment sain & de très-bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-mayo,

ſont auſſi hauts que les grands cèdres. Le *rival* eſt un arbre tout hériſſé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées paſſent pour ſouveraines contre tous les maux des yeux; ſon fruit eſt doux & agréable. Le Chaco a deux eſpèces de gayac, dont la plus eſtimée eſt celle que les Eſpagnols nomment *ſanto palo*.

Hiſtoire Naturelle.

Les lions de cette Province ont le poil rouge & fort long : ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien; & que s'ils n'ont pas le temps de grimper ſur un arbre, ils ſe laiſſent prendre. Les tigres ne ſont nulle part plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent ſouffrir l'urine d'un homme, & l'on ſe ſert de cette connaiſſance pour ſe garantir de leurs inſultes. On obſerve auſſi qu'ils perdent toute leur force, lorſqu'ils ſont bleſſés aux reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons chaſſeurs dans l'eau que ſur terre. Cette Province a des peccaris ou des ſangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les chèvres y ſont noires ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que ſur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays juſqu'à ſix différentes eſpèces d'oies, & toutes ſortes de volaille.

L'anta du Chaco eſt un peu différent de celui qu'on a déjà décrit. Les Eſpagnols le nomment *la*

Histoire Naturelle.

grande bête. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lèvres d'un veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe qu'il alonge dans sa colere ; sa queue est courte, ses jambes déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en bufle, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'élan, ou de l'orignal du Canada ; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'orignal : enfin l'on assure que, lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Américains ont appris de lui ce remède.

Le guanaco, nommé *wanotra* par les Anglais, est commun dans le Chaco, & porte des pierres de bézoard, du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Américain, de qui les Espagnols en reçurent la premiere connaissance, fut massacré par ses compatriotes. En 1723, quelques Anglais eurent la curiosité de porter en Angleterre deux guanacos, qu'ils avaient achetés à Buénos-Aires ; mais personne n'a pris la peine de publier si ces animaux

Histoire Naturelle.

animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, si ce n'est peut-être dans les cantons déserts; &, pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espèce de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les femelles marchent les premières avec leurs petits.

Les autres animaux du Chaco sont le *zorillo*, qui ne paraît pas différer de la bête-puante du Canada; le capivara, qui est un amphibie de la figure d'un porc; l'iguana, peu différent de celui de l'Isthme; le *quinquinchon*, qui est très-rare, & qui porte avec lui sa maison; c'est-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier : il a d'ailleurs la figure du porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre pieds de diamètre, dans lequel il se tapit. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que, lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussi-tôt que le daim y a fourré son museau, il se trouve pris sans

Histoire Naturelle.

pouvoir respirer, & que tous ses efforts, ne pouvant le dégager, il sert de nourriture au quinquinchon. Quelques Anglais présenterent, en 1728, deux de ces animaux vivans au Roi, leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût désagréable. On en distingue une autre espèce, nommée *tatou* au Paraguay, & *mulica* au Tucuman, qui forme dans sa coque une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & sa chair n'est pas différente de celle du cochon de lait. Enfin les vallées, qui séparent les montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco, ont cette espèce de moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendrait pour de petits chameaux, s'ils avaient une bosse. On s'en sert comme de bêtes de charge.

Toutes les forêts du Chaco sont pleines d'abeilles; &, dans la plupart, il n'y a pas un arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourrait-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connait point de meilleure qualité.

Dans le pays des Magnacicas, qui est à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit par-tout, sans culture,

diverses sortes de fruits. La vanille y est assez commune, aussi-bien qu'une espèce de cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les animaux, on distingue, par sa singularité, celui qui se nomme *famacosio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin, & n'a point de queue. Sa légereté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussi-tôt sur un arbre : encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auraient pas besoin d'un temps fort long, si l'homme n'était assez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les habitans n'ont trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces redoutables animaux, dont la multiplication rendrait le pays absolument inhabitable : ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les famacosios de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

risque. Les *Mopsicas*, qui formaient un des plus puissans Cantons du même pays, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'était qu'une espèce d'oiseaux, auxquels un Missionnaire donne même le nom de *moineaux*: mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractere, il faut croire avec lui : « Que ces petits animaux fondaient si furieusement sur les hommes, qu'il les tuaient » sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont » presqu'entierement dépeuplé tout le Canton. » Observons que le pays des Magnacicas est arrosé de plusieurs rivieres poissonneuses, & ceint de forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil ; qu'au-delà de ces forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées ; & que les habitans sont sujets à une espèce de lèpre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson, quoique trop faibles pour résister au terrible bec des moineaux.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de son Voyage sur la riviere des Amazones, de donner la description des animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. « Je » dessinai, dit-il, d'après nature, à Saint-Paul

» d'Omaguas, le plus grand des poissons connus » d'eau douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *pexe-buey*, ou » poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec » le *phoca*, ou veau-marin. Celui dont il est » question, paît l'herbe des bords de la riviere ; » sa chair & sa graisse ont assez de rapport à » celle du veau. La femelle a des nageoires qui » lui servent à allaiter ses petits. Le P. d'Acugna » rend la ressemblance avec le bœuf, encore » plus complète, en attribuant à ce poisson des » cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il » n'est pas amphibie, à proprement parler, puisque jamais il ne sort entierement de l'eau, & » qu'il n'en peut sortir, n'ayant que deux nageoires à côté de la tête, plates & rondes, » en forme de rames de quinze à seize pouces de » long, qui lui tiennent lieu de bras & de pieds, » sans en avoir la figure, comme Laët le suppose faussement, d'après l'Eclufe. Il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre » l'herbe sur le rivage. Celui que je dessinai, » était femelle ; sa longueur était de sept pieds & » demi de roi, & sa plus grande largeur de » deux pieds. J'en ai vu de plus grands. Les yeux » de cet animal n'ont aucune proportion avec la » grandeur de son corps ; ils sont ronds, & n'ont » que trois lignes de diamètre ; l'ouverture de ses

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

» oreilles est encore plus petite, & ne paraît qu'un » trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce poisson » particulier à la riviere des Amazones; mais il » n'est pas moins commun dans l'Orénoque. Il se » trouve aussi, quoique moins fréquemment, » dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres rivieres » des environs de Cayenne, de la côte de » Guiane & des Antilles; c'est le même qu'on » nommait autrefois *manatée*, & qu'on nomme » aujourd'hui *lamentin* dans les Isles Françaises » de l'Amérique. Cependant je crois l'espèce de » la riviere des Amazones un peu différente. Il » ne se rencontre pas en haute mer; il est même » rare d'en voir près des embouchures des fleuves; » mais on le trouve à plus de mille lieues de la » mer, dans le Guallaga, le Pastaca, &c. Il n'est » arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo, au-» dessus duquel on n'en trouve plus. »

Cette barriere n'est pas un obstacle pour un autre poisson, nommé *mixano*, aussi petit que l'autre est grand; car il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les mixanos arrivent tous les ans en foule à Borja, quand les eaux commencent à baisser, vers la fin de Juin. Ils n'ont de singulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la riviere les rassemble nécessairement près du détroit, on les voit traverser en troupes, d'un

bord à l'autre, & vaincre alternativement sur l'une ou sur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour reprendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons, pour remonter.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un poisson qui se nomme *puraqué*, dont le corps, comme celui de la lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a de plus la même propriété que la torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, & quelquefois en est, dit-on, renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute.

Les tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espèces, en si grande abondance, que, seules, avec leurs œufs, elles pourraient suffire à la nourriture des habitans de ses bords. Il y a aussi des tortues de terre, qui se nomment *sabutis*, dans la Langue du Brésil, & que les habitans du Para préferent aux autres espèces. Toutes se conservent, particulierement les der-

Histoire Naturelle.

nieres, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible.

La Nature semble avoir favorisé la paresse des Américains, & prévenu leurs besoins : les lacs & les marais, qui se rencontrent à chaque pas sur le bord de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les terres, se remplissent de toutes sortes de poissons dans le temps des crûes de la riviere ; & lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés, comme dans des étangs & des réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plupart des rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, & même de plus grands. Il en avait déjà vu un grand nombre de douze, quinze pieds & plus, sur la riviere de Guyaquil. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le temps des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes. Leur plus dangereux ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux, est le tigre. Ce doit être un spectacle curieux, que celui de leur combat ; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet du hasard. Voici ce que les Naturels du pays raconterent à M. de la Condamine. Quand

le tigre vient boire au bord de la riviere, le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque, dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le crocodile se plongeant dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les tigres, que l'Académicien vit dans son Voyage, & qui sont communs dans tous les Pays chauds & couverts de bois, ne lui parurent point différens en beauté ni en grandeur de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire.

Histoire Naturelle.

M. de la Condamine ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Américains du Pérou nomment dans leur Langue, *puma*, & les Espagnols d'Amérique, *lion*. « C'est, » dit-il, une espèce absolument différente de ceux » que nous connoissons : le mâle n'a point de cri» niere ; il est beaucoup plus petit que les lions » Africains. Je ne l'ai pas vu vivant, mais em» paillé. »

Histoire Naturelle.

Il ne ferait pas étonnant que les ours, qui n'habitent gueres que les pays froids, & qu'on trouve dans plusieurs montagnes du Pérou, ne se rencontrassent point dans les bois du Maragnon, dont le climat est si différent; cependant les habitans du pays parlent d'un animal nommé *Ucumari*, & c'est précisément le nom de l'ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'animal est le même.

En passant chez les *Yaméos*, il dessina une espèce de belette, qui s'apprivoise aisément; mais il ne put écrire, ni prononcer le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il sut qu'elle se nomme *coati* dans la Langue du Brésil.

Les singes sont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Peuples de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoissent, quand ils vont à la découverte des terres, si le Pays qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de singes, en ouit nommer tant d'espèces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi

grands qu'un lévrier, & d'autres aussi petits qu'un rat, c'est-à-dire, plus petits que les sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de marron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les chiens & les chats, & non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion. On les nomme *pinches* à Maynas, & tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espèce, appellée *sahuins*, dans la Langue du Brésil, & par corruption en Français, *sagouins*. Le Gouverneur du Para en fit présent d'un à M. de la Condamine, & c'était l'unique de son espèce qu'on eût vu dans le Pays: le poil de son corps était argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds; celui de sa queue était d'un marron lustré, approchant du noir. Il avait une autre singularité, plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau étaient teints d'un vermillon si vif, qu'on avait peine à se persuader que cette couleur fût naturelle.

L'animal le plus rare & le plus singulier est un grand serpent amphibie, de vingt-cinq à trente

Histoire Naturelle.

pieds de long, & de plus d'un pied de grosseur; que les Américains nomment *yacu-mama*, c'est-à-dire, *mère de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands lacs, formés pat l'épanchement des eaux du fleuve au-dedans des terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. « On » en raconte, dit-il, des faits dont je douterais » encore, si je croyais les avoir vus, & que je » ne me hazarde à répéter ici que, d'après l'Auteur » de l'*Orénoque illustré*, qui les rapporte fort sé- » rieusement. Non-seulement, selon les Améri- » cains, cette monstrueuse couleuvre engloutit un » chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle » attire invinciblement, par sa respiration, les » animaux qui l'approchent, & qu'elle les dévore. » Divers Portugais du Para entreprirent de me » persuader des choses presqu'aussi peu vraisem- » blables, de la manière dont une grosse couleuvre » tue un homme, en s'entortillant autour de son » corps, & l'empalant avec sa queue. A juger » par la taille, ce pourroit être la même qui se » trouve dans les bois de Cayenne, où l'expé- » rience a fait connoître qu'elle est plus effrayante » que dangereuse. J'y ai connu un Officier, » qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune » suite fâcheuse; peut-être ne fut-il pas mordu

» jusqu'au sang. J'en ai apporté deux peaux, dont » l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de » quinze pieds de long & plus d'un pied de large. » Sans doute il y en a de plus grandes. »

C'est le récit de M. d'Ulloa qu'on va faire succéder avec la même fidélité. « Dans les pays que » le Maragnon arrose, on trouve un serpent aussi » affreux par sa grosseur & sa longueur que par » les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner » une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il » a le gosier & la gueule si larges, qu'il avale » un animal, & même un homme entier. Mais » ce qu'on en raconte de plus étrange, c'est qu'il » a dans son haleine une vertu si attractive, que, » sans se mouvoir, il attire à lui un animal, quel » qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où » cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu » difficile à croire. Ce monstrueux reptile s'ap- » pelle, en langue du pays, *yacu-mama*, mère » de l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux » & humides, on peut le regarder comme amphi- » bie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en » être exactement informé, c'est qu'il est d'une » grandeur extraordinaire. Quelques personnes » graves mettent aussi cet animal dans la Nouvelle- » Espagne, l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même » ton ; & tout ce qu'ils m'ont dit de sa grosseur » s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du

Histoire Naturelle.

» Maragnon, à l'exception seulement de la vertu
» attractive. »

En permettant qu'on suspende son opinion sur les particularités du récit vulgaire, ou même qu'on les rejette comme suspectes, parce qu'elles peuven être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter assez communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du phénomène, & se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. « Premierement, on raconte » que, dans sa longueur & dans sa grosseur, cette » couleuvre ressemble beaucoup à un vieux tronc » d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune nourri- » ture de ses racines. 2.° Son corps est environné » d'une espèce de mousse, semblable à celle qui » se forme autour des arbres sauvages. Cette » mousse, qui est apparemment un effet de la » poussiere ou de la boue qui s'attache à son corps, » s'humecte par l'eau & se desséche au Soleil. » De-là il se forme une croûte sur les écailles de » la peau. Cette croûte, d'abord mince, va tou- » jours en s'épaississant, & ne contribue pas peu » à la paresse de l'animal, ou à la lenteur de son » mouvement; car, s'il n'est pressé de la faim, il » demeure, pendant plusieurs jours, immobile » dans un même lieu; &, lorsqu'il change de » place, son mouvement est presqu'imperceptible.

» Il fait sur la terre une trace continue, comme » celle d'un mât ou d'un gros arbre qu'on ne feroit » que traîner 3.° Le souffle que la couleuvre » pousse est si vénimeux, qu'il étourdit l'homme » ou l'animal qui passe dans la sphère de son action, » & lui fait faire un mouvement forcé qui le mène » vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On » ajoute que le seul moyen d'éviter un si grand » péril est de couper ce souffle, c'est-à-dire, de » l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, » qui en rompe le fil, & de profiter de cet instant » pour prendre une autre route. »

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, mais M. d'Ulloa juge que ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient fort naturel sous un autre. « On ne peut, dit-il, nier absolument que l'haleine du serpent n'ait la vertu de causer une » sorte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est » certain que l'urine du renard produit cet effet, » & que très-souvent les baillemens des baleines » ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. » Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette » haleine a quelque chose de la propriété qu'on » lui attribue, & que le serpent supplée, par cette » vertu, à la lenteur de son corps pour se procurer » des alimens. Les animaux, frappés d'une odeur » si forte, peuvent bien perdre le pouvoir de

Histoire Naturelle.

» fuir ou de continuer leur chemin : ils sont » étourdis, ils perdent l'usage des sens, ils tombent ; & la couleuvre, par son mouvement » tardif, qui ne laisse pas d'augmenter la force » de la vapeur, s'approche jusqu'à les saisir & » les dévorer. A l'égard du préservatif, qu'on » fait consister à couper le fil de l'haleine, c'est » une vaine imagination, à laquelle on ne peut » ajouter foi, sans ignorer la nature & la propagation des odeurs. Les circonstances de cette » espèce sont des inventions du pays, qui en » imposent d'autant plus, que personne, pour » satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au danger de l'examen. »

Le ver qui se nomme, chez les Maynas, *suglacuru*, & ver *macaque* à Cayenne, c'est-à-dire, *ver singe*, prend son accroissement dans la chair des animaux & des hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une feve, & cause une douleur insupportable, mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserva dans l'esprit-de-vin. On dit qu'il naît dans la piquure d'une sorte de moustique ou de maringoin ; mais l'animal, qui dépose l'œuf, n'est pas encore connu.

La quantité de différentes espèces d'oiseaux, dont les forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des quadrupèdes ;

quadrupèdes ; mais on remarque ici, comme dans le reſte du Nouveau-Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a preſqu'aucun qui ait le chant agréable. La plupart ſont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *colibri*, qui ſe trouve dans toute la Zône Torride, porte ici le nom de *quindé* comme au Paraguay. Les eſpèces de perroquets & d'aras ſont ſans nombre, & ne different pas moins en grandeur qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne, ſous le nom de *tahouas*, ou perroquets de l'Amazone, ſont verds, avec le haut de la tête, le deſſous & les extrémités des ailes d'un beau jaune. Une autre eſpèce, nommée auſſi *tahouas* à Cayenne, eſt de la même couleur, avec cette ſeule différence, que ce qui eſt jaune dans les autres, eſt rouge dans ceux-ci ; mais les plus rares ſont ceux qui ſont entièrement jaunes, couleur de citron à l'extérieur, avec le deſſous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout d'un très-beau verd. On ne connoît point en Amérique l'eſpèce griſe, qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui eſt ſi commune en Guinée. Les habitans des bords de l'Oyapoc ont l'adreſſe de procurer artificiellement aux perroquets des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, ſur le col

Hiſtoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

& ſur le dos, & en frottant l'endroit plumé du ſang de certaines grenouilles. C'eſt ce qu'on nomme à Cayenne *tapirer* un *perroquet :* ſur quoi l'Académicien remarque que peut-être le ſecret ne conſiſte-t-il qu'à mouiller la partie plumée de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'eſt-il beſoin d'aucun apprêt. C'eſt une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un oiſeau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repouſſer du poil blanc, à la place du noir, ſur le dos d'un cheval qui a été bleſſé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence ſur la couleur des nouvelles plumes, c'eſt que, quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaiſſent toujours rouges dans l'eſpèce qui a du rouge aux ailes, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des ailes jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Américains, font quelques ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art ni de la propreté de ceux des Mexicains.

Entre pluſieurs oiſeaux ſinguliers, le même Voyageur vit au Para le Cahuitahu, oiſeau de la grandeur d'une oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes eſt armé d'un ergot, ou corne très-aiguë, ſemblable

à une grosse épine d'un demi-pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'oiseau, nommé *canelon* à Quito : mais, outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite corne droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt : son nom exprime son cri. Histoire Naturelle.

L'oiseau, nommé *trompétéro* par les Espagnols, dans la province de Maynas, est le même qu'on nomme *agami*, au Para & dans l'Isle de Cayenne. Il est très-familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom.

Les chauve-souris, de l'espèce de celles qui sucent le sang des chevaux, des mulets & même des hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entiérement détruit à Borja & dans d'autres lieux, le gros bétail que les Missionnaires y avaient introduit, & qui commençait à s'y multiplier.

M. de la Condamine vit le tucan, oiseau qu'on a déjà nommé entre ceux du Paraguay : mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée, & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un pigeon, & si célèbre par son bec, qu'on l'a placé dans le ciel entre les

Histoire Naturelle.

constellations Australes. Le bec de celui dont on fit présent au P. Feuillée, avait, à sa naissance, deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur était de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devait être à charge au tucan: mais, l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, était en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords, qui la terminaient, étaient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrémité. On voyait, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui régnait sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendait depuis l'origine du bec jusqu'à un demi-pouce au-delà, embrassant toute cette partie, terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisait un effet charmant. Tout le reste de cette partie était un mêlange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avait, à sa naissance, une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste était un mêlange semblable à celui de la partie supérieure : ses bords étaient ondés, à la différence de l'autre partie, qui était en dents de scie.

Histoire Naturelle.

La langue de l'animal, presqu'aussi longue que le bec, était composée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément, de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'aurait prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étaient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étaient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement était d'un blanc de lait, qui continuait jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisait ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivait une couleur noire, qui allait se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenait naissance & continuait jusqu'à l'anus. La queue, toute noire, avait quatre pouces de longueur, & son extrémité était arrondie. Ses jambes bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avaient deux pouces de longueur; chacun des pieds était composé de quatre serres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du tucan, qu'on

Histoire Naturelle.

croirait qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiseau s'apprivoise aussi facilement que les poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du quinde ou colibri, tel qu'il le vit dans la Zone Torride. Il en avait déjà vu un grand nombre dans les Isles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paraissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces oiseaux sont beaucoup moins gros que les roitelets de l'Europe : leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde : tantôt il paraît d'un noir égal au plus beau velours; tantôt d'un verd naissant; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des colibris est d'un verd obscur, mais doré; les grandes plumes des ailes sont d'un

violet foncé, un peu pâle : la queue eſt compoſée de neuf petites plumes, & auſſi longue que tout le corps, en quoi ils ſont différens des oiſeaux de la même eſpèce que le P. Feuillée avait vus aux Iſles de l'Amérique. Cette queue eſt d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mêlange fait une diverſité ſurprenante, ſuivant la poſition de l'œil. Leur parement eſt d'un gris foncé ; & tout le deſſous du ventre juſqu'à la queue, tire ſur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, ſuivant la ſituation de l'Obſervateur. Leurs yeux, vifs & luiſans, ſont de la noirceur du jais, & proportionnés à la groſſeur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les pieds fort petits, compoſés de quatre ſerres, dont trois ſont ſur le devant, & la quatrieme ſur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Histoire Naturelle.

Ces oiſeaux voltigent continuellement, d'une vîteſſe admirable ; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le ſuc qui leur ſert de nourriture. Leur langue eſt longue d'un pouce & demi, cartilagineuſe ; &, depuis ſon milieu juſqu'à ſa pointe, elle eſt dentelée comme une petite ſcie Leur chant n'eſt qu'un petit grincement, que ſa vivacité fait aſſez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de

Histoire Naturelle.

la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux.

Pour donner quelque idée de la violence du poison dans quelques serpens du même pays, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son temps près d'une source, qui est entre le cinq & sixieme degré de latitude australe, à soixante-&-dix lieues de la mer du Sud. Une Américaine, âgée d'environ dix-huit ans, était allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa maison; & n'ayant point apperçu un serpent à sonnettes, qui était caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Médecin Flamand, que la seule curiosité avait attiré au Pérou, & qui faisait un Voyage dans les terres, se trouvait alors dans ce canton avec un Ami, pour y chercher des nouvelles plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; &, connaissant par d'autres expériences combien ces animaux sont terribles, l'un d'eux courut à la maison du Curé, pour demander les secours de son ministere, pendant que l'autre s'efforçait de soulager la malade. Le Curé ne put être assez prompt; il la trouva morte: &

ce qui doit paraître fort étrange, c'est qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eût été déjà pourri, de sorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Eglise. L'Auteur admire une dissolution si précipitée, « qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces serpens est composé, agissent sur les corps animaux. » Il ajoute qu'un fait si singulier, rapporté à lui-même par un homme éclairé, qui n'était au Nouveau-Monde que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour distinguer le vrai du faux, méritait bien qu'il manquât à la parole qu'il avait donnée, en commençant son Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même. Le même Médecin avait découvert, dans les campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne, du côté du Sud, la célèbre plante, dont les Américains font tant de cas pour rendre leurs femmes fécondes. Ils la nomment *macha* ; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité, dans les femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pied de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *nasturtium hortense*. Sa racine est un

Histoire Naturelle.

oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude.

A l'occasion du nom de *pepite*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur de quelques-unes de ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le cabinet de Don Antoine Porto-Carréro. Elle pesoit trente-trois livres & quelques onces. Un Américain l'avait trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'est-à-dire, que, vers l'extrémité de la partie supérieure, l'or étoit de vingt-deux carats, deux grains; un peu plus bas, de vingt-un carats un demi-grain; deux pouces plus loin, de vingt-un carats; &, vers l'extrémité de la partie inférieure, de dix-sept carats un demi-grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogènes, mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner

ce précieux métal, de le laisser entièrement pur.

Histoire Naturelle.

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célèbre par ses mines de vif argent, à soixante lieues de Lima, une source qui sort du milieu d'un bassin quarré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les campagnes, en s'y répandant, à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces qui, sortant des mains de l'ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres pour bâtir la plus grande partie des maisons de Guanca-Vélica. Leur coupe donne peu de peine aux ouvriers; ils n'ont qu'à remplir de ces eaux des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; &, sans régle ni marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la draperie & des traits de leurs statues : lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier; alors, tirant des moules leurs statues toutes faites, il ne

Histoire Naturelle.

reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. « J'ai vu, dit le P. Feuillée, » une infinité de ces statues. Tous les bénitiers de » la plupart des Eglises de Lima sont de la même » matiere, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit » jamais l'histoire de leur formation, si l'on n'en » jugeoit que par les apparences. La grande mine » de mercure, qui sert dans toutes les mines de » l'Amérique méridionale à purifier l'argent, est » creusée proche de Guanca-Vélica, dans une » montagne fort vaste, qui menaçoit ruine en » 1709. Les bois, qui la soutenoient en plusieurs » endroits, étoient à demi-pourris; & les dépenses » qu'on y avoit faites jusqu'alors, en bois seule- » ment, montoient à trois millions deux cens » mille livres. On trouve, dans cette mine, des » places, des rues, & une Chapelle où la Messe est » célébrée les jours de fête. On y est éclairé par » une grande quantité de chandelles allumées. Les » parties subtiles du mercure, qui s'évaporent, y » rendent l'air fort dangereux. »

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette mine, est d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte en cul-de-four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous

laquelle on entretient un petit feu de paille d'*icho*, qui est plus propre à l'opération que toute autre espèce de matière combustible : aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le minérai concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée ; mais, comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des cucurbites de terre, rondes, & emboitées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite, où le vif-argent tombe condensé & en liqueur bien formée. Dans les premieres cucurbites il s'en forme moins que dans les dernières ; &, de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par-dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette mine appartient au Roi, c'est-à-dire que, payant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, soixante piastres le quintal, il vend le mercure quatre-vingt piastres pour l'exploitation des mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la mine, & personne n'en peut avoir que dans ses magasins. M. Frézier rend témoi-

Histoire Naturelle.

gnage auſſi de la pétrification preſque ſubite de l'eau.

Le P. Feuillée rencontra un jour, ſur le rivage du Chili, un corps extraordinaire que la mer avoit jetté ſur le ſable. C'étoit une *veſcie ;* ouvrage des plus merveilleux que cet élément produiſe. Ceux qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne ſe meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime ayant bientôt remarqué, par ſon mouvement périſtaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les veſcies de cette eſpèce dans le genre de celles que les Naturaliſtes appellent *holotures*, qui, ſans être plantes, ni poiſſons, ne laiſſent pas d'avoir une véritable vie, & de ſe tranſporter, par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du ſecours des vents & des ondes.

Cette holoture eſt une veſſie oblongue, ronde dans ſon contour, & comme émouſſée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle eſt compoſée d'une ſeule membrane, très-déliée & tranſparente, ſemblable à ces demi-globes qui s'élèvent ſur la ſurface des eaux en tems de pluie, particulièrement lorſqu'elle tombe à groſſes gouttes. Cette membrane eſt compoſée de deux ſortes de fibres, les unes circulaires & les autres longitudinales, par leſquelles on dé-

couvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vide, mais enflée comme un balon plein de vent. A son extrémité la plus aiguë, elle a un peu d'eau très-claire, renfermée par une espèce de cloison, tendue comme la peau d'un tambour ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermisseaux entrelacés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très-belles houpes, pendantes & transparentes comme le plus beau crystal-de-roche, accompagnées d'autres jambes

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

très-longues, semblables à des cordons azurés, de l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Observateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient incessamment; quoique les jambes qu'elles parcourent demeurassent toujours pendantes.

Il ne put déterminer, dit-il, la vraie couleur de cette holoture; mais il se promet d'en donner quelque idée, en la faisant considérer comme celle qu'on verrait dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embrasement d'une fournaise de soufre; c'est une confusion de bleu, de violet & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne saurait distinguer lequel des trois l'emporte sur les deux autres. Enfin cet animal ne représente pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses couleurs, il l'imite encore par les douloureuses cuissons qu'il cause à ceux qui le touchent. L'expérience en instruisit le P. Feuillée. Il y fut surpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avait servi à mettre l'holoture dans son mouchoir, pour le dessiner: le lendemain, ne faisant pas réflexion à l'usage qu'il avait fait de son mouchoir, il voulut s'en essuyer les mains, après les avoir lavées. Il sentit aussi-tôt un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par tout le corps, avec

avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau.

Histoire Naturelle.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou. M. Frézier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regretté, en général, qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un pays où elles sont si fertiles & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux bœufs, le grain, à peine couvert, n'y rend gueres moins du centuple; il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes; mais, faute d'industrie pour vernisser les cruches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, jointe aux peaux de boucs, dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Les fruits du même Pays viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de poires & de pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre comment ces arbres, qui n'y étaient pas connus, dit-on, avant la conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette ex-

Histoire Naturelle.

cessive abondance. On voit des campagnes entieres d'une espèce de fraisiers, différens des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues, & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût, que nos fraises de bois; mais les bois du Chili n'en manquent point de l'espèce des nôtres; comme les champs y sont remplis de toutes espèces de légumes, dont quelques-unes, telles que les navets, les patates, la chicorée des deux espèces, &c. y croissent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit baume, la mélisse, la tanesie, les camomilles, la menthe, la sauge, une espèce de pilosselle, dont l'odeur approche de celle de l'absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espèce de sauge, qui s'élève en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les collines sont embellies de rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espèce la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi dans les campagnes, une espèce de lis, que les habitans nomment *liuto*. Il s'en trouve de diffé-

rentes couleurs, & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'oignon de cette fleur, donne une farine très-blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Histoire Naturelle.

On cultive dans les jardins, un arbre qui donne une fleur blanche, en forme de cloche, dont l'odeur est fort agréable, sur-tout à la fin du jour & pendant la nuit; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diamètre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du noyer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs. Les habitans du Chili ont un remède infaillible pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez, c'est la décoction d'une herbe, nommée *quinchamali*, espèce de santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plupart de nos vulnéraires & de nos autres plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Pays. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes; telle est celle qu'ils nomment *reilbon*; espèce de garance, qui a la feuille plus petite que le nôtre, & dont ils font cuire la racine pour teindre en rouge. Le *poquell* est une sorte de bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*unil* du Chili est une espèce d'indigo, qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la

Histoire Naturelle.

racine du *panqué*, dont la feuille ronde, & tissue comme celle de l'acante, a deux ou trois pieds de diamètre. Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crûe pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente : bouillie avec le *maki* & le *gouthiou*, arbrisseaux du Pays, la teinture qu'elle donne en noir, est non-seulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Les forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes espèces de myrthes; une sorte de laurier, dont l'écorce a l'odeur du sassafras, le *boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la canelle, le canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient, sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le *licti* est un arbre fort commun au Chili; dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frézier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier Français; mais le remède n'est pas difficile : c'est une herbe nommée *pelboqui*, espèce de lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans

l'hydropisie : cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive ; son bois peut servir à la construction des vaisseaux ; mais le meilleur du pays, pour cet usage, est une espèce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'yeuse, est un liège. Les bords de la riviere de Biobio sont couverts de cèdres, qui peuvent servir, non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très-bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Histoire Naturelle.

Les oiseaux, dont ces campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des pigeons ramiers, des tourterelles, des perdrix, des bécassines, toutes sortes de canards, dont on distingue une espèce, nommée *patos réales*, qui ont sur le bec une crête rouge ; des courlis & des sarcelles. Les *pipelienes*, dont on ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frézier, quelque ressemblance avec l'oiseau de mer qu'on appelle *mauve*, sont d'un très-bon goût. « Ils ont le bec rouge, » droit, long, étroit en largeur, & plat en hau» teur, avec un trait de même couleur sur les » yeux, & les pieds du perroquet. Les *pechiolo*» *rados* sont une espèce de rouge-gorges, d'un

Histoire Naturelle.

»beau ramage. On voit quelques cignes ; & »quantité de flamans, dont les plumes, qui font »un beau mêlange de blanc & de rouge, servent »de parure aux bonnets des Américains. Mais le »plaisir de la chasse est ici fort interrompu par »la multitude de ces oiseaux, qu'on nomme »*vyolos*,» & que les Français du vaisseau de M. Frézier nommaient *criards*, parce qu'à la vue d'un homme, ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres animaux, qui fuient, ou qui s'envolent aussi-tôt qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on vient de lire du Chili, regarde particulierement les cantons voisins de la Conception.

Aux environs de Valparaïso, les montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes, dont on vante les vertus. La plus renommée est le *cachinlagua*, espèce de petite centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel; elle passe pour un excellent fébrifuge. La *vira-verda* est une sorte d'immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien Français, guérit de la fièvre tierce. L'*unoperquen* est un senné, tout-à-fait semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*alva-quilla*, nommé *culen* par les Américains, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du basilic, & contient un baume

d'un grand usage pour les plaies. M. Frézier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *havillo*, différent de la habilla du Tucuman, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du genet, la feuille très-petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume, qu'elle en est toute gluante.

Histoire Naturelle.

On trouve dans les mêmes lieux, le *mollo*, que les habitans nomment *ovighan*. Cet arbre, dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'acacia, porte pour fruit une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du poivre & du genièvre. Les Américains en font une liqueur plus forte que le vin. La gomme de l'ovighan est purgative. On tire de cet arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en distille un lait qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture, couleur de café, tirant sur le rouge, dont les Américains teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins visibles au poisson.

Un animal très-singulier, est celui que les Chiliens nomment *pulpo*. A le voir sans mouve-

Histoire Naturelle.

ment, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paraît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendrait pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que, manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frézier le croirait une sauterelle, de la même espèce que la cocsigrue du P. du Tertre, dépeinte dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquait une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à sa cocsigrue : d'ailleurs le P. du Tertre ne parle point d'une vessie, qui se trouve dans le pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très-belle encre. On trouve aussi, à Valparaïso, des araignées monstrueuses & velues ; mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espèce de *ceterach*, que les Espagnols ont nommée *doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle

fert à purifier le fang, & fur-tout à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. Dans le même pays, on cultive une efpèce de citrouille, nommée *lacatoya*, qu'on fait ramper fur le toit des maifons, & qui dure toute l'année. De fa chair, on fait une excellente confiture. Là, commence à croître un arbre qui ne fe trouve nulle part au Chili, & que M. Frézier croit particulier au Pérou. Il le nomme *lucumo*. « Sa féuille, dit-il, reffemble un peu à » celle de l'oranger; & fon fruit eft fort fem- » blable à la poire qui contient la graine du » *floripondio*. » Dans fa maturité, l'écorce eft un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la confiftance du fromage frais.

Histoire Naturelle.

Dans les plaines de Truxillo, il croît un arbre qui porte vingt ou trente fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment enfemble une efpèce de grappe : on l'appelle *flor del Paraiffo*, fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo* & *San-Mathéo*, Villages du pays de Lima, à la chûte des montagnes, on trouve certains arbriffeaux qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en fe changeant en fruit, produit une croix fi parfaite, qu'on ne la ferait pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de

Histoire Naturelle.

Charcas, ſur les bords de la grande riviere de Miſco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'arrayan ou du myrthe, & dont le fruit eſt une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent pluſieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une croix avec trois clous au pied.

Le *curvi* eſt un poiſſon d'une extrême ſingularité : ſa longueur n'eſt que d'un pied; mais il a, ſur la lèvre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaiſſes d'une ligne à leur naiſſance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrémité de la lèvre inférieure, il a quatre autres cornes, deux deſquelles ont ſix pouces de long, & les deux autres trois, toutes de la même couleur que les deux de la lèvre ſupérieure, avec la même flexibilité. Sa tête eſt plate : vers le haut, il a ſix nageoires; deux au-deſſous des ouïes, qui commencent par une arête fort dure, découpée en ſcie. Au-deſſous, & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de ſept épines, qui ſe diviſent en pluſieurs branches vers leurs extrémités, entre leſquelles eſt une pellicule mince, de couleur griſe. Au-delà de l'anus, &

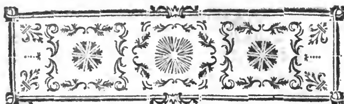
Histoire Naturelle.

toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrémités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siége sur le dos: la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arête, découpée d'un côté en dents de scie, aux mâles, & toute unie aux femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrémité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux bronches, & va se terminer à l'angle de division, formé par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derriere la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat char-

Histoire Naturelle.

mant à ce poiſſon. Sa chair eſt d'ailleurs d'un excellent goût : il n'a point d'écailles ; mais toutes les parties extérieures ſont couvertes d'une très-belle peau.

Fin du Livre cinquieme.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE VI.
BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.
Etabliſſemens au Bréſil.

ON COMPREND, ſous le nom de Bréſil, de vaſtes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent à l'Eſt l'Océan Atlantique. Les Eſpa- Bréſil.

Brésil.

gnols & les Portugais ne s'accordent point sur les limites, qui sont encore quelquefois une occasion de guerre entr'eux.

Il aurait été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisieme Voyage, l'Isle de la Trinité & les bouches de l'Orénoque, de suivre une Côte, qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais, rappellé par ses premiers établissemens, & par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette mer qui s'enfonce entre Tierra Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu suivre heureusement. Ce fut l'année suivante, (comme nous l'avons vu dans la seconde Partie de cet Abrégé), que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des Colonies : on se contenta d'en apporter du bois de teinture, des singes & des perroquets; marchandises qui ne coûtaient que la peine de les prendre, & qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des femmes de mauvaise vie, dont on voulait purger le Royaume.

On assigna même, à quelques Seigneurs, des

Provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presqu'au titre. Les Indes Orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais: non-seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au-lieu qu'au Brésil, il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre & celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très-fertiles; mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitans. Dans ces premieres entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, qu'on n'offensait jamais impunément, & qui mangeaient leurs prisonniers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles festins qui font frémir la Nature.

Brésil.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avaient sans cesse à soutenir

Brésil.

contre des légions d'Américains, les obligea de se partager en *capitainies*; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverses Bourgades, dont les cinq principales étaient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilhéos*, *Porto seguro* & *Saint-Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur situation, firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal : elle sentit le tort qu'elle s'était fait, en accordant des concessions sans bornes, & Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; &, dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de *Sousa* au Brésil, avec le titre de *Gouverneur-Général*. Six vaisseaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, composaient sa Flotte. Il avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportait le plan dressé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de Tous-les-Saints. Le Roi, pensant aussi à la conversion des Brasiliens, qu'il regardait comme ses sujets, s'était adressé au Pape Paul III, & à Saint-Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six, qui, à leur arrivée, bâtirent une Ville, qu'ils nommerent *San-Salvador*.

Les Français, qui ont commencé par-tout des

établissemens,

établissemens, dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, porterent aussi leurs vues vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, Chevalier de Malte & Vice-Amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une Colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du Protestantisme, il mena avec lui une foule de Sectaires, sous la protection du fameux Amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier Fort qu'il bâtit dans une petite Isle, sur la Côte du Brésil. Mais Villegagnon, que les Protestans ont depuis traité d'Apostat, gagné, dit-on, par le Cardinal de Lorraine, revint au Catholicisme; &, comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les Protestans, qu'il les força de partir, &, fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Il les embarqua sur un vaisseau nommé le *Jacques*, qui se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à quarante-cinq hommes, Matelots & passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin Baudouin, du Havre, Maître du Vaisseau.

Brésil.

Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva, pendant la nuit, que les Matelots, qui travaillaient à la pompe, ne purent épuiser l'eau.

Brésil.

Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'était défié, descendit au fond du vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentait presqu'enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparerent à la mort. Cependant quelques uns prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi; c'est-à-dire, près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que l'on ne put diminuer sa hauteur; &, passant par le bois de Brésil, dont le vaisseau était chargé, elle sortait, par les canaux, aussi rouge que du sang de bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étaient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on leur présentait. Le vent, qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la résolution d'y retourner. C'était aussi l'opinion du Charpentier, qui s'était apperçu, dans ses recherches, que le Navire était tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné.

de ses Matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises, & déclara qu'il était résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil; à quoi du Pont, que les Protestans reconnaissaient pour Chef, répondit qu'il voulait tirer aussi vers la France, & qu'il conseillait à tous ses gens de le suivre. Là-dessus, le Contre-Maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait long-temps sur mer, & que le navire n'était point assez fourni de vivres. Il n'y eut que six personnes, à qui la double crainte du naufrage & de la famine, fit prendre le parti de regagner la terre, dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant Villegagnon avait inspiré de terreur. Elle ne pouvait pas être mieux fondée : car ceux qui revinrent au Brésil, furent pendus en arrivant; au reste, le sort des autres, pendant la traversée, fut si affreux, qu'on ne sait si l'on doit les féliciter d'être échappés à une mort pour en souffrir mille. Laissons parler ici Lery, Auteur de cette épouvantable Relation, sans rien ôter à la naïveté de son style.

Brésil.

« Le vaisseau Normand remit donc à la voile, » *comme un vrai cercueil*, dans lequel ceux qui » se trouvaient renfermés s'attendaient moins à » vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ense-

Brésil.

» velis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il » eut d'abord à passer les basses, il essuya de » continuelles tempêtes pendant tout le mois de » Janvier ; & ne cessant point de faire beaucoup » d'eau, il serait péri cent fois le jour, si tout le » monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes. » On s'éloigna ainsi du Brésil d'environ deux cens » lieues, jusqu'à la vue d'une Isle habitable, aussi » ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une » demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près » à gauche, nous la vîmes remplie, non-seule- » ment d'arbres, couverts d'une belle verdure, » mais d'un prodigieux nombre d'oiseaux, dont » plusieurs sortirent de leur retraite pour se » venir percher sur les mâts de notre navire, » où ils se laissaient prendre à la main ; il y » en avait de noirs, de gris, de blanchâtres » & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, » qui paraissaient fort gros en volant, mais qui, » étant pris & plumés, n'étaient guères plus » charnus qu'un moineau. A deux lieues sur » la droite, nous apperçûmes des rochers fort » pointus, mais peu élevés, qui nous firent » craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; » dernier malheur, qui nous aurait sans doute » exemptés pour jamais du travail des pompes. » Nous en sortîmes heureusement. Dans tout » notre passage, qui fut d'environ cinq mois,

» nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces » petites Isles, que notre Pilote ne trouva pas » même sur sa carte, & qui peut-être n'avaient » jamais été découvertes.

Brésil.

» On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés » de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de » sept semaines, on n'avait pas fait la troisième » partie de la route. Comme les vivres dimi» nuaient beaucoup, on proposa de relâcher au » Cap de Saint-Roch, où quelques vieux Matelots » assuraient qu'on pouvait se procurer des rafraî» chissemens. Mais la plupart se déclarerent pour » le parti de manger les perroquets & d'autres » oiseaux qu'on apportait en grand nombre, & » cet avis prévalut.

» Nos malheurs commencèrent par une querelle » entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour » se chagriner mutuellement, affectaient de négli» ger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis » que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire, » conduisant trois heures, tenait toutes les voiles » hautes & déployées, un impétueux tourbillon » frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa » sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes » & le haut des mâts. Les cables, les cages d'oi» seaux & tous les coffres qui n'étaient pas bien » amarrés, furent renversés dans les flots, & peu » s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît

Brésil.

» la place du dessous. Cependant la diligence, qui » fut apportée à couper les cordages, servit à » le redresser par degrés. Le danger, quoi-» qu'extrême, eut si peu d'effet pour la réconci-» liation des deux ennemis, qu'au moment qu'il » fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les » appaiser, ils se jettèrent l'un sur l'autre & se » battirent avec une mortelle fureur.

» Ce n'était que le commencement de nos infor-» tunes. Peu de jours après, dans une mer calme, » le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le » moyen de soulager ceux qui travaillaient aux » pompes, remuerent si malheureusement quelques » pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en » leva une assez grande, par où l'eau entra tout-» d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misé-» rables Ouvriers, forcés de remonter sur le tillac, » manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & se mirent à crier, d'une voix lamentable, » nous sommes perdus, nous sommes perdus! Sur » quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant » point de la grandeur du péril, ne pensaient qu'à » mettre la barque dehors en toute diligence, » faisant jetter en mer les panneaux qui couvraient » le navire, avec grande quantité de bois de Bré-» sil & autres marchandises; &, délibérant de » quitter le vaisseau, ils se voulaient sauver les » premiers. Même le Pilote, craignant que pour

» le grand nombre de personnes qui demandaient » place dans la barque, elle ne fût trop chargée, » y entra avec un grand coutelas au poing, & dit » qu'il couperait les bras au premier qui ferait » semblant d'y entrer : tellement que nous voyant » délaissés à la merci de la mer, & nous ressou- » venant du premier naufrage dont Dieu nous » avait délivrés, autant résolus à la mort qu'à la » vie, nous allâmes nous employer de toutes nos » forces à tirer l'eau par les pompes pour empê- » cher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, » qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus » heureux effet de notre résolution fut de nous » faire entendre la voix du Charpentier, qui, » étant un jeune-homme de cœur, n'avait pas » abandonné le fond du navire comme les autres. » Au contraire, ayant mis son caban à la matelote » sur la grande ouverture qui s'y était faite, & se » tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau, » laquelle, comme il nous dit après, de sa violence » le souleva plusieurs fois, il criait en tel état, » de toute sa force, qu'on lui portât des habille- » mens, des lits de coton & autres choses, pour » empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutre- » rait la pièce. Ne demandez pas s'il fut servi aussi- » tôt : &, par ce moyen, nous fûmes préservés. »

» On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt » à l'Ouest, qui n'était pas notre chemin, car notre

Brésil.

» Pilote, qui n'entendait pas bien son métier, ne » sut plus observer sa route, & nous allâmes ainsi, » dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, » où nous fûmes pendant quinze jours dans une » mer herbue. Les herbes, qui flottaient sur l'eau, » étaient si épaisses & si serrées, qu'il fallut les » couper avec des coignées, pour ouvrir le passage » au vaisseau. Là, un autre accident faillit de nous » perdre. Notre Canonnier, faisant sécher de la » poudre dans un pot de fer, le laissa si long-» tems sur le feu qu'il rougit, & la flamme ayant » pris à la poudre, donna si rapidement d'un » bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux » voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle » ne s'attachât même au bois, qui, étant goudron-» né, n'aurait pas manqué de s'allumer prompte-» ment, & de nous brûler vifs au milieu des » eaux. Nous eûmes quatre Hommes maltraités » par le feu, dont l'un mourut peu de jours » après; & j'aurais eu le même sort, si je ne » m'étais couvert le visage de mon bonnet, & » j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles » & les cheveux grillés.

» Nous étions au 15 d'Avril. Il nous restait » environ cinq cens lieues jusqu'à la côte de » France. Nos vivres étaient si diminués, malgré » le retranchement qu'on avait déjà fait sur » les rations, qu'on prit le parti de nous en re-

» trancher encore la moitié ; & cette rigueur » n'empêcha point que, vers la fin du mois, » toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre » malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui » se croyait proche du Cap de Finistere en Es- » pagne, tandis que nous étions encore à la » hauteur des Isles Açores, qui en sont à plus de » trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous rédui- » sit tout-d'un-coup à la dernière ressource, qui » était de balayer la *soute*, c'est-à-dire, la chambre » blanchie & plâtrée, où l'on tient le biscuit. On » y trouva plus de vers & de crottes de rats que » de miettes de pain. Cependant on en fit le par- » tage, avec des cuillers, pour en faire une » bouillie aussi noire & plus amere que suie. Ceux » qui avaient encore des perroquets, (car dès » long-temps plusieurs avaient mangé les leurs,) les » firent servir de nourriture dès le commence- » ment du mois de Mai, que tous vivres ordi- » naires manquerent entre nous. Deux Mariniers, » morts de mal-rage de faim, furent jettés hors » le bord ; & pour montrer le très-pitoyable état » où nous étions lors réduits, un de nos Matelots, » nommé *Nargue*, étant debout, appuyé contre » le grand mât, & les chausses abaissées sans qu'il » pût les relever, je le tançai, de ce qu'ayant » un peu de bon vent, il n'aidait point avec les » autres à hausser les voiles ; le pauvre Homme,

Brésil.

Bréfil.

» d'une voix baffe & pitoyable, me dit, *hélas ! je* » *ne ſaurais ;* & à l'inſtant il tomba roide mort. »

» L'horreur d'une telle ſituation fut augmentée » par une mer ſi violente, que, faute d'art ou de » force, pour ménager les voiles, on ſe vit dans » la néceſſité de les plier, & de lier même le » gouvernail. Ainſi, le vaiſſeau fut abandonné au » gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros » temps ôtait l'unique eſpérance dont on pût ſe » flatter, qui était celle de prendre un peu de » poiſſon. Auſſi tout le monde était il d'une foi- » bleſſe & d'une maigreur extrême. Cependant » la néceſſité faiſant penſer & repenſer à chacun » de quoi il pourrait appaiſer ſa faim, quelques- » uns s'aviſerent de couper des pièces de certaines » *rondelles*, faites de la peau d'un animal nommé » *tapirouſſous*, & les firent bouillir à l'eau pour » les manger ; mais cette recette ne fut pas trouvée » bonne. D'autres mirent ces rondelles ſur les » charbons ; &, lorſqu'elles furent un peu rôties, » cela ſuccéda ſi bien, que les mangeant de cette » façon, il nous était avis que ce fuſſent carbo- » nades de couenne de pourceau. Cet eſſai fait, » ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de » court ; & comme elles étaient auſſi dures que cuir » de bœuf ſec, il fallut des ſerpes & autres ferremens » pour les découper. Ceux qui en avaient, portant » les morceaux dans leurs manches, en petits ſacs

Brésil.

» de toile, n'en faisaient pas moins de compte » que font les gros usuriers de leurs bourses pleines » d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusques-là, » de manger leurs collets de maroquin & leurs » souliers de cuir. Les Pages & Garçons du navire, » pressés de mal-rage de faim, mangerent toutes » les cornes des lanternes, dont il y a toujours » grand nombre aux vaisseaux, & autant de chan- » delles de suif qu'ils en purent attraper. Mais » notre foiblesse & notre faim n'empêchoient » pas que, sous peine de couler à fond, il ne » fallût être nuit & jour à la pompe avec grand » travail. »

On regretterait sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudrait-il pas sacrifier à l'élégance! « Environ le 12 Mai, reprend » Lery, notre Canonnier, auquel j'avais vu manger » les tripes d'un perroquet toutes crues, mourut » de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin » de penser à nous défendre si l'on nous eût atta- » qués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris » de quelque Pirate qui nous eût donné à manger: » mais nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un » seul vaisseau, dont il nous fut impossible d'ap- » procher. »

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre » vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous

Brésil.

» pensions toucher au dernier moment de notre » vie ; mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée » de chasser les rats & les souris, & l'espérance » de les prendre d'autant plus facilement, que » n'ayant plus les miettes & d'autres choses à » ronger, elles couraient en grand nombre, mou- » rant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit » avec tant de soin, & tant de sortes de piéges, » qu'il en demeura fort peu. La nuit même, on » les cherchait à yeux ouverts comme les chats. » Un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre. Le » prix en monta jusqu'à quatre écus. On les faisait » cuire dans l'eau, avec tous leurs intestins, qu'on » mangeait comme le corps. Les pattes n'étaient » pas exceptées, ni les autres os, qu'on trouvait » le moyen d'amollir. L'eau manqua aussi. Il ne » restait, pour tout breuvage, qu'un petit ton- » neau de cidre que le Capitaine & les Maîtres » ménageaient avec grand soin. S'il tombait de » la pluie, on étendait des draps, avec un boulet » au milieu pour la faire distiller. On retenait » jusqu'à celle qui s'écoulait par les égoûts du » vaisseau, quoique plus trouble que celle des » rues. On lit, dans Jean de Léon, que les Mar- » chands qui traversent les déserts d'Afrique, se » voyant en même extrémité de soif, n'ont qu'un » seul remède ; c'est que, tuant un de leurs cha- » meaux, & tirant l'eau qui se trouve dans ses

» intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Brésil.
» Ce qu'il dit ensuite d'un riche Négociant qui, » traversant un de ces déserts & pressé d'une soif » extrême, acheta une tasse d'eau d'un voiturier » qui était avec lui la somme de dix mille ducats, » montre la force de ce besoin ; cependant le » Négociant, & celui qui lui avait vendu son » eau si cher, moururent également de soif ; & » l'on voit encore leur sépulture dans un désert, » où le récit de leur aventure est gravé sur une » grosse pierre. Pour nous, l'extrémité fut telle, » qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil, » plus sec que tout autre bois, que plusieurs néan- » moins, dans leur désespoir, grugeaient entre » leurs dents. Corguilleray du Pont, notre Con- » ducteur, en tenant un jour une pièce dans la » bouche, me dit avec un grand soupir : *hélas !* » *Lery, mon ami, il m'est dû en France une* » *somme de quatre mille francs, dont plût-à-Dieu* » *qu'ayant fait bonne quittance je tinsse mainte-* » *nant un pain d'un sou & un seul verre de vin !* » Quant à Maître Richer, notre Ministre, mort » depuis peu à la Rochelle, le bon Homme, » étant étendu de faiblesse, pendant nos miseres, » dans sa petite cabine, ne pouvait même lever » la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néan- » moins, couché à plat comme il était. Je dirai » ici, en passant, avoir non-seulement observé

Brésil.

» dans les autres, mais senti moi-même pendant » les deux cruelles famines où j'ai passé, que » lorsque les corps sont atténués, la nature dé- » faillante & les sens aliénés par la dissipation des » esprits, cette situation rend les Hommes fa- » rouches, jusqu'à les jeter dans une colère, qu'on » peut bien nommer une espèce de rage ; & ce » n'est pas sans cause que Dieu, menaçant son » Peuple de la famine, disait expressément que » celui qui avait auparavant les choses cruelles » en horreur, deviendrait alors si dénaturé, » qu'en regardant son prochain & même sa propre » femme & ses enfans, il desirerait d'en manger ; » car, outre l'exemple du pere & de la mere, » qui mangèrent leur propre enfant au siége de » Sancerre, & celui de quelques Soldats, qui, » ayant commencé par manger les corps des enne- » mis tués par leurs armes, confesserent ensuite » que si la famine eût continué, ils étaient résolus » de se jetter sur les vivans, nous étions d'une » humeur si noire & si chagrine sur notre vaisseau, » qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à » l'autre sans nous fâcher, & même, (Dieu veuille » nous le pardonner !) sans nous jetter des œillades » & des regards de travers, accompagnés de quel- » que mauvaise volonté de nous manger mutuel- » lement.

» Le 15 & le 16 Mai, il nous mourut encore

Brésil.

» deux Matelots, sans autre maladie que l'épui-
» sement causé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encou-
» rageait par son naturel joyeux, & qui, dans
» nos plus grands dangers de mer, comme dans
» nos plus grandes souffrances, disait toujours :
» *mes amis, ce n'est rien*. Moi, qui avais eu ma part
» à cette famine inexprimable, pendant laquelle
» tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne
» laissais pas d'avoir toujours secrètement gardé
» un perroquet que j'avais, aussi gros qu'une
» oie, prononçant aussi nettement qu'un Homme
» ce que l'Interprète, dont je le tenais, lui avait
» appris de la Langue Françoise & de celle des
» Sauvages, & du plus charmant plumage. Le
» grand desir que j'avais, d'en faire présent à
» M. l'Amiral, me l'avait fait tenir caché cinq
» ou six jours, sans avoir aucune nourriture
» à lui donner ; mais il fut sacrifié comme
» les autres à la nécessité, sans compter la
» crainte qu'il ne me fût dérobé pendant
» la nuit. Je n'en jettai que les plumes : tout
» le reste, c'est-à-dire non-seulement le corps,
» mais aussi tripes, pieds, ongles & bec
» crochu, soutint pendant quatre jours quelques
» amis & moi.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du Port,
» fit la grace à tant de misérables, étendus pres-

Brésil.

» que sans mouvement sur le tillac, d'arriver le » 24 de Mai 1558, à la vue des terres de Bre- » tagne. Nous avions été trompés tant de fois par » le Pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre » confiance aux premiers cris qui nous annon- » cerent notre bonheur. Cependant nous fûmes » bientôt que nous avions notre Patrie devant » les yeux. Après que nous en eûmes rendu » graces au Ciel, le Maître du navire nous » avoua publiquement, que si notre situation eût » duré seulement un jour de plus, il avait pris » la résolution, non pas de nous faire tirer au » sort, (comme il est arrivé quatre ou cinq ans » après, dans un navire qui revenait de la Floride); » mais, sans avertir personne, de tuer un d'entre » nous, pour le faire servir de nourriture aux » autres; ce qui me causa d'autant moins de » frayeur, que, malgré la maigreur extrême de » mes compagnons, ce n'aurait pas été moi qu'il » eût choisi pour premiere victime, s'il n'eût » voulu manger seulement de la peau & des » os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la » Rochelle, où nos matelots avaient toujours » souhaité de pouvoir décharger & vendre leur » bois de Brésil. Le Maître ayant fait mouiller » à deux ou trois lieues de terre, prit la cha- » loupe avec Dupont & quelques autres, pour » aller

» aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous
» étions assez proche. Deux de nos compagnons, Brésil.
» qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt
» au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir
» de leurs peines, & par la crainte d'y retomber,
» ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage,
» en protestant que jamais ils ne retourneraient
» au vaisseau.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre, qui se
» trouvaient dans ce Port, il y en avait un de
» Saint-Malo, qui avait pris & emmené un navire
» Espagnol revenant du Pérou, & chargé de
» bonnes marchandises, qu'on estimait plus de soi-
» xante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué
» par toute la France, il était arrivé à Blavet
» quantité de Marchands Parisiens, Lyonnois &
» d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bon-
» heur pour nous; car plusieurs d'entr'eux se
» trouvant près de notre vaisseau, lorsque nous
» en voulûmes descendre, non-seulement ils nous
» emmenerent pardessous les bras, comme gens
» qui ne pouvaient encore se soutenir; mais,
» apprenant ce que nous avions souffert de la
» famine, ils nous exhorterent à nous garder de
» trop manger, & nous firent d'abord user peu-
» à-peu de bouillons de vieilles poulailles bien
» consommées, de lait de chèvre, & autres choses
» propres à nous élargir les boyaux, que nous

Brésil.

» avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce » conseil, s'en trouverent bien. Quant aux mate- » lots, qui voulurent se rassasier dès le premier » jour, je crois que de vingt, échappés à la » famine, plus de la moitié creverent & mouru- » rent subitement. De nous autres quinze, qui » nous étions embarqués comme simples passa- » gers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, » ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la » peau & les os, non-seulement on nous au- » rait pris pour des cadavres déterrés, mais » aussi-tôt que nous eûmes commencé à » respirer l'air de terre, nous sentîmes un » tel dégoût pour toutes sortes de viandes, » que moi particulierement, lorsque je fus au » logis, & que j'eus approché le nez du » vin qu'on me présenta, je tombai à la ren- » verse, dans un état qui me fit croire prêt à » rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché » sur un lit, je dormis si bien cette premiere » fois, que je ne me réveillai point avant le » jour suivant.

» Après avoir pris quatre jours de repos » à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, » petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où » les Médecins nous conseillerent de nous faire » traiter. Mais un bon régime n'empêcha point » que la plupart ne devinssent enflés, depuis la

Brésil.

» plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête. » Trois ou quatre seulement, entre lesquels je » me compte, ne le furent que de la ceinture » en-bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si » opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de » pouvoir jamais rien retenir, sans le secours » d'un remède, dont je crois devoir la recette » au Public. C'est du lierre-terrestre & du riz » bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le » même pot, avec quantité de vieux draps alen- » tour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs, & » le tout doit être mêlé ensemble dans un plat » sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger » avec des cuillers, comme de la bouillie, » nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'au- » rait pu durer quelques jours de plus, sans nous » faire périr tous. »

Le Portugal continuait de jouir du Brésil, depuis le regne d'Emmanuël, qui avait commencé à donner de la solidité aux premiers établissemens. Mais cette Couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, Roi d'Espagne, les guerres que ce Prince eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & sur-tout contre les mécontens des Pays-Bas, qui formerent sous son régne, la République des Provinces-Unies, lui laisserent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions

Brésil.

étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républicains, qu'il n'avait pu retenir dans sa dépendance, étaient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affaiblir l'ennemi de leur liberté par des conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les régnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales, ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais, dès son origine. Jacob Wilkens & l'Hermite, deux Commandans des flottes Hollandaises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prises, qui augmenterent leurs forces. Après cet essai, les Hollandais envoyerent Wilkens au Brésil. Ils n'ignoraient point que ce Pays, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de côtes, était naturellement riche & fertile. On a vu qu'il y avait peu de grandes Maisons en Portugal, qui n'y possédassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins, avaient été soumis par degrés. On y prenait peu de part aux guerres qui troublaient l'Europe; & si l'on excepte l'en-

treprise des Français, dont le souvenir commençait à s'éloigner, on y jouissait depuis long-temps d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y appliquaient-ils qu'au commerce, & les soldats étaient devenus Marchands. Cependant quelques particuliers Hollandais, qui s'y étaient présentés pour la traite, avaient été fort bien reçus des Américains, parce que, donnant les marchandises à bon marché, il y avait plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avait disposé tous les Naturels du Pays en leur faveur. Brésil.

Telles étaient les conjonctures, lorsque Wilkens parut dans la Baie de Tous-les-Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandais se rendit maître de Saint-Salvador, capitale de cette grande région. Les Hollandais firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Brésil; mais les Portugais firent les plus grands efforts pour ressaisir leurs possessions. Elles furent long-temps disputées; enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux Nations à s'accorder, & le Brésil fut assuré aux Portugais, en *1661*, pour huit millions de florins.

Brésil.

Les Hollandais, chassés du Brésil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre établissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les Français en avaient formé un sur la riviere de Surinam; mais les terres y étant marécageuses & mal-saines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en saisit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandais, dont la patrie n'est qu'un marais, s'en accommoderent mieux, & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668. Il semble que la Nation Hollandaise soit née pour faire valoir des marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds stériles. Elle a trouvé, sur les bords de la riviere de Surinam, une terre humide & bourbeuse, où elle n'a pas laissé de bâtir un Fort nommé *Zelandia*, proche du bourg de Paramaribo, & cette Colonie, accrue par des Français réfugiés, est devenue florissante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques particuliers ont commencé des Habitations sur la *Berbice*, à l'Ouest de Surinam; mais ces Etablissemens ont été moins encouragés, & n'ont pas fait les mêmes progrès.

La même Compagnie, qui avait fait la conquête

du Brésil, possède encore, au Nord de la côte de Vénézuéla, trois Isles, de celles qu'on nomme sous le vent. La principale est *Curaçao*, qui se prononce Curaço; les deux autres sont *Bonnaire* & *Oruba*. Brésil.





CHAPITRE II.

Description du Brésil.

Brésil.

C'est aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eu à soutenir contre les habitans naturels du Brésil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des terres. La plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du rivage, à des distances inégales, & souvent assez considérables.

Oliveira compte quatorze Capitainies, à commencer depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au 35.me degré de latitude australe; &, suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Brésil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont *Para*, *Maragnan*, *Ciara*, *Rio-Grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Serégipé*, *Bahia*, *Ilhéos*, *Spiritu-Santo*, *Porto-Seguro*, *Rio de Janéiro* & *Saint-Vincent*; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les

ont conquifes par les armes, & les huit autres au Roi. Bréfil.

La Province de Saint-Vincent, qui eft la plus méridionale, commence, fuivant Oliveira, au fleuve qu'on a décrit fous le nom de Rio de la Plata. Mais fes limites paraiffent incertaines & mal expliquées. Un ancien Miffionnaire en parle dans ces termes. « La Ville de cette Capitainie eft fituée » dans un petit golfe, par les 24 degrés de la- » titude auftrale, à quarante lieues au Sud de la » Ville de Rio-Janéiro. Sept ou huit Jéfuites, qui » y font leur féjour, s'emploient, avec beaucoup » de peine & de zèle, au falut des Américains, » qui font répandus aux environs de plufieurs » villages. Ils pénétrent fouvent dans l'intérieur » du Pays, fur-tout dans celui des *Cariges*, qui » font à 80 lieues au Sud de la ville de Saint- » Vincent, & qui ne s'étendent pas moins de » deux cens lieues fur cette Côte, jufqu'aux » bords de Rio de la Plata. De tous les habitans » du Bréfil, ce font les plus policés. Ils fe cou- » vrent le corps de peaux de bêtes. La plupart » font d'une belle taille, & le difputent en blan- » cheur aux Européens. On leur a toujours trouvé » beaucoup de bonne foi dans le commerce ; » mais la crainte de l'efclavage, pour lequel ils fe » voient quelquefois enlevés par les Portugais, » leur ôte la hardieffe de s'approcher de Saint- S. Vincent.

Brésil.

» Vincent. On observe que, par un juste juge- » ment de Dieu, les Colonies, qui traitent ces » malheureux Américains avec cruauté, décroif- » sent de jour en jour; au-lieu que celles qui se » conduisent plus humainement, prosperent d'une » maniere sensible. »

Stadius donne le nom de *Tupinikinses* aux Brasiliens de cette Capitainie qui ont reconnu la domination des Portugais. « Ils habitent, dit-il, » les montagnes à plus de 80 lieues dans les » terres, & ne laissent pas de s'étendre d'en- » viron 40 lieues sur la Côte. Leurs voisins, au » Sud, sont les Cariges. Du côté du Nord, ils » ont les Topinambous, Nation farouche, qui a » toujours détesté les Portugais. » Les Missionnaires, établis dans ces quartiers, parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, mais presque toujours par leur propre faute. Il n'y avait point d'artifices & de violences qu'ils n'employassent continuellement pour y faire des esclaves, jusqu'à se déguiser souvent sous des habits de Jésuites, avec des armes cachées sous leurs robes.

La Ville de Saint-Paul est située sur une colline, d'environ cent-cinquante pas de haut, du pied de laquelle sortent deux ruisseaux; l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Ouest, qui, mêlant

Brésil.

bientôt leurs eaux, vont se jetter aussi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des plaines sans bornes; à l'Ouest, sur de fort grandes forêts. Elle contient une centaine de maisons; une Eglise Paroissiale; deux Monasteres, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmélites, & un Collége de Jésuites. Le commerce n'y consiste qu'en bestiaux & en fruits de la terre, sur-tout en froment, dont le seul défaut est de manquer de couleur. La Nature n'a refusé à ce canton que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur: l'hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

Le fleuve *Injambi* coule au Nord de Saint-Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissonneux, assez large, & capable de porter des bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les montagnes de Pernapiacaba, d'où il descend à l'Ouest: la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du fleuve, les montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs mines d'or, qui s'y trouvent en grains

Brésil.

& en poudre, & communément de vingt-deux carats.

Rio-Janéiro.

On donne le second rang à la Capitainie de Rio-Janéiro, ou riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue la découverte en 1525, met à vingt-deux degrés vingt minutes de latitude australe. Après la retraite des Français, qui furent dépossédés, en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du fleuve, sur une petite baie qui forme un demi-cercle, à deux milles de la mer, dans un lieu plat, mais entre deux montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demi-heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze maisons. Les rues n'en étaient point encore pavées vers le milieu du dernier siécle; elle n'avait encore ni portes ni murs : mais elle était défendue par quatre Forts, dont le premier s'offrait, du côté de l'Est, sur un roc fort élevé; le second, dans une Isle ou un rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie Occidentale de la Côte; le troisieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville d'ailleurs est comme divisée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Eglise principale & le Collége des Jésuites; la seconde,

un peu basse, se nomme *Barrio de San-Antonio* ; & la troisieme s'étend sur le rivage même de la baie, depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint-Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sébastien qui a bâti le Collége de Rio-Janéiro, comme la plupart de ceux du Brésil.

Brésil.

La troisieme Capitainie du Brésil, nommée Spiritu-Santo, est située par les vingt degrés de latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio-Janéiro, & cinquante au Sud de Porto-Séguro. On n'y compte gueres plus de deux cens familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie ou son Port, le nom de Spiritu-Santo. Laët parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

Spiritu-Santo.

On vante cette Province, comme la partie la plus fertile du Brésil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'animaux, les rivieres une quantité incroyable de poisson ; & les terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommaient *Margajats*, ont été long-temps mortels ennemis des Portugais ; mais, s'étant apprivoisés par degrés,

Bréſil.

ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

Porto-Séguro.

Porto-Séguro, quatrieme Capitainie du Bréſil, conſerve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorſqu'il deſcendit le premier ſur cette Côte. Il eſt à trente lieues au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iſles, à cinquante au Nord de Spiritu-Santo, & par les ſeize degrés trente minutes de latitude auſtrale. On donne à cette Province trois Villes Portugaiſes; *San-Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto-Séguro*, mais toutes fort mal peuplées.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyro; & le commerce de ſes habitans, Portugais, conſiſte à porter par mer, aux autres Provinces du Bréſil, des vivres de toute eſpèce, que leurs terres produiſent dans une extrême abondance. C'eſt à peu de diſtance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui ſe nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, ſans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, ſur-tout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins pluſieurs canaux, par leſquels on trouve un paſſage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A ſix ou ſept lieues du continent, on rencontre,

près de ces écueils, quatre petites Isles, que les Portugais nomment *Monte de Piedhras*, *Ilha-Seca*, *Ilha-dos Passeros*, & *Ilha-de-Meo*. Les deux premieres sont extérieures, & laissent à leur Ouest un canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En géneral, les écueils nommés Ábrolhos, sont couverts de mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De mer basse, on découvre leurs pointes, ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, sur-tout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour. Brésil.

Les Hollandais, qui visiterent la côte de Porto-Séguro, & qui pénétrerent même dans le continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des terres presqu'impénétrables, & des fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord, jusqu'à la Baie de Tous-les-Saints, & vingt jusqu'à Ilhéos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze bourgs ou villages d'Américains convertis, ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation sauvage, nommée les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt familles, exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un

Brésil.

Pays dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner San-Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq moulins à sucre, qu'elle avait fait construire. Les Guaymurs ayant déjà dévoré la plus grande partie des ouvriers & des domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

Ilhéos.

La Capitainie qu'on nomme *Ilhéos*, tire ce nom de plusieurs Isles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où sa principale Ville est située. Elle est à trente lieues au Nord de Porto-Séguro. Sa latitude, suivant Herréra, est par les 15 degrés 40 minutes; &, suivant les Cartes marines, 15 degrés 15 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens familles Portugaises. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartient, dans l'origine, à un Portugais, nommé *Lucas Giraldo*. Une riviere médiocre, qui traverse la Ville, offre plusieurs moulins à sucre. La principale occupation des habitans, est l'agriculture, dont ils transportent les fruits sur de petites barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A sept lieues de la Ville, dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une riviere, mais par des canaux si étroits, qu'à peine un canot y peut passer.

Les eaux

Les eaux du lac ne laissent pas de s'enfler comme celles de la mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le poisson, dont il nourrit différentes espèces, y est excellent, & d'une singuliere grosseur, sur-tout les manatées ou lamentins, dont on a pris plusieurs qui pesaient quarante arrobes, c'est-à-dire, environ mille livres de France. Les caymans & les requins y sont aussi monstreux. On trouve, dans cette Province, des arbres, dont la moindre incision fait découler un baume, auquel on attribue de merveilleuses vertus. Le Pays voisin de celui d'Ilhéos, s'est peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chassée apparemment de ses propres terres, & plus blanche que le commun des Américains, mais si belliqueuse & si cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à souffrir. On remarque que ces Sauvages, soit par un ancien usage, ou parce qu'ayant perdu leur Patrie ils dédaignent de se faire de nouveaux établissemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les champs & les forêts, ils n'ont point d'autre lit que la terre. Leurs arcs sont massifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

Brésil.

On compte, pour sixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de Tous-les-Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par

Baie de Tous-les-Saints.

Brésil.

excellence, à l'honneur de sa situation sur une fort grande Baie. Elle est à trente lieues d'Ilhéos, au Nord; & à cent lieues de Fernambuc au Sud, par les treize degrés de latitude australe. La Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle se divise en plusieurs anses, qui la font pénétrer jusqu'à plus de quatorze lieues dans les terres, pour l'extrême avantage des habitans. Elle contient quantité d'Isles, grandes & petites. Trois fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitange*, le *Géréfipe*, & le *Gachocira*, y descendent de l'intérieur des terres. On se dispense d'en nommer plusieurs petits.

La principale Ville de cette Capitainie est *San-Salvador*, dont on a déjà parlé.

Le Brésil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint-Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur-général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

Sérégipe.

Sérégipe, sixieme Capitainie du Brésil, est située par les onze degrés de latitude Méridionale. Sa Capitale a un Port, à l'embouchure de la riviere de Vazabaris.

Fernambuc.

Fernambuc, septieme Capitainie du Brésil, est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est

qu'à cinq de Tamaraca au Sud ; distance qui ne doit être entendue que des Villes capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues, jusqu'au fleuve Saint-François. Au Nord de ce fleuve, est située la ville d'*Alagoa*, où deux rivieres se joignent pour se rendre dans l'Océan. Tout le Pays est riche en moulins à sucre. Brésil.

Laët observe ici, sur le témoignage d'un Hollandais qui avait passé plusieurs années au Brésil, que les Portugais tiraient alors, tous les ans, plus de quarante mille caisses de sucre, des seules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraiba, jusqu'à Rio-grande, ce qui ne le surprend point, dit-il, parce qu'il savait d'ailleurs qu'on comptait plus de cent moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute, sur les mêmes lumieres, que les grands moulins emploient quinze ou vingt Portugais & cent Nègres; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Nègres; les moindres, cinq ou six Portugais & vingt Nègres. Des grands moulins, on tirait annuellement sept ou huit mille arrobes de sucre, quatre ou cinq mille des médiocres,

Brésil.

& trois des petits. Les vaisseaux ordinaires, qui partaient du Brésil avec ce sucre, en payaient au Roi dix pour cent, suivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les terres de Portugal ; mais les Seigneurs du moulin, qui le transportaient à leurs propres frais, étaient exempts du cinquieme. Le bois de teinture appartenait au Roi, ou à ceux qui achetaient de lui le droit d'en couper ; & les vaisseaux, qui servaient au transport, étaient obligés, suivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majesté.

Olinde est une Ville célèbre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par la conquête que les Hollandais en firent le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conserverent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la mer, & renferme plusieurs collines dans son enceinte. Sa situation est si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourrait la fortifier.

Le Port est petit & peu commode. D'ailleurs il est tellement fermé par une chaîne de rochers & de bancs, dont cette Côte est bordée dans une grande étendue, que les grands vaisseaux marchands n'y peuvent entrer que par un canal étroit, & le bassin, qui reçoit une petite riviere, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un village, ou une

espèce de fauxbourg, dans lequel on a bâti des magasins pour le sucre & les autres marchandises, avec un petit Fort, à l'entrée même du canal, que les Portugais ont élevé sur le roc, depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglais à la fin du seizieme siécle, sous la conduite du Capitaine Lancastre, & ce Fort, joint à la disposition naturelle des lieux, rend l'accès du Port presqu'inaccessible. Brésil.

Tamaraca, huitième Capitainie du Brésil, passe pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Isle de *Tamaraca*, ou *Tamarica*, qui est séparée du Continent par un canal fort étroit, & dont la longueur est d'environ trois lieues sur deux de large. Tamaraca.

Cette Isle, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a au Sud un assez bon Port, dans lequel on entre par un canal, qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute colline & de très-difficile accès.

L'Isle de Tamaraca & la partie du Continent qui porte son nom, appartiennent aux Comtes de Monsanto, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille ducats, par les moulins à sucre qu'ils ont particulièrement sur le fleuve de Go-

vana, & dans les cantons d'Aracipé & de Paratibé.

Brésil.

La Capitainie de Paraıba doit son origine aux Français. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les habitans s'emploient à la culture du sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

Paraïba.

Tout le terroir est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques mines d'argent, sur-tout dans un canton que les Américains nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*.

Rio-grande.

Le fleuve que les Portugais nomment *Rio-grande*, porte entre les Brasiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de latitude australe. L'entrée en est difficile; mais, dans l'intérieur, il est agréable & d'une navigation facile. Le pays d'alentour est la dixieme Capitainie du Brésil.

Elle ne contient pas un grand nombre de Portugais : il consiste en soixante ou quatre vingts hommes, qui composent la garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les cannes de sucre & nourrir les bestiaux. Les Américains y sont aussi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Ciara qu'Oliveira compte entre les Capitainies Portugaises, a néanmoins peu d'habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort au pied d'une montagne, du côté droit du Port, qui n'est pas capable de recevoir de grands bâtimens. Une petite riviere qui s'y jette est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort, les Portugais ont une douzaine de maisons, entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverses marchandises, telles que du chanvre, du crystal, quelques pierres précieuses & plusieurs espèces de bois. Les cannes de sucre y croissent volontiers. Le pays intérieur est habité par des Barbares, dont on prétend que le Chef a plusieurs autres petits Rois dans sa dépendance. Brésil. Ciara.

La Capitainie, qu'on nomme *Maragnan*, est une grande Baie devant laquelle est située l'Isle de même nom, & qui reçoit trois fleuves descendus du Midi droit au Nord, derrière les Provinces Portugaises du Brésil. Oliveira range l'Isle & cette partie de la côte entre les Provinces du Brésil Septentrional. Maragnan.

La Baie devant laquelle est située l'Isle de Maragnan, s'ouvre entre deux pointes, & s'en-

Brésil.

fonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a guères moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Isle, que les Américains nomment *Upaonmici*, & dont les Français ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte-Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Isle de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes au Sud de l'équateur.

Du fond de la Baie sortent, vers cette Isle, trois beaux fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de sorte que, d'un côté, elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois fleuves se nomme *Mounin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*, & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi-mille. Le troisième, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Pays a d'autres rivieres, telles

que le *Pinaré*, qui, ayant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à soixante ou quatre-vingt milles de son embouchure, & l'*Ouaicou*, qui sort des forêts pour se jetter aussi dans le Miary ; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce fleuve. Le Taboucoutou n'est guères moins rapide, sur-tout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux fleuves, rendent l'accès de l'Isle de Maragnan fort difficile ; sans compter qu'en dehors, c'est-à-dire vers la mer, elle est environnée de sables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la côte, à l'Est comme à l'Ouest, est bordée de basses & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue jusqu'à celui des Arbres secs, nom d'origine Française, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand fleuve des Amazones : c'est-à-dire, qu'elle est masquée par une infinité d'Islots & de sables, & que le rivage même est couvert de mangliers si épais, que vu la nature du terrain, où les traces des pieds disparaissent aussi-tôt, il est impossible d'y pénétrer.

Bréśil.

Brésil.

Tous les environs de l'Isle & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages ; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Ilette Sainte-Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux : les grands vaisseaux ne peuvent passer au delà de cette petite Isle ; & les petits sont les seuls qui se hasardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte-Anne ; il peut recevoir les grands vaisseaux ; mais, comme ce n'est qu'en certains temps, & jamais sans quelque danger, on ne saurait apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Américains qui habitent la grande Isle de Maragnan nomment leurs habitations *Oc* ou *Tave*. Elles sont composées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens pieds ; mais, dans quelques-unes, il en a jusqu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente pieds. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées ; & du pied jusqu'au sommet, tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Américains qui vivent paisiblement sous le même toit. L'Isle contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette forme ; &

l'évaluation des principaux fit juger aux Français qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille habitans. Bréſil.

Le ciel eſt ordinairement pur & ſerein dans cette Iſle. On n'y ſent preſqu'aucun froid. La ſécheresſe n'y eſt point immodérée, comme le brouillard n'y eſt jamais épais, ni les vapeurs nuiſibles à la ſanté. On n'y connait point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y eſt jamais tombé de grêle ni de neige. Le tonnerre y eſt très-rare, ou ne ſe fait gueres entendre que dans la ſaiſon des pluies. On y voit aſſez ſouvent des éclairs, vers le ſoir, & le matin même, tandis que l'air eſt le plus ſerein. Lorſque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chaſſe des pluies devant ſoi dans toutes ces régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zénith; enſuite, auſſi-tôt qu'il a paſſé, on eſſuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, ſuivant la différence des climats. Dans l'Iſle de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février juſqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solſtice d'été, lorſque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Eſt, qui ſe nomment briſes, commencent à ſe lever, & ſe fortifient à meſure qu'il s'approche du Zénith, comme ils s'affaibliſſent à meſure qu'il s'en éloigne.

Brésil.

Ils se levent ordinairement après le crépuscule, c'est-à-dire, à sept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'horizon. L'après-midi, ils perdent insensiblement leur force; & le soir ils cessent tout-à-fait de siffler. Dans l'Isle & dans le Continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit l'air, & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, & l'on aurait peine à trouver un pays dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Isle soit environnée d'eau de mer, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure & la plus saine, d'où se forment plusieurs ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile que, sans secours & sans repos, elle produit en trois mois une abondante moisson de maïs, avec toutes sortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir, sont du bois de teinture, du saffran, du chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *rocou*, quelques espèces de laque, du baume que le P. Claude compare à celui de la Mecque, d'excellent tabac, & cette sorte de poivre que les Américains nomment *axi*. Ceux qui ont observé les qualités du terroir, le croient propre à

porter des cannes de sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les Côtes ; &, dans les cailloux, une sorte de crystal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Isle n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les habitans en tirent celles qu'ils portent aux lèvres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage, d'argille pour faire des briques de ciment & de chaux. Enfin cette Isle n'ayant ni de trop hautes montagnes ni des plaines trop vastes, & se trouvant par-tout aussi riche en bois qu'en eau, elle peut passer pour un des plus beaux séjours du monde. Ses animaux & ses plantes sont peu différens de ceux du Continent.

Brésil.

Après avoir suivi la Côte jusqu'au Para, derniere Capitainie Portugaise, en allant du Sud au Nord, il nous reste à recueillir ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Brésil. Corréal, qui fit un séjour de cinq ans, dans les terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte, qu'étant à la Baie de Tous-les-Saints, il fut employé avec distinction, sur quelques barques qu'on envoyait à Saint-Vincent, pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion de s'instruire assez parti-

Brésil.

culierement de l'état de cette Province. Santos, qui en est la capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très-bien située. Dans toute l'Amérique, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros vaisseaux. La Colonie était alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Métis, mariés la plupart à des Américaines converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possédent toutes les richesses du Pays. Ils ont un grand nombre d'esclaves & d'Américains tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des mines qui sont entre Santos & Saint-Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs sujets. Corréal regarde les habitans de Santos comme les plus ignorans de toute l'Amérique. « Un » d'entr'eux lui demanda s'il y avait des Américains en Europe, & si les hommes y étaient » faits comme au Brésil. La conversation étant » tombée sur la position du Brésil & du Portugal, qui fait que l'un de ces deux Pays a l'été, » lorsqu'on a l'hiver dans l'autre, & qu'il est » nuit ici lorsqu'il est jour au Brésil, Corréal ne » put persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta beaucoup, par » une indiscrétion qui le fit parler des Anglais, » parmi lesquels il avait servi. On lui demanda

» vingt fois s'il n'était pas hérétique, & ceux qui » l'avaient entendu, apporterent de l'eau-bénite, » dont ils arroserent le lieu où il était avec » eux. »

Brésil.

Il ne vit point la ville de Saint-Paul, qui est à plus de douze lieues de Santos dans les terres, enfermée de tous côtés, par des montagnes inaccessibles, & par la grande forêt de Pernacabiaba; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avait su jusqu'alors, que par des témoignages incertains. « C'est une espèce de République, composée, » dans son origine, d'un mêlange d'habitans sans » foi & sans loi, que la nécessité de se conser» ver a forcé de prendre une forme de Gou» vernement. Il s'y trouve des fugitifs de tous » les Ordres & de toutes les Nations; des Prê» tres, des Religieux, des soldats, des artisans, » des Portugais, des Espagnols, des Créoles, » des Métis, des *Cariboćts*, qui sont des Amé» ricains nés d'un Brasilien & d'une Négresse, & » des mulâtres. » Elle ne consistait d'abord qu'en une centaine de familles, qui pouvaient monter à trois ou quatre cens personnes, en y comprenant les esclaves & quelques Brasiliens des cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Paulistes*, c'est le seul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple

Bréfil.

libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs, qui a domé naissance à cette petite Société. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses terres aux étrangers, s'ils ne se présentent dans le dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves, autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des espions & des traîtres, que pour connaître à quoi ils peuvent être employés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Américains, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont employés au travail des mines ou de l'agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, ou si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le Roi de Portugal. On assure, qu'ayant quantité de mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi, est fort éloigné d'en être le quint.

Les Gouverneurs

Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus ; mais comment forcer une troupe de brigands, qui sont environnés de rochers inaccessibles, & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux passages qu'ils ne croient pas assez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des fusils ; mais il est certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Corréal juge que, respectant peu les Voyageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Nègres fugitifs, ils amassent des armes à feu par cette voie. Ils font des courses de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des terres, entre les rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverser le Brésil. On a su que les Jésuites du Paraguay avaient fait divers efforts pour s'introduire dans les terres des Paulistes ; mais que, soit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles brigands s'étaient obstinés à les rejetter. Brésil.

Paulistes ou Mamelus.

Le témoignage de Corréal se trouve ici confirmé par celui des Missionnaires ; mais, quoique leurs récits se ressemblent pour le fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Observations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint-Vincent sur le bord de la mer, avaient envoyé de-là quelques Colonies

Brésil.

dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célèbres est celle de *Saint-Paul*, qui fut bâtie dans un canton, nommé *Piratininga* par les Naturels du Pays, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de temps après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avait été envoyé au Brésil par Saint Ignace, pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, ayant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour y former une nombreuse Eglise de Brasiliens, qu'il se flattait d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la mer, y transféra le Collége de Saint-Vincent. Comme il y était arrivé la veille du jour où l'on célèbre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collége à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Ses habitans se maintinrent quelque temps dans la piété, & les Américains du canton, protégés par les Jésuites, qui les faisaient traiter humainement, embrassaient le Christianisme à l'envi; mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint-Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires avaient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La premiere source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint-Paul, où le sang Portugais était fort mêlé avec celui des Brasiliens.

Cet exemple fut contagieux pour Saint-Paul ; &, par degrés, il sortit, du mêlange des deux sangs, une génération perverse, dont les désordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces Métis, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Egypte.

Brésil.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats & des Supérieurs Ecclésiastiques, ne purent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandais, qui fuyaient les poursuites de la Justice des hommes, & qui ne craignaient point celle du Ciel, s'établirent à Saint-Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblerent aussi, & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de pays. Le plus court eût été d'en purger la terre ; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étaient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un rocher, ne pouvait être soumise que par la faim. Il fallait des armées nombreuses, que le Brésil n'était point en état de fournir, sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés,

Brésil.

pouvait en défendre les approches, & que, pour les réduire, il aurait fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui paraît surprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du-moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avaient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire à Saint-Paul de Piratiningue, un air pur, sous un Ciel toujours serein. Le climat, quoique par les 24 degrés de latitude australe, est fort tempéré. Toutes les terres sont fertiles, & portent de très-beau froment. Les cannes de sucre y croissent en abondance, & les pâturages y sont excellens. Ainsi, l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage, cette fureur qui leur a fait long-temps parcourir, avec des fatigues incroyables & de continuels dangers, de vastes régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées, dit-on, de deux millions d'hommes. D'ailleurs rien n'était plus misérable que la vie qu'ils menaient dans ces expéditions, qui duraient souvent plusieurs années. Il y en périssait un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvaient leurs femmes remariées. Enfin leur propre Pays aurait été bientôt sans habitans, si ceux qui ne revenaient point, n'eussent été remplacés par les captifs qu'on ramenait

de ces longues courses, ou par des Américains avec qui la Ville était en société. Brésil.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas-moins souffert de ces ennemis publics, que les Nations Américaines qui se trouvaient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avaient, dit-il, qu'à soutenir les Réductions, c'est-à-dire, les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auraient jamais pu forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyaient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une digue opposée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvaient tirer Justement, qu'après la ruine de cette frontiere. Cependant, comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne voulaient pas s'affaiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils employerent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du-moins pendant quelque temps, fut de marcher en petites troupes, dont les Commandans étaient vêtus en Jésuites, dans les lieux où ils savaient que ces zélés Missionnaires cherchaient à faire des Prosélytes ; ils commençaient à y planter des croix ; ils faisaient de petits présens aux Amé-

Brésil.

ricains qu'ils rencontraient ; ils donnaient des médicamens aux malades, & sachant la Langue *Guaranie*, qui est la plus commune dans cette contrée, ils allaient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme, dont ils leur donnaient une courte explication. Lorsque ces artifices avaient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposaient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devait manquer à leur bonheur. La plupart se laissaient conduire par ces traîtres, qui, levant enfin le masque, commençaient par leur lier les mains, égorgeaient ceux qui leur faisaient craindre quelque résistance, & traînaient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'alarme ; mais, avant que cette infernale perfidie fût vérifiée, les Jésuites en ressentirent de tristes effets, par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques, & sur-tout par la difficulté qu'ils trouverent long-temps à se faire suivre par des Américains.

Toute l'Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes entreprises des Mamelus ; & ce fut à l'occasion d'un mal, qui croissait de jour en jour, que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne, la permission d'armer leurs Américains.

« Ce n'était pas assez, dit le P. Charlevoix, » d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans » les réductions, & de les y avoir mis même à » couvert d'une surprise. Les Chefs représenterent » au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y » aurait point d'égalité dans les armes, toutes les » précautions ne pourraient empêcher qu'ils ne » cédassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en » étaient pas moins persuadés qu'eux ; mais on » s'était fait une maxime d'Etat, en Espagne, de » ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi » les Américains, & rien n'était plus sage en effet, » pour les Américains en commande qui vivaient » parmi les Espagnols, intéressés à leur conser- » vation. On ne pouvait compter sur la fidélité » de ces espèces d'Esclaves, dont la soumission » était forcée, qu'autant qu'ils étaient dans l'im- » puissance de secouer le joug. Mais il n'en était » pas de même des autres : leur soumission était » volontaire ; & les avantages qu'ils y avaient » trouvés leur en ayant fait connaître le prix, » rien ne pouvait les porter à la révolte, aussi » long-tems du moins qu'on n'entreprendrait point » sur leur liberté, que le Souverain s'était engagé » à maintenir. D'ailleurs ils étaient les seuls sur » lesquels on pût compter, pour la défense des » Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, » contre les entreprises des Portugais & des

Brésil.

» Américains du Brésil, qui n'ont détruit les Villes » de Xeres, de Villarica & de Ciudad Réal, ne » se sont ouvert un chemin au Pérou par le Nord » du Paraguay, & ne se sont mis en possession » de plusieurs belles mines d'or, telles que *Montegresso* & *Guiaba*, que depuis qu'on leur eut » laissé ruiner les Réductions de Guayra. Il était » fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, » à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations, y eussent si peu d'égard : ils se laissaient prévenir par diverses personnes qui n'avaient en vue que leurs intérêts propres, & » qui les entendaient même très-mal, en leur » sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

» Ces préjugés paraissaient si bien établis, que » le Gouverneur le mieux intentionné n'aurait » osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu » parmi les nouveaux Chrétiens, & les Missionnaires osoient encore moins le proposer ; mais » le P. de Montoya, un des principaux, devant » faire le voyage de Madrid, on ne manqua » point de mettre cet article dans ses instructions. » Il en fit l'ouverture au Conseil Royal des Indes. » Comme il s'était attendu à se voir objecter que » si les Néophytes, une fois armés, se révoltaient » contre les Espagnols, il serait impossible de » les réduire, puisqu'on n'avait pu les soumettre » lorsqu'ils n'avaient pour armes que leurs fleches

Brésil.

» & leurs macanas, il alla au-devant de cette » objection, en représentant que le dessein des » Missionnaires n'était point de laisser les armes » à la discrétion de leurs Américains ; qu'ils » comptaient les garder eux-mêmes, avec toutes » les munitions, & ne les leur mettre en main » que lorsqu'ils seraient menacés de quelque ir- » ruption de la part des ennemis ; de n'en garder » même, dans les Réductions, que ce qui serait » nécessaire pour se garantir d'une surprise, & » de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville » Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces » armes seraient achetées des aumônes qu'ils rece- » vraient ; qu'il n'en coûterait pas un sou à la » Caisse Royale ; & que, pour apprendre aux » Américains à les manier, on ferait venir du » Chili quelques Freres Jésuites qui avaient servi » dans les troupes.

» Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite » des précautions dont on avait eu soin de les » appuyer. Tout fut accordé en 1639 ; & les » Gouverneurs particuliers, comme le Vice-Roi, » reçurent des ordres qui furent bientôt suivis » de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent » beaucoup sur cette innovation ; mais le Con- » seil Royal des Indes a tenu ferme, & les Rois » Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa déci- » sion. Dans ces derniers temps Philippe V, jugeant

Brésil. » les Missionnaires plus intéressés que personne ; » à ne pas souffrir que leurs Américains abusassent » de leurs armes, s'est contenté, dans un De- » cret, du 28 Décembre 1743, de recommander » au Supérieur des Réductions, d'employer tous » ses soins pour arrêter les abus dans leur source, » & d'informer le Conseil des moindres désor- » dres; mais, comme il n'est jamais rien arrivé » qui pût justifier les défiances, la Cour d'Es- » pagne a reconnu qu'il n'y avait point d'éta- » blissement plus sage. Depuis plus d'un siécle, » non-seulement les Mamelus & leurs alliés n'ont » pu entamer les Réductions Chrétiennes, ni pé- » nétrer impunément dans les Provinces où elles » sont établies; mais il s'est formé, parmi les » Néophytes, une milice, qui fait la principale » ressource du Souverain, dans cette partie de » l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne » lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu » particulierement des exemples, dans les diffé- » rends de l'Espagne avec le Portugal, pour la » fameuse Colonie du Saint-Sacrement.

» En 1705, lorsque les Portugais se furent » emparés de cette Colonie, le Sergent Major, » Don Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé » d'en faire le siége, & qui y rétablit les Es- » pagnols, déclara, dans un Mémoire public, » adressé au Roi, au Conseil Royal des Indes,

Brésil.

» au Vice-Roi du Pérou, à tous les Tribunaux de » l'Amérique Espagnole & aux Officiers des troupes, » qu'il avait toute l'obligation du succès aux Amé» ricains des réductions du Parana & de l'Uraguay, » qu'ils s'étaient chargés de tous les travaux jus» qu'à porter, à force de bras, les canons pour » les batteries ; qu'ils avaient toujours eu la tête » des attaques, & qu'ils avaient essuyé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de la Place. » Les Assiégés en eurent tant d'effroi, que les » voyant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent » sur plusieurs navires, arrivés avec un secours » qui n'eut pas le temps de débarquer, & lais» serent dans la place toute leur artillerie & leurs » munitions. On ajoute, à l'honneur des mêmes » Américains, que lorsqu'ils furent congédiés, » ils refuserent généreusement cent quatre-vingt » mille piastres, que le Gouverneur leur offrit, » & qui devaient leur revenir pour le temps de » leur service. »

Sur ce récit du P. Charlevoix on peut observer qu'il paraissait bien contraire aux vraisemblances morales & politiques, que l'on pût armer & désarmer à volonté les habitans du Paraguay, & l'on pouvait répondre aux Jésuites : quand vous aurez donné des armes aux Américains, s'ils ne veulent pas vous les rendre, comment les y forcerez-vous ? Il n'y avait

Derriere les premieres Capitainies du Bréfil, mais à quinze journées de la mer, régne, pendant deux cens lieues, de l'Eft à l'Oueft, une chaîne de montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jéfuites du Paraguay y avaient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus. Bréfil.

On ne penfe point ici à donner les noms de tous les pays & de tous les Peuples qui bordent le Bréfil, dans une auffi vafte étendue que celle qu'on a repréfentée, depuis Rio de la Plata jufqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les tranfmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confufion dans les témoignages des Voyageurs & des Hiftoriens. Un Anglais, auffi curieux, dans fes Voyages, de connaître les hommes que la fituation des lieux, s'eft fait, pendant plufieurs années de féjour en différentes parties du Bréfil, une étude d'obferver les différentes races des Américains : c'eft Knivet dont Laët nous a donné un extrait; & nous ne pouvons fuivre de meilleur guide. Nous y joindrons les obfervations de Léry, qui portent le caractere de la franchife & de la vérité.

Brésil.

Laët observe que les Américains du Brésil ne parlent point la même Langue, que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parce qu'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage, & quelques parties de l'intérieur des terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, & même assez agréable. Les enfans Portugais, nés ou élevés dans le Pays, ne la savent pas moins parfaitement que les habitans naturels, sur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, & les Jésuites n'en employaient pas d'autres avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs doux & humains. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé, ou détruit celles qui ont entrepris de leur résister.

On trouve entre Saint-Vincent & Rio de la Plata, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissemens. Celle qui se nomme les Guaymuras, est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des terres. Les Américains de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connaît point de villages, ou d'autres habitations

régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulieres, & des massues, armées de pierres, dont ils écrasent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables de tous les autres habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

L'on ne compte pas moins de soixante-seize Sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même Langue; peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint-François, ou qui sont les plus voisins des Colonies Portugaises.

Knivet nomme quelques autres Nations : les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très-grand pays, dans la partie Septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent assez civilement les étrangers, & ne laissent pas d'être fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre: on leur perce les lèvres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de chèvre; & lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres

Brésil.

vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connait aucune Religion: ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un seul homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, de la venaison & de la volaille. Pendant leur grossesse, le mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentirait. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ses voisins. Dans leurs courses par des pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs provisions, ils portent une grande quantité de tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les étrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes bourgades ; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Le même Voyageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de Tous-les-Saints, les *Moriquitès*, race de Tapuyas, dont les femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation passe

passe la vie dans des forêts, comme les bêtes sauvages, & s'étend jusqu'au fleuve Saint-François. Rarement elle attaque ses ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuscades & la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vîtesse extrême à la course : elle dévore aussi ses captifs.

Dans la Capitainie de *Spiritu Santo*, Knivet place une Nation très-féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre, au service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée *Morogegès* ; car il croit pouvoir donner le nom de *Villes* à leurs habitations, qui sont en grand nombre sur le fleuve de Paraïba. Elles sont revêtues, en-dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en forme de palissades ; &, parderriere, d'un mur de cailloux. Les toits des maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles, d'un mêlange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. « Notre armée, raconte » Knivet, était composée, pour ce siége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Américains » alliés ; cependant les Tomomymis firent des » sorties si violentes, qu'ils nous obligerent de » nous retrancher nous-mêmes, & de faire de- » mander du secours à *Spiritu Santo*. Ces Bar- » bares se montraient audacieusement sur leurs

Bréſil.

» murs, ornés de plumes, & le corps teint de » rouge ; ils ſe mettaient ſur la tête une ſorte » de petite roue combuſtible, à laquelle ils mettaient le feu ; &, la faiſant tourner dans cette » ſituation, ils nous criaient de toutes leurs forces: » *Lovaé eyavé Pomoubana*, c'eſt-à-dire, Vous » ſerez brûlés de même. Mais à l'arrivée de nos » Auxiliaires, ils commencerent à ſe retirer furtivement ; & les Portugais ne s'en furent pas » plutôt apperçus, que ſe couvrant de claies de » cannes, à l'épreuve des fleches, ils ſe précipiterent vers le mur, qu'ils ne renverſerent pas » ſans peine, & pénétrerent dans la Ville. Ils » y perdirent pluſieurs ſoldats ; mais faiſant main-baſſe ſur les Barbares, ils en tuerent ou prirent » environ ſeize mille : enſuite ils ſe rendirent » maîtres de quelques autres Villes de moindre » grandeur, dont les habitans éprouverent le » même ſort, & tout le pays fut ravagé. »

Les Ovaitaguaſes habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Américains. Le pays eſt humide & bourbeux. Ces Américains, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laiſſent croître leurs cheveux : ils ont accoutumé leurs femmes à faire la guerre. Leurs lits ne ſont point des hamacs, comme chez les autres Nations ; ils couchent à terre ſur un peu de mouſſe, devant leur foyer. Ils ne ſont en

paix avec personne, & leurs plus cruels ennemis sont leurs voisins. Brésil.

L'Isle-Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janéiro, est habitée par les Ouaiyanassés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très-difforme, quelque soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne : leur principale habitation se nomme *Jaouaripipo*.

Les *Poriés*, qui demeurent assez loin de la mer, ressemblent beaucoup aux Ouaiyanassés par la taille & les usages; mais ils vivent de fruits. Les hommes se couvrent le corps, tandis que leurs femmes vont nues, & se peignent de diverses couleurs. Cette Nation cultive la paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Ses lits sont une espèce de hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, & dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air, par de petits toits de branches & de feuilles entrelacées. Ils n'ont point d'autre

Brésil.

habitation : on croit que cet usage vient de la multitude de lions & de léopards qu'ils ont dans leur pays, & dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leurs seules richesses sont un baume qui découle de leurs arbres, & qu'ils donnent en échange aux Portugais, pour des couteaux & des peignes.

Les Molopagues occupent une vaste contrée, au-delà du fleuve Paraïba : on les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque famille habite une cabane séparée : ils reconnaissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir se donner plus d'une femme. Leurs terres contiennent des mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir ; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les ruisseaux, sur-tout au pied des montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Etépérangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs femmes sont belles,

Brésil.

sages ; spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent : elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas : elle aime la propreté ; enfin les mœurs & les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagues n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Les *Motayes*, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, & vont nus : ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, & ne souffent pas un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur pays est fort riche en métaux & en pierres précieuses ; mais l'accès en est si difficile, la Nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe delà chez les *Ouayanaouaonssés* ; gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable ; mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs cabanes, pendant que

Brésil.

leurs femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples ; mais si éloignés du Brésil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiliens : ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien ; & leur Langue, n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre-humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur, qui recommencerent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *tupan* ; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le ciel & l'enfer ; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été

changés en démons, & s'amufent à danfer continuellement dans des campagnes agréables & plantées de toutes fortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adreffent guère que pour obtenir la fanté dans leurs maladies. Cependant ces impofteurs trouvent le moyen de leur en impofer par des preftiges, ou plutôt par des mouvemens & des gefticulations extraordinaires. Ils y joignent des promeffes & des prédictions, qui produifent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le fimple effet de l'efpérance ou de la crainte : mais, dans ces occafions, le Devin rifque beaucoup; car, lorfqu'on s'apperçoit de l'impofture, il eft maffacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Brafiliens ont plufieurs femmes, & les quittent auffi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent fe marier fans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur Nation, & les jeunes filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Jufqu'à ce temps, l'ufage des liqueurs fortes leur eft interdit.

Les Ouetacas font fans ceffe en guerre avec leurs voifins, & ne reçoivent pas même d'étrangers chez eux pour le commerce. Lorfqu'ils ne fe croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîteffe qu'on compare à celle des cerfs. Leur air fale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur

Brésil.

physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers : d'ailleurs ils sont distingués de la plupart des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Américains, qui n'a point encore permis de les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit désordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est-à-dire, que, de part & d'autre, on porte, dans un endroit également éloigné, les marchandises qui font l'objet du commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne-foi; mais il paraît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, & moins

ſujets que les Européens aux maladies. On ne voit guère entr'eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'eſtropiés d'aucun membre : il n'eſt pas rare de les voir vivre juſqu'à cent-vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent preſque jamais gris : leur humeur eſt toujours gaie, comme leurs campagnes ſont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'eſt pas noir, ni même plus brun que celui des Eſpagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de fête ou de réjouiſſance, hommes, femmes, enfans, ils ſont toujours expoſés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement des Portugais, qu'ils ont commencé à ſe ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des ſonnettes, lorſqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endoſſent même alors une eſpèce de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nus.

Brésil.

Ils ne peuvent ſouffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciſeaux & les pincettes, qui leur ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets du commerce. Ce qu'on a dit de l'uſage qu'ils ont de ſe percer la lèvre inférieure, eſt vrai dès l'enfance; mais, dans

Brésil.

cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchassent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier soin des peres, à la naissance des enfans, est de leur rendre cet important service. La couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires, abattues sur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succéder de petites boules d'un bois noir, fort luisant, dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solemnelles, ils s'appliquent,

avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un oiseau noir qu'ils nomment *tucan*. Pour les festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelacées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendrait pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur & rouge, que nous nommons bois du Brésil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'autruches, « dont ils accommodent, » dit Léry, tous les tuyaux serrés d'un côté, & » le reste qui s'éparpille en rond, en forme d'un » petit pavillon, ou d'une rose; ce qui forme » un grand panache, qu'ils appellent *araroya*, » lequel étant lié sur leurs reins avec une corde » de coton, l'étroit vers la chair & le large en- » dehors, vous diriez qu'ils portent une mue à tenir » les poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des » fruits qu'ils nomment *ahouai*, de la grosseur des » châtaignes; ils le creusent, les remplissent de pe- » tites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans » les mains, ils ont des calebasses creuses, & rem- » plies aussi de pierres, ou un bâton d'un pied de » longueur, auquel ces calebasses sont attachées. »

Brésil.

A l'égard des femmes, leur parure n'est pas moins bizarre. Elle consiste dans le soin de s'arracher tout le poil du corps, excepté les che-

Brésil.

veux, de se peindre de diverses couleurs, & de se fendre étrangement les oreilles pour y porter divers ornemens. Mais d'ailleurs elles vont nues, & ne manquent point l'occasion de se baigner, chaque fois qu'elles rencontrent une riviere ou un ruisseau. Cette commodité étant une des raisons qu'elles alléguaient aux Européens, qui voulaient les forcer de porter des habits, rien n'était si difficile que de les y engager.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*aipy* & le *manioc.* Ces plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi-pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un

Jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poële de terre pour le cuire ; Léry les compare à nos omelettes.

Brésil.

Ces racines servent aussi à la composition du breuvage, & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un pays où il se trouve des cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures, un jeune homme peut cultiver assez de terre, pour lui rapporter de quoi vivre une année entiere. D'ailleurs les Américains du Brésil ne manquent point de maïs, auquel ils donnent le nom d'*avari*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque festin ; dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque captif dont ils doivent manger la chair, les femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour-à-tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports ; ou si le plaisir est interrompu,

Bréfil.

c'eft par le difcours de quelque brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la Nation.

C'eft un ufage particulier des Peuples du Bréfil, de boire & de manger à différentes heures, c'eft-à-dire, qu'ils s'abftiennent de manger, lorfqu'ils boivent, & de boire lorfqu'ils mangent. Dans les mêmes temps, ils rejettent auffi toute forte de foins & d'affaires, fans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir fatisfait leurs befoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraiffer, de les affommer folemnellement, & de les manger.

Ce n'eft jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Brafiliens fe font la guerre. Ils ne penfent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis, mangés par d'autres Sauvages. Léry affure qu'on remonterait à l'infini, fans trouver d'autre origine à leurs plus fanglantes invafions. La vengeance eft une paffion fi vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne fe font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaifon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité; ils baiffent la vue avec une forte de confufion, lorfqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres,

Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connaissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes guerriers par leurs conseils. Chaque *aldée*, nom qu'ils donnent à à quatre ou cinq cabanes situées dans un même canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même-temps les Orateurs de la Société, sur-tout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & sur les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des harangues emportées, qui durent des heures entieres. Ensuite chacun s'arme de sa *tacape*, qui est une sorte de massue de bois de Brésil, ou d'une espèce d'ébène noire, fort pesante, ronde à l'extrémité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils ont des arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême. Leurs boucliers sont de peau, larges,

Brésil.

Brésil.

plats & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs aldées, avec quelques femmes chargées de provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espèce de cornet, qu'ils nomment *inubia*; & des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs expéditions se font par mer; mais leurs canots, qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténèbres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la force

Brésil.

force du péril, devient une vraie fureur. « De
» quoi ayant moi-même été spectateur, dit Léry,
» je puis parler avec vérité. Un autre Français
» & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été
» pris ou tués, d'être mangés des Margajas,
» eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos
» Sauvages, lors au nombre d'environ quatre
» mille, dans une escarmouche qui se fit sur le
» rivage de la mer, & nous vîmes ces barbares
» combattre de telle furie, que *gens forcenés &*
» *hors de sens, ne sauraient pis faire.* Premierement,
» quand les nôtres eurent apperçu l'ennemi
» d'environ demi-quart de lieue, ils se
» prirent à hurler de telle façon, que quand
» il eût tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas
» entendu. A mesure qu'ils approchaient,
» redoublant leurs cris, sonnant de leurs
» cornets, étendant les bras, se menaçant, &
» montrant les uns aux autres les os des prisonniers
» qu'ils avaient mangés, & jusqu'aux dents
» enfilées, dont plusieurs avaient plus de deux
» brasses pendues à leur cou; c'était une horreur
» de voir leur contenance; mais ce fut bien pis,
» lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car, étant à deux
» ou trois cens pas les uns des autres, ils se saluerent
» d'abord à grands coups de fleches, &,
» dès la premiere décharge, vous en eussiez vu
» l'air tout chargé. Ceux qui en étaient atteints,

Bréfil.

» les attachaient de leur corps avec un merveil-» leux courage, les rompaient, les mordaient à » belles dents, & ne laiffaient pas de faire tête, » malgré leurs bleffures; fur quoi il faut obfer-» ver que ces Américains font fi acharnés dans » leurs guerres, qu'auffi long-temps qu'ils peu-» vent remuer bras & jambes, ils ne ceffent » point de combattre, fans reculer ni tourner » le dos. Quand ils furent mêlés, ce fut à faire » jouer des deux mains les maffues de bois; » & à fe charger fi furieufement, que celui qui » rencontrait la tête de fon ennemi, non-feu-» lement le renverfait par terre, mais l'affom-» mait, comme nos bouchers font les bœufs. On » me demandera ce que mon compagnon & moi » nous faifions dans cette rude efcarmouche. Je » réponds, pour ne rien déguifer, que nous » contentant d'avoir fait la premiere folie, qui » était de nous être hafardés avec ces barbares; » & nous tenant à l'arriere-garde, nous étions » feulement occupés à juger des coups. Mais, » quoique j'euffe vu la Gendarmerie en France, » tant à pied qu'à cheval, je dois dire que les » morions dorés & les armes luifantes de nos » Français, ne m'ont jamais donné tant de plai-» fir, que j'en eus à voir combattre les Sau-» vages. Outre leurs fauts, leurs fifflemens & » leurs adroites paffades, c'était un merveilleux

» ſpectacle que celui de voir voler en l'air tant » de fleches, avec leurs grands empennons de » plumes rouges, bleues & vertes, incarnates » & d'autres couleurs, parmi les rayons du Soleil, » qui les faiſaient comme étinceler, & de voir » auſſi tant de bonnets, bracelets & autres équi- » pages faits de ces plumes naturelles, dont les » combattans étaient revêtus.

Bréſil.

» Après que le combat eut duré environ trois » heures, & que, de part & d'autre, il y eut » un bon nombre de tués & de bleſſés, nos » Topinamboux ayant enfin remporté la victoire, » firent priſonniers plus de trente Margajats ; » hommes & femmes, qu'ils emmenerent dans » leur Pays ; & quoique nous deux Français, » nous n'euſſions fait autre choſe que tenir nos » épées nues à la main, & tirer quelques coups » de piſtolet en l'air, pour encourager nos gens, » nous reconnûmes qu'on ne pouvait leur faire » plus grand plaiſir, que d'aller à la guerre avec » eux, car ils nous eſtimerent tellement depuis ; » que, dans les villages où nous fréquentions, » les vieillards nous marquerent toujours plus » d'amitié.

» Les priſonniers ayant été mis au milieu de » la troupe victorieuſe, liés & garottés pour » s'en aſſurer mieux, nous retournâmes à notre » riviere de Janéiro, aux environs de laquelle

Brésil.

» ces Sauvages habitaient. Comme nous étions » allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez pas si, en passant les villages de nos » alliés, ils venaient au-devant de nous, dansant, » sautant & claquant des mains, pour nous caresser & nous applaudir. Il fallait que les pauvres prisonniers, suivant leur coutume entr'eux, » étant près des maisons, chantassent, & dissent » aux femmes : *voici la viande que vous aimez tant, qui approche de vous.* Pour conclusion, » lorsque nous fûmes arrivés devant notre Isle, » mon compagnon & moi, nous nous fîmes » passer dans une barque, & les Sauvages s'en » allerent chacun à leur quartier. Quelques jours » après, quelques-uns de ceux qui avaient des » prisonniers, nous vinrent voir à notre Fort; » &, sollicités par nos Interpretes, d'en vendre » une partie à Villegagnon, ils y consentirent » pour nous obliger. J'achetai une femme & son » petit garçon, qui n'avait pas deux ans, lesquels » me coûterent environ trois livres de France en » marchandises ; mais ce fut assez malgré les » maîtres; car, disait celui qui me fit cette vente, » nous ne savons ce qui arrivera ! Depuis que » *Paycolas*, ainsi nommaient-ils Villegagnon, » est venu dans ce Pays, nous ne mangeons pas » la moitié de nos ennemis. Je pensais bien garder » le petit garçon pour moi; mais Villegagnon

» me faisant rendre mes marchandises, voulut » l'avoir pour lui. Encore, quand je disais à la » mere que je l'emmenerais en France, elle ré- » pondait, tant cette Nation a la vengeance en- » racinée au cœur, que, sans l'espérance qu'elle » avait, qu'étant devenu grand, il pourrait s'é- » chapper, & se retirer avec les Margajas pour » les venger, elle eût mieux aimé qu'il eût été » mangé par les Topinamboux, que de le laisser » après elle. »

Brésil.

Anthropophagie.

On assure que la plupart des Brasiliens engraissent leurs prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que, pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa fille ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le temps à la chasse & à la pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les Américains de l'aldée sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser, & non-seulement le prisonnier est au nombre des convives; mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se

Brésil.

distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance, ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps ; mais ils lui laissent les mains libres, &, dans cet état, ils le menent comme en triomphe, dans les aldées voisines. Loin d'en paraître abattu, il regarde d'un air fier, ceux qui se présentent sur son passage ; il leur raconte hardiment ses exploits, sur-tout la maniere dont il a souvent lié les ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés, & leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux gardes reculent, l'un à droite & l'autre gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres ; & les gardes se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent, qu'avant sa mort, on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres, & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Brésil.

Aussi-tôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance, la tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son bourreau, par une formule énergique dans les langues du Pays : « rends-moi la liberté, lui » dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé-» bien, réplique le bourreau ; nous te prévien-» drons. Je vais t'assommer, & tu seras mangé » ce jour même. » Le coup suit aussi-tôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces, avec une extrême promptitude, & frottent les enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étaient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui

Brésil.

les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées; c'est l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour se procurer souvent le même festin.

L'usage commun des Brasiliens est de conserver, dans leurs villages, des monceaux de têtes de morts; &, lorsqu'ils reçoivent la visite de quelqu'étranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur, & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de flûtes, & toutes les dents; qu'ils attachent en forme de chapelets, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes, & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs exploits. Léry prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les captifs ayent eu quelque enfant des femmes qui

ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force. Brésil.

« Ils nous présentaient souvent, dit Léry, de » la chair humaine pour en manger, & le refus » que nous en faisions, les chagrinait, comme si » nous leur eussions donné sujet de se défier de » notre alliance; sur quoi je dois rapporter, à » mon grand regret, que quelques Interprètes » Normans, qui avaient passé huit ou neuf ans » dans le Pays, y menant une vie d'athées, non- » seulement se souillaient de toute sorte de dé- » sordres avec les femmes, mais se vantaient » d'avoir tué & mangé des prisonniers. Un jour, » que j'étais avec quatre ou cinq Français, dans » un village de la grande Isle, où l'on retenait » dans les fers un jeune homme, que nos Sau- » vages avaient enlevé sur quelques Européens, » nous trouvâmes l'occasion de nous approcher » de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, » qu'il était Chrétien, & qu'ayant été conduit en » Portugal, il y avait été baptisé sous le nom » d'*Antonio*. Quoique Margaja, & déterminé à » souffrir courageusement la mort, il nous fit en- » tendre qu'il ne serait pas fâché de nous devoir » la vie. Nous fûmes touchés de compassion. Un » des nôtres, Serrurier de profession, qui savait » assez l'Espagnol, pour entendre quelque chose

Brésil.

» au Portugais, lui promit une lime pour couper
» ses fers, & convint avec lui que, se dérobant à ses gardes, tandis que nous nous efforcerions de les amuser, il irait nous attendre dans un petit bois voisin, où nous aurions pu le prendre en retournant à notre Isle. Cette espérance l'avait jetté dans un transport de joie.
» Mais, sans avoir entendu ce qu'on lui avait offert, les Sauvages conçurent quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du village, qu'ayant appellé leurs voisins, pour assister à la mort du prisonnier, ils le massacrerent ensemble. Le lendemain, nous retournâmes chez eux avec une lime & d'autres secours, sous prétexte de leur demander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menerent dans un lieu où nous vîmes les pièces du corps d'Antonio sur le boucan; & s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer la tête, avec des éclats de rire.
» Un autre jour, deux Portugais se laisserent surprendre par nos Sauvages, dans une petite maison de terre, assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nommait Moripione. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir, & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils

» avaient fait un grand carnage, ils n'avaient pu » supporter une multitude d'ennemis, qui s'étaient » obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur » de tomber entre leurs mains. J'achetai la dé» pouille de l'un, qui consistait en quelques » habits de buffle. Un de nos Interprètes eut, » pour deux couteaux, un grand plat d'argent, » qui s'était trouvé dans leur maison. Nous ap» prîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir » conduits dans leur habitation, ils avaient com» mencé par leur arracher la barbe, qu'ensuite » ils les avaient tués & mangés cruellement; & » que, loin d'être attendris de leurs plaintes, » ils leur avaient reproché de ne pas savoir mou» rir avec honneur. »

Enfin, comme tout est précieux dans un Voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Léry ajoute: « Qu'un jour, les Topinamboux, alliés des Fran» çais, las, d'une trop grande tranquillité, qui leur » faisait perdre le goût de la chair humaine, se » souvinrent qu'ils avaient, dans leur voisinage, » une habitation de Margajas, qui s'étaient rendus » à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avaient » laissé vivre en paix. Mais, sous prétexte qu'ils » étaient issus de leurs plus mortels ennemis, ils » prirent la résolution de les détruire. La nuit » fut prise pour cette expédition. Ils firent un

Brésil.

» tel carnage, que les cris des mourans se firent » entendre de fort loin. Plusieurs Français, qui » en furent informés vers minuit, partirent bien » armés dans une grande barque, pour se rendre » à ce village, qui n'était pas éloigné du Fort. » Mais, avant qu'ils y pussent arriver, les furieux » Topinamboux avaient mis le feu aux maisons, » & fait main-basse sur les habitans qui en étaient » sortis. » Léry n'était pas du détachement Français; mais il apprit des autres, qu'ils avaient vu quantité d'hommes & de femmes en pièces sur les boucans, & des enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étaient sauvés par mer, à la faveur des ténèbres, & vinrent demander un asyle dans le Fort Français. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-temps sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne consentirent à les laisser sous la protection des Français, qu'après avoir été appaisés par des présens.

Avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiliens se bornent à manger leurs ennemis, mais dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui

Brésil.

les a laissés maîtres du champ de bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des vaincus; & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire des prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Léry prétend que, quoiqu'ils aient peu d'idées religieuses, ils croient à des esprits malfaisans & au pouvoir des Devins. Il fut témoin de leurs danses qui sont de véritables convulsions poussées jusqu'à l'évanouissement, & suivies des harangues de leurs sorciers.

« Pour conclusion, dit-il, ils frapperent du » pied droit, plus fort qu'auparavant; ils cra» cherent chacun devant soi, & tous chanterent » deux ou trois fois en chœur, mais sur la même » note, c'est-à-dire, sans aucune variété de ton, » *hé, hé, hua; hé, hua, hua, hua.* Comme » je n'entendais pas encore parfaitement leur » langage, l'Interprète me dit que dans la grande » ballade ils avaient regretté, en premier lieu, » leurs vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étaient » consolés, par l'assurance de les aller rejoindre » après la mort & de se réjouir avec eux derriere » les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé » leurs ennemis de les prendre & de les manger; » enfin qu'ils avaient célébré un ancien déborde» ment d'eau, qui avait noyé tous les hommes, » à l'exception des auteurs de leur race. »

Bréfil.

On a cru devoir entrer dans ces détails fur des Peuples, qui paffent avec raifon pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, fans avoir pu les faire connaitre autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, fur des peintures fi révoltantes, que les Brafiliens manquent de raifon & de bonté. Le même Voyageur, qu'on cite volontiers lorfqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté en fes termes. « Une » autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques » Français dans un Village nommé *Okarentin*, à » deux lieues de Cotiva, & foupant au milieu » d'une place, où les habitans s'étaient affemblés » pour nous admirer, (car lorfqu'ils veulent faire » honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais » avec lui,) nous les avions autour de nous, comme » autant de gardes, chacun armé d'un os de poiffon, » long de deux ou trois pieds, & dentelé en » forme de fcie, moins pour attaquer ou pour » fe défendre, que pour éloigner les enfans, » auxquels ils difaient, dans leur langage ; » *petite canaille, retirez-vous, vous n'êtes pas* » *dignes de paraitre aux yeux de ces Etrangers.* » Après nous avoir laiffé fouper tranquillement, » fans nous interrompre d'un feul mot, un Vieil- » lard, ayant obfervé que nous avions fait notre

» Priere au commencement & à la fin du repas, Brésil
» nous dit d'un ton fort modeste. *Que signifie*
» *cet usage que je vous ai vu, d'ôter vos chapeaux*
» *sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a*
» *parlé seul ? A qui s'adressait-il ? Etait-ce à*
» *vous-mêmes, qui êtes présens, ou à quelqu'un*
» *dont vous regrettez l'absence ?* Je pris cette
» occasion, pour leur donner quelque idée du
» Christianisme. C'était à Dieu, lui dis-je, que
» nous avions adressé nos Prieres; & quoique ce
» grand Dieu ne fût pas visible, non-seulement
» il nous avait entendus, mais il savait ce que
» nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je
» commençai, avec le secours de l'Interprète, à
» leur expliquer une partie de notre Religion, &
» j'y employai plus de deux heures. Ils m'écou-
» terent avec de grandes marques d'admiration.
» Enfin un autre Vieillard me dit : Vous nous
» apprenez plusieurs bonnes choses, que nous n'a-
» vions jamais entendues : cependant vos discours
» me rappellent ce que nos Peres nous ont sou-
» vent raconté. Long-temps avant eux, & si
» long-temps qu'ils n'avaient pu tenir le compte
» des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme
» vous, vint dans ce pays, tint le même langage
» que vous, & ne persuada personne. Ensuite il
» en vint un autre, qui nous donna sa malédiction
» avec une *tacape*, dont nous n'avons pas cessé

Brésil.

» de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre ; » à présent, c'est un usage établi parmi nous ; si » nous venions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos voisins. Je répliquai, avec toute la force possible, que les » lumieres de la vérité devaient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'aveugles ; » & que le vrai Dieu, que je leur annonçais, » leur ferait vaincre tous leurs ennemis. Ils furent » émus, jusqu'à promettre de suivre la doctrine » qu'ils venaient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, » pour faire la priere à notre exemple, & se la » firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant » couchés dans nos hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes » chanter plus furieusement que jamais, qu'il » fallait se venger de leurs ennemis, en prendre » un grand nombre & les manger. » Telle est l'inconstance naturelle aux Sauvages, plus encore qu'aux autres hommes.

Quoique les Brasiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidèlement que

que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations; c'est-à-dire, que, malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs femmes & de les répudier, un homme n'en doit pas connaitre d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les femmes doivent être fidelles à leurs maris. Avant le mariage, non-seulement les filles se livrent sans honte aux hommes libres; mais leurs parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs amans: « de sorte qu'il n'y en » a pas une, suivant la décision de Léry, qui » entre vierge dans l'état du mariage. » Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations; & celles qui manquent à leur engagement, sans l'aveu de leur mari, sont assommées sans pitié. Une femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance; car il n'est pas vrai, dit Léry, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin.

Brésil.

La premiere nourriture des enfans est non-seulement le lait de la mere, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le

Brésil.

mari qui se couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des voisins sur l'accroissement de sa famille. La femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on donne aux enfans regarde la chasse, la pêche & la guerre: mais Léry s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Brasiliens ne connaissent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente au contraire fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer. Il assure aussi que, quoique les Brasiliennes aillent toujours nues, on ne leur voit jamais de marques de leurs infirmités périodiques; d'où il faut conclure seulement qu'elles prennent grand soin de les cacher.

Toute la férocité des Brasiliens, contre leurs ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an, Léry ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est

toujours obſervée dans la derniere rigueur. Bréſil.

L'occupation des femmes, après les ſoins qu'on a rapportés, eſt de filer du coton, pour en faire des hamacs & des cordes. Léry nous apprend leur maniere de filer & de faire les tiſſus. Elles font auſſi les vaiſſeaux de terre, qui ſervent pour les liqueurs & les alimens : quoique rudes & groſſiers en-dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſéchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griſâtres dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſur-tout dans la vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais Léry obſerve que, n'ayant aucune régle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même a de l'agrément.

Si l'on excepte quelques Peuplades, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des bêtes, la plupart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble partir d'un fond de ſociété. Léry commence par faire obſerver, que ſi l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choiſir le *Mouſſacat*, c'eſt-à-dire, le Pere

Brésil.

de famille chez lequel on veut loger constamment, parce que celui auquel on s'est d'abord adressé, s'offenserait beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voyageur, qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque temps sans lui dire un mot : c'est pour se donner le temps d'assembler ses femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie ; &, sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte. « Que tu es bon ! » Que tu as pris de peine à venir ! Que tu es » beau ! Que tu es vaillant ! Que nous t'avons d'o» bligation ! Que tu nous fais de plaisir, &c ! » Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des Français, réellement attendris du spectacle, pleurer aussi ; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre, de jetter du moins quelques soupirs. Après cette premiere salutation, le Moussacat, qui s'est retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui se passe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il se porte, reçoit sa réponse, & lui demande

encore quel sujet l'amene. On doit satisfaire à toutes les questions. Alors, si l'on est venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses femmes lavent les pieds & les jambes au *Maïr* : c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on desire l'un & l'autre, il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de venaison, de volaille, de poisson, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du pays. Brésil.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu ? Non-seulement le Moussacat fait tendre un bel *inis* blanc ; mais, quoiqu'il fasse si peu de froid au Brésil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du Maïr, avec une sorte de petit éventail, nommé *tatapecoun*, fort semblable à nos écrans. « Le soir, ajoute Léry, qui parle » encore de lui-même, pour ne rien souffrir de » nuisible à notre repos, il fit éloigner tous les » enfans. Enfin, se présentant à notre réveil, il » nous dit : *Atour Assaps*, c'est-à-dire, parfaits » Alliés, avez-vous bien dormi ? Nous répon- » dîmes d'un air satisfait. N'importe, répliqua-t-il, » reposez-vous encore, mes enfans ; car je vis » bien hier au soir que vous étiez extrêmement

Bréſil.

» fatigués. Comme c'eſt l'uſage dans ces occaſions; » qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous » ne marchions jamais ſans avoir chacun notre » ſac de cuir, plein de petites marchandiſes, » qui nous ſervaient de monnoie d'or ou d'ar- » gent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'eſt- » à-dire, que nous donnâmes au Vieillard des » couteaux, des cizeaux & des pincettes; des » peignes, des miroirs, des bracelets & des » boutons de verre aux femmes; & des hameçons » pour la pêche, aux enfans. »

Léry ſe fait ici demander ſi, malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il ſe croyait ſans danger parmi des Sauvages dont il connaiſſait la cruauté par d'autres preuves. Il répond: « Que » loin de trembler pour ſa vie, il dormait parmi » eux d'un profond ſommeil; que s'ils déteſtent » leurs ennemis, qu'ils aſſomment & qu'ils mangent, » ils portent une extrême affection à leurs Amis » & leurs Alliés; que, pour les garantir du » moindre déplaiſir, ils ſe feraient hacher en » pièces; enfin qu'il ſe croyait moins expoſé » chez les Anthropophages du Bréſil, qu'on ne » l'était alors en France, où les différends de » Religion ſemblaient autoriſer la perfidie & le » meurtre. »

Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres que,

Brésil.

s'il est question d'une plaie, un voisin se présente aussi-tôt pour sucer celle d'un autre; & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Outre diverses sortes de fièvres & d'infirmités communes aux autres Peuples de l'Amérique Méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, & que Léry n'attribue qu'au commerce des femmes. Il assure qu'ils la nomment *pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Isles. La description qu'il en fait, & ses funestes communications, jettent un nouveau jour sur l'origine des maux vénériens en Europe. Avec les simples de leurs forêts & de leurs montagnes, les Brasiliens n'ont gueres d'autre remède que l'abstinence : ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux malades.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout, dans une fosse ronde, que Léry compare à un tonneau; les bras & les jambes pliés dans leur jointure naturelles, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son inis & ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois

Brésil.

sans autre raison que de changer d'air, chaque famille met, sur les fosses de ses morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *pindo*, & qui se conserve long-temps seche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces monumens, sans pousser des cris.

On doit reconnaitre pour un mérite particulier, dans un Voyageur, l'attention qu'il a donnée au Langues étrangeres, sur-tout à celles des Nations les plus barbares ; qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Léry s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avait appris la Langue des Topinamboux ; mais, ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du secours d'un Interprète, qui en avait passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées : & Laët en confirme l'exactitude, par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandais, qui avait aussi vécu long-temps en différentes parties du Brésil. Ce n'est pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue ; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laët y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Américains & par leurs fréquentes dispersions.

Premierement, les Pronoms substantifs sont *ché*, moi; *te*, toi; *ahé*, lui; *or*, nous; *Pée*, vous; *aurahé*, eux. A la troisieme personne du singulier, *ahé* est masculin. Le féminin & le neutre sont *aé*, sans aspiration. Au pluriel, *aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent, peut être commun. Brésil.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasilienne, *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe substantif *aïco*, je suis; *ereico*, tu es; *oico*, il est; *oroico*, nous sommes; *peico*, vous êtes; *auraheoico*, ils sont.

Le temps imparfait, c'est-à-dire, qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on était alors, est désigné par *aquoémé*, qui signifie *en ce temps-là*. *Aïco aquoémé*, j'étais alors; *ereico aquoémé*, tu étais alors; *oico aquoémé*, il était alors. Pluriel, *oroico aquoémé*, nous étions alors; *peico aquoémé*, vous étiez alors; *aurahé oico aquoémé*, ils étaient alors.

Temps parfaitement passé. On reprend le verbe *oico*, auquel on ajoute l'adverbe *aquoé-mené*, qui signifie *temps jadis*, temps accompli. Exemple dans un autre verbe: *assa voussou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce temps-là.

Le futur d'*aïco*, je suis, est *aïco iren*, je serai; c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, &

Brésil.

qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Impératif, *oico*, sois, *toico*, qu'il soit; *oroico*, que nous soyons; *tapeico*, que vous soyez; *aurahé toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif, *aico momen*, que je serais volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe, *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms singuliers ou pluriels.

Le temps indéfini s'emploie pour l'Infinitif.

Autre verbe: *aiout*, je viens, ou je suis venu; *ereiout*, tu viens, ou tu es venu; *o-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *oroiout*, nous venons, ou vous êtes venus; *peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *aurahé iout*, ils viennent, ou ils sont venus; *aiout aquoémé*, je venais alors; *aiout aquoémené*, je vins, ou je suis venu en tel temps; *aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le temps. *Eori* ou *eiot*, viens, *emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *peori* ou *peiot*, venez. Les mots *eiot* & *peiot*, ont le même sens; mais *eiot* est plus civil entre les hommes, & *peiot* ne s'emploie gueres que pour les bêtes. *Ta iout*, que je vienne: *teu umé*, venant.

Brésil.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché acan*, ma tête, *ché avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon visage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché sshua*, mon front. *Ché ressa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aiouré*, le col ou la gorge. *Asseoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Acoucoupé*, le derriere. *Poui assoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*, les mamelles, *Oupy*, les cuisses. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les pieds *Pussempé*, les ongles des pieds. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'ame, ou la pensée. *Enegouve*, l'ame, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'anus. Parties naturelles; *rementieu*, *rapoupit*.

Les articles pour la déclinaison des substantifs, sont *ché acan*, ma tête; *te acan*, ta tête, *yacan*, sa tête; *oro acan*, notre tête; *peacan*, votre tête; *aurahe acan*, leur tête.

Brésil.

Léry ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata*, *emi-ren*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le poisson. *Essessi*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vécu ouy amo*, fais de la farine. *Emagip caouin amo*, fais du *caouin*, c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la fontaine. *Erout u ichesué*, apporte-moi de l'eau. *Queré me che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poié*; que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam ehe iourou*, je n'ai point d'appétit *Ché ussé*, j'ai soif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoûp*, j'ai la fièvre. *Ché carocou asli*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicocevé*, je suis dans l'embarras. *Ché poura oussoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Chérocoup*, je suis joyeux. *Aico memoyoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché reniac ossou*, mon esclave. *Ché remiboié*, mon serviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché pouracassare*, mon pêcheur, celui qui prend du poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, une garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Moussacat*,

Pere de Famille, qui reçoit les passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, fanfaron. *Roup*, pere. *Requeyt*, frere aîné. *Rebure*, frere puîné. *Renadire*, sœur. *Rure*, fils d'une sœur, ou neveu. *Tipet*, fille d'une sœur, ou nièce. *Aïché*, tante. *Aï*, ma mere, en lui parlant. *Ché si*, ma mere, en parlant d'elle. *Ché rayt*, ma fille. *Ché rememynou*, les enfans de mes fils & de mes filles. L'oncle se nomme *roup*, comme le pere; & le pere donne les noms de fils & de filles à ses neveux & ses nièces. *Mae*, le Ciel. *Couarassi*, le Soleil. *Iascé*, la Lune. *Iassi tata oussoit*, l'étoile du berger. *Yassi tata miri*, toutes les petites étoiles. *Ubouy*, la terre. *Paranan*, la mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aosa ita*, pilier d'une maison. *Yapuo ita*, faîte d'une maison. *Tura ita*, poutre traversiere. *Igoura houy bairah*, toute espèce de bois. *Arapat*, un arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, temps tourné à la pluie. *Toupen*, tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillards. *Ibucturé*, montagne. *Guoum*, campagnes, ou plat-pays. *Tavé*, Village. *Aoh*, maison. *Ohécouap*, riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Isle entourée

Brésil.

Brésil.

d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de forêts. *Kaa-paou*, bois au milieu d'une campagne. *Kaaonan*, habitant des bois. *Igat*, canot ou nacelle d'écorce, qui contient trente ou quarante hommes. *Ygureoussou*, navire. *Puissa-ouassou*, filet de pêche. *Inguea*, grand bateau pour la pêche. *Inquieï*, bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocapcoui*, poudre à tirer. *Oura*, oiseau. *Pira*, poisson.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres, *Augepé*, 1; *Mocoucin*, 2; *Mossaput*, 3; *Oïoueoudic*, 4; *Ecoimbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts & ceux des assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues que l'Interprète de Léry prenait soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours littérale. Léry se présente pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprète parle pour lui.

L'*Américain : ere ioubé :* es-tu arrivé ? L'*interprète*, *pa*, *aiout* ; oui, je suis arrivé. *Américain*, *thé ! augé nipo*. Que c'est bien fait ! *Marapé derera*, comment te nommes-tu ? L'*Interprète*, *Léry-Oussou*, une grosse huître. Sur quoi il faut re-

marquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familiere, les Européens, qui veulent entretenir commerce avec eux, sont obligés de prendre celui de quelque substance du Pays; & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Léry*, joint à *oussou*, signifiait une grosse huître. Brésil.

L'*Américain. Ere iacasso preneg?* As-tu laissé ton pays pour venir demeurer ici? L'*Interprète. Pa;* oui. L'*Amér. Eori deretani ovani repiaci*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac! Aout ir endé repiac aout! ché rairé Thé! Oüereté Kevoji Léry-Oussou Ymeen!* Le voilà donc venu par-deçà, mon fils Léry-Ossou; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher fils, hélas! *Ererou té carameno?* As-tu apporté ton sac. L'*Interpr. Pa arout.* Oui, je l'ai apporté. L'*Am. Maé pererout te carameno puopé?* Qu'as-tu apporté dans ton sac? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Amér. Mara vaé?* De quelle couleur? L'*Interpr. Soboui été*, bleu, *pirenk*, rouge, *joup*, jaune, *son*, noir, *souboüi massou*, verd, *pirienk*, de plusieurs couleurs; *pégassou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'*Améric. Maé pamo*; quoi encore? L'*Interp.*

Brésil.

A cang. aubéroupé, des chapeaux. L'*Am. Seta pé?* beaucoup ? L'*Interp. Itacouperé*, tant qu'on ne peut les nombrer. L'*Amér. Aïpoguo ?* Est-ce tout ? L'*Interp. Etimen*, non. L'*Amer. Esse non bat*; nomme donc tout. L'*Interp. Coromo*; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connaissait; & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvait offrir. Ensuite, s'adressant aux Américains qui l'accompagnaient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo* ou *ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am réco iendesué*; voilà des beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soyons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulierement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïendé maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui

nous

nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh* ; ne soyez pas mauvais mes enfans ; *Ta peré eo ihmaé* ; afin que vous ayez des biens ; *To erecoih poaëté amo*, & que vos enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, nous n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih* ; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avait laissé ; *apocu mahé ry oi Jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte ; *jendéramouin resüié pyec potateguê aven aire* ; ce que nos Grands-Peres voudraient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh ! oip otarheté ienderamouïn récohiaré te iendesüé* ; oh ! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous soient venus. *Iendé porrau oussou vocare* ; c'est ce qui nous met hors de tristesse : *iendeco ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands jardins. *En sassi piram lenderé memy non ape* ; on ne fait plus de mal à nos petits enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderoba gere ari* ; menons ces étrangers avec nous contre nos ennemis : *Toere coih mocap o maé aé* ; qu'ils aient des arquebuses, qui sont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo senten gatou merin amé* ; pourquoi ne se-

Brésil.

Brésil.

raient-ils point forts ? *Mémé taé morerobiarem* ; c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty ʃenanc apouau mar am iendé iron* ; éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré* ; ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouhé* ; tout ce que j'ai dit est vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'*Américain. Emourbeou deret anüchesué* ; parle-moi de ton pays & de ta demeure. L'*Interprète. Augebé*, *derenqué escouredoub*. C'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Américain. Iach* ; *marapé deretani reré* ? Comment s'appelle ton pays & ta demeure ? L'*Interprète*. Rouen. L'*Américain. Tau ouscou pé oumi* ? Est-ce un grand village ? L'*Interprète. Pa*, oui. L'*Américain. Moboui pe reroupicha gatou* ? Combien avez-vous de Seigneurs ? L'*Interp. Augepé*. Un seulement. L'*Amér. Marap Jeré* ? Comment se nomme-t-il ? L'*Interp*. Henri Second. L'*Am. Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim* ? Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs ? L'*Interp. Moroére chih gué*, nous n'en avons pas plus ; *oré ramouin aré*, dès le temps de nos grands-peres. L'*Am. Mara picué pée*. Comment vous en trouvez-vous ? L'*Interp. Oraicogue* ; nous en sommes contens ; *orèé mac*

Brésil.

gerre, nous sommes ceux qui ont des biens. *L'Am. Epé nocré coih peroupicha mac?* Votre Prince a-t-il beaucoup de biens? *L'Interp. Jeré coih*, il en a beaucoup; *orée maé gerré, a hepé*, tout ce que nous avons est à ses ordres. *L'Am. Oraïvi pé oge pé?* Va-t-il à la guerre? *L'Interp. Pa*, oui. *L'Am. Mobouitave pé-iouca ni mac?* Combien avez-vous de villages? *L'Interp. Seta gatou*, plus que je ne puis dire. *L'Am. Nirosse nouih icho perte?* Ne me les nommeras-tu point? *L'Interp. Ipoć copoï*; il serait trop long. *L'Am. Iporrenc pé paratani?* Le lieu d'où vous êtes est-il beau? *L'Interp. Iporr ota gatou*; il est fort beau. *L'Am. Eagaïa pé per ancé?* Vos maisons sont-elles comme ici? *L'Interp. Oicoé gatou*, il y a grande différence. *L'Am. Maovaé*; comment sont-elles? *L'Interp. Ita gapé*; elles sont toutes de pierre. *L'Am. Iourouſſou pé?* Sont-elles grandes? *L'Interp. Iourouſſou gatou*; fort grandes. *L'Am. Vaté gatou pé?* Sont-elles fort hautes? *L'Interp. Mahmo*; merveilleusement. *L'Américain. Eugaïa pé pet ancinim?* Le dedans est-il comme ici? *L'Interprète. Erimen*, nullement. *L'Américain. Esoé nonde rete renondau eta ichuejé*; nomme-moi les choses apparentes au corps. Ici l'on nomme en Français, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou; & Léry,

Brésil.

observe avec admiration, que l'Interprète ; sachant fort bien le Grec, trouvait plusieurs mots de cette Langue, dans celle des Américains du Brésil.





CHAPITRE III.

Histoire Naturelle du Brésil.

Histoire Naturelle.

Animaux.

Si la situation de cette vaste contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les animaux des régions qui l'environnent, on comprend aussi qu'étant déserte dans plusieurs grandes parties, & sur-tout fort montagneuse, elle en doit contenir quelques-uns qui lui sont propres; ce qu'on attribuera moins si l'on veut à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'instinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les alarme pour leur conservation. Thévet, dont personne ne rejette le témoignage sur ce point, Léry, Kniver, ont recueilli là-dessus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

Léry commence par déclarer, sans exception, que, dans tout le Brésil, on ne voit point un seul animal qui ait une ressemblance entiere avec les nôtres. Il ajoute qu'entre les animaux du pays il y en a fort peu que les habitans se plaisent à nourrir, & que par conséquent il n'y a point

Histoire Naturelle.

de diſtinction à faire entre les animaux ſauvages & les domeſtiques.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme *tapiroussou*. Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à-peu-près celles d'une vache ; mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus ſeches, le pied ſans aucune apparence de fente, & fort ſemblable à celui de l'âne : auſſi prétend-on qu'il participe de l'âne & de la vache ; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, ſans les faire jamais ſervir à ſa défenſe. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Braſiliens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dreſſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font un cas extrême de ſa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien ſéchée, elle eſt ſi dure, qu'on la croit impénétrable aux fleches. La chair du tapiroussou reſſemble, pour le goût, à celle du bœuf, & les Braſiliens la boucanent.

Le plus gros animal du Bréſil, après le tapiroussou, que Léry ne fait pas difficulté de nommer l'*âne-vache*, eſt une eſpèce de cerf, que les Braſiliens

nomment *ſco-aſſou*. Il eſt moins grand que le nôtre ; ſon bois eſt plus court, & ſon poil eſt de la même longueur que celui de nos chèvres. On ne trouve de grands cerfs au Bréſil, que dans la Capitainie de Saint-Vincent.

Histoire Naturelle.

Le ſanglier du pays, nommé *ta-jaſſou* par les Sauvages, a ſur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il ſouffle, & qui ſert à la reſpiration : mais, quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les pieds du nôtre, les mêmes dents, c'eſt-à-dire, crochetées, pointues, & par conſéquent très-dangereuſes, il n'en eſt pas moins différent par ſon cri, qui eſt effroyable, que par le trou qu'il a ſur le dos.

L'*agouti* du Bréſil eſt une bête rouſſe, de la grandeur d'un cochon d'un mois. Il a le pied fourchu, la queue fort courte, le muſeau & les oreilles d'un lièvre. Sa chair eſt un fort bon aliment. On en diſtingue un autre eſpèce, qui ſe nomme *tapiti*.

Les bois ſont remplis d'une ſorte de rats, de la groſſeur d'un écureuil, & de poil rouſsâtre, dont la chair eſt auſſi fort délicate.

Le *pag* eſt un animal, de la grandeur d'un chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais ſa chair a le goût de celle du veau ; &

Histoire Naturelle.

ſa peau, qui eſt tachetée de blanc, de gris & de noir, ſerait, en Europe, une fourrure eſtimée.

Il ſe trouve au Bréſil, ſur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, quantité de *lynx*, de diverſes eſpèces; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous ſi furieux, que rien ne peut réſiſter à leurs griffes. C'eſt une gloire égale pour les Braſiliens, de tuer un lynx à la chaſſe ou un ennemi en guerre.

Le *ſarigoy* eſt une eſpèce de putois, dont le poil eſt griſâtre, & pour lequel ſa puanteur donne du dégoût aux Braſiliens; mais Léry, & d'autres Français, en ayant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiraient cette odeur infecte, que de la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très-bonne.

Le *tatou* du Bréſil eſt le même animal des autres parties de l'Amérique, que les Eſpagnols ont nommé *armadillo*, & les Portugais *encubertado*. On en a déjà donné la deſcription: mais Léry nous apprend que les Braſiliens, plus induſtrieux ſur ce point que les autres Américains, font de ſa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. « Laët » rapporte, ſur le témoignage de *Ximenez*, que » les écailles de cet animal, réduites en poudre, » & priſes, au poids d'un gros, dans une dé-

» coction de sauge, provoquent une sueur si sa-
» lutaire, qu'elle guérit les maladies vénériennes. » Ce n'est pas sa seule vertu : elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps ; &, suivant Monardes, les petits os de la queue du même animal, guérissent la surdité.

Histoire Naturelle.

Le *tamandua* est un animal admirable. Sa grandeur est celle d'un chien. Il a le corps plus gros que long ; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil que, pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le museau extrêmement alongé, la gueule ronde, & la langue très-longue. Elle lui sert, comme celle du *fourmillier*, à faire la guerre aux fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les hommes, & pour les bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Entre plusieurs sortes de hérissons, les Brasiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'animal, elles pénètrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Les Brasiliens ont une fort petite espèce de caymans, qu'ils nomment *jacaré*, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excède pas

Histoire Naturelle.

celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée ; mais, loin d'être nuisible, on les prend en vie, & les enfans s'en amusent. Léry en fut témoin plusieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands caymans ne soient aussi redoutables au Brésil que dans les autres parties de l'Amérique. Les jacarés ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le *janouare* est un animal vorace, que ses jambes hautes & seches, comme celles d'un lévrier, rendent extrêmement léger à la course. Il a la grosseur d'un grand chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne ressemble point au tigre. Toute sorte de proie lui convient, sans en excepter les hommes. Aussi fait-il trembler les Brasiliens ; & leur horreur va si loin pour lui, que lorsqu'ils en prennent un dans leur piéges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir, avant que de lui donner le coup mortel.

L'*hirara* ressemble à l'*hyene ;* mais on assure que ce n'est pas le même animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs petits, & ne commencent à

manger eux-mêmes, qu'après leur avoir laissé le temps de se rassasier.

Histoire Naturelle.

Il n'y a point de pays au monde où les singes soient en plus grande abondance, & leurs espèces plus variées. On en distingue une, que les Américains nomment *aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton : le mâle est de couleur rougeâtre, & passe dans le pays pour le Roi des singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulierement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que, montant quelquefois sur un arbre, il y fait entendre des sons, qu'on prendrait pour une harangue ; & que la Nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le palais. On ajoute que, dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement.

On en distingue d'autres, qui se nomment *cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, sur-tout à l'approche du mauvais temps, de faire retentir

Histoire Naturelle.

l'air de leur étrange mélodie. Ceux que les Brasiliens nomment *sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un écureuil. Ils ont aussi le poil roux; mais Léry leur donne le mufle, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du lion. « C'est, dit-il, le plus joli animal » qu'il ait vu au Brésil; &, s'il était aussi facile de » lui faire passer la mer qu'à la guenon, il se» rait beaucoup plus estimé; mais, outre sa déli» catesse, qui ne lui permet pas de supporter le » mouvement d'un vaisseau, il est si glorieux, » que pour peu qu'on le fâche, il se laisse mourir » de dépit. »

Le *hay* est un animal difforme, de la grandeur d'un chien barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme; mais il a le ventre pendant comme une truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'ours, & les griffes très-longues. Dans les bois, il est extrêmement farouche; lorsqu'il est pris, il il s'apprivoise aisément.

Le *coati*, est un animal de couleur brune; assez semblable aux fibris-castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les singes, & l'on réussit à l'apprivoiser; mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent.

Les *chats sauvages* sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance.

On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux oiseaux, mais aux Américains même. L'utilité de leur peau les fait rechercher.

Le *jagoarucu* est une espèce de chien sauvage, ou du moins son cri ressemble à l'aboiement des chiens domestiques. La couleur de cet animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légereté. Il vit de proie ou de fruits, lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

On compare le *jaguacin*, en grandeur, au renard de Portugal ; il n'en est pas même fort différent par la couleur : mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un animal innocent, & qui passe une partie du temps à dormir ; ce qui le rend facile à surprendre.

Le *biaracata* est de la grandeur d'un chat, & de la figure de l'écureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très-réguliere. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire ; mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer à chercher cette proie.

Les Brasiliens mangent, non-seulement diverses sortes de lézards & de serpens, mais de

Histoire Naturelle.

gros crapauds, boucanés avec la peau & les intestins. Le *tonou* est un lézard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq pieds, d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des fleuves & dans les marais. Léry, qui en mangea souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoyé soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'aussi bon goût que le blanc d'un chapon. « C'est, dit-il, une » des bonnes viandes qu'il ait mangées en Amé» rique. Il voyait d'abord, avec étonnement, » les Sauvages apporter ou traîner des serpens » rouges & noirs, gros comme le bras, & longs » d'une aune, qu'ils jettaient au milieu de leurs » maisons, parmi leurs femmes & leurs enfans; » mais les leur voyant manier, sans aucune crainte, » il s'accoutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est » pas, ajoute-t-il, que le Brésil n'en ait d'autres » espèces, dont la piquure est fort venimeuse; » & l'exemple qu'il en donne est effrayant. »

Mais Knivet en nomme plusieurs, que Léry n'a pas connues : le *giboïa*, ou *jaboïa*, animal quadrupède, qui ne laisse pas d'être compté parmi les serpens, quelquefois long d'environ vingt pieds. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une bête fauve, il

l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os ; ensuite, la lêchant de sa langue, il la met en état d'être facilement avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Histoire Naturelle.

Le *gyraupiagara*, nom qui signifie *mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'oiseaux.

Le *caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très-agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *boytiopua*, serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Le *gaytiepu* ne se trouve que dans le pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *boyuna* est un serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom, qui signifie bruit, est le nom d'un gros serpent qui jette une sorte de cri, par

Histoire Naturelle.

lequel on eſt averti de ſon approche, quoiqu'il n'ait rien de nuiſible.

On comprend quatre eſpèces de reptiles ſous le nom de *jararaca*. La plus grande, qui ſe nomme *jararacucu*, eſt longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui ſemblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les lèvres. Ces dents jettent une humeur ſi dangereuſe, qu'elle tue les hommes en vingt-quatre heures. Une autre eſpèce, nommée *jararcoaypitinga*, eſt auſſi venimeuſe que la vipere d'Eſpagne, & n'en eſt pas fort différente par la forme & la couleur. La troiſieme eſpèce ſe nomme *jararaepeba*; elle a ſur le dos une ligne rouge, & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables ſerpens, n'ont pas plus d'un pied de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête, comme les viperes, dont elles imitent auſſi le ſifflement.

Le *curucucu* eſt un ſerpent affreux & terrible, qui a quelquefois juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt des plus ſubtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec ſoin.

Outre le grand ſerpent à ſonnettes, qui porte au Bréſil

au Brésil le nom de *boicininga*, & qui rampe si vîte, qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil. Histoire Naturelle.

L'*ibiracua* jette un poison si violent, qu'on voit sortir presqu'aussi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & d'autres parties du corps. Aussi sa morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur-le-champ.

L'*ibiboca* est aussi un des plus dangereux serpens du Brésil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens sont d'une len teur extraordinaire.

Les Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé au Brésil, par la morsure de ces redoutables animaux, & du grand nombre des malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des serpens à chaque pas, dans les campagnes, dans les bois, dans l'intérieur des maisons, & jusques dans les lits, ou les hamacs On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans an-

Histoire Naturelle.

tidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques espèces, sur-tout celles des jararacas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

Un Pays aussi couvert de bois que le Brésil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans oiseaux. Léry n'y compte que trois espèces de volailles domestiques, que les Brasiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, sur-tout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres sont des poules d'Indes, production naturelle de leur Pays, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les poules communes, qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens, est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une poule, à chaque œuf qu'ils avalent. Il ne font pas plus d'usage des cannes d'Inde, qu'ils nourrissent aussi dans leurs habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindraient qu'un aliment

de cette nature, ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les bêtes dont la marche est lente, & même certains poissons, tels que la raie, qui nagent moins légerement que les autres.

Histoire Naturelle.

Entre les oiseaux sauvages qui se mangent, Léry donne le premier rang aux *jacoutins*, aux *jacoupens*, & aux *jacouanassous*, trois espèces de faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le monde entier n'a rien de plus délicat. « C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les » avoir reconnus pour des faisans. » Les *mutons* sont d'autres oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Les *macacouas* & les *inanbou-ouassous*, sont deux espèces de perdrix, de la grosseur de nos oies. On peut en regarder comme trois autres espèces, les *mangouris*, *les pegassous* & les *pecacaus*, quoique d'inégale grosseur : les premiers ont celle des perdrix communes, les seconds celle du ramier, & les troisiemes celle de la tourterelle.

Mais laissons ce qui n'est que gibier, dont Léry vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il,

Histoire Naturelle.

à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *arat*; & l'autre *canidé*. Le premier, quoi qu'en dise Léry, est une espèce de perroquet, ainsi nommé d'après son cri, & qui est du plus beau plumage. L'autre, que l'on nomme oiseau du Brésil, est moins connu en France, où cependant on en trouve quelques-uns. Il a tout le plumage sous le ventre & à l'entour du col, de couleur d'or; le dessus du dos, les ailes & la queue d'un brun céleste. Il est doux & caressant.

Les perroquets du Brésil étant les plus célèbres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connaître les plus belles espèces. Le premier rang semble appartenir aux *aras* & aux *macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes sur l'estomac, sont d'un très-beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reste du corps, d'un mêlange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs, & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un rocher. Ils s'apprivoisent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

La seconde espèce se nomme *anapura*. Ses

couleurs font un beau mêlange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, distribués avec une variété surprenante. On préfere cette espèce à toutes les autres, parce qu'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs, & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

Histoire Naturelle.

L'*araruna*, ou le *machao*, mérite le troisieme rang. A la vérité, le fond de son plumage est noir, mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil, il jette un éclat merveilleux. Il a les pieds jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des terres.

La quatrieme espèce est celle que les Brasiliens nomment *ajurucouros*. Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte; le cou & la crête sont jaunes; quelques plumes, qu'elle a sur le bec, sont bleues, & celles des ailes sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mêlange de verd.

La plus petite espèce est celle qui se nomme *tuin*, verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée pour sa docilité. Les perroquets qui se nomment *Güiarubas*, c'est-à-dire, oiseaux jaunes, ne parlent point, & sont natu-

Histoire Naturelle.

rellement triſtes & ſolitaires; mais ils ne laiſſent pas d'être en eſtime au Bréſil, parce qu'ils viennent du fond du continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les habitations. On en fait le même cas que notre Nobleſſe faiſait autrefois des éperviers & des faucons. Enfin le perroquet Braſilien, qui ſe nomme *yapou*, tire ſur la pie par ſa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui ſe relévent comme des cornes, les yeux bleus & le bec jaune. C'eſt un fort bel oiſeau; mais, lorſqu'il eſt en colere, il jette une odeur très-déſagréable. Son occupation continuelle eſt de chercher tous les petits inſectes d'une maiſon, pour en faire ſa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parce qu'il attaque ſouvent la prunelle des yeux.

Parmi les autres eſpèces d'oiſeaux, on vante beaucoup le *guranhé-engera*, qui eſt de la grandeur d'un pinſon. Il a les ailes & le dos bleus, l'eſtomac & le ventre jaunes, & ſur la tête une belle hupe de même couleur. Non-ſeulement ſon ramage eſt fort varié, mais il imite celui de la plupart des autres oiſeaux. On en diſtingue pluſieurs eſpèces.

Le *tangara* n'excède point la grandeur d'un moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son

ramage eſt moins un chant, qu'un ſimple murmure. On raconte que les oiſeaux de ce nom font entr'eux une ſorte de danſe, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur ſon plaintif, juſqu'à ce que le voyant relevé, ils s'envolent tous enſemble. Comme on ajoute que le tangara eſt ſujet à l'épilepſie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte, n'eſt qu'une attaque de ce mal.

Les Braſiliens font un cas extrême du *quereiva*, pour la ſinguliere beauté de ſon plumage. Il a l'eſtomac du plus beau rouge, les ailes noires, & tout le reſte du corps bleu.

Le tucan du Bréſil n'a que la groſſeur d'une pie, quoiqu'il ait le bec auſſi long qu'on l'a repréſenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'eſt-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une baſſe-cour, juſqu'à mener ſes petits comme une poule. La couleur de ſon bec eſt jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de ſon plumage eſt jaune ſur l'eſtomac, & noire dans tout le reſte du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un ſi petit oiſeau peut ſoutenir un ſi gros & ſi long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le *quirapanga* eſt tout-à-fait blanc; &, dans une grandeur médiocre, il a la voix ſi forte,

Histoire Naturelle.

qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à près d'une demi-lieue.

Dans les Provinces intérieures du Brésil, on trouve beaucoup d'autruches, que les habitans du pays nomment *andougoaeous*. Elles ne diffèrent point de celles des autres régions; mais on assure que l'espèce de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les aigles, les éperviers, les vautours, & d'autres oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

Le *panou* est un oiseau noir, de la grosseur d'un merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de bœuf. Le *quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'une belle écarlate.

Les chauve-souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang, que celles de Guyaquil. Les abeilles y ressemblent à nos mouches noires d'été, & n'en font pas de moins agréable miel : mais la cire en est presqu'aussi noire que la poix. Enfin Léry parle d'un oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un pigeon, que les Brasiliens respectent beaucoup, parce qu'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la

nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des morts. « Une fois, dit-il, qu'il passoit » la nuit dans un village nommé *Upec*, il faillit » d'être insulté des habitans, pour avoir ri de » l'attention religieuse avec laquelle ils écou» toient cet oiseau. *Tais-toi*, lui dit fort rudement un vieillard, *& ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nos grands-peres nous font annoncer.* Histoire Naturelle.

Entre les poissons, la *manatée* ou le *lamantin*, est d'une bonté singuliere au Brésil. Léry nous apprend, que *pira* est le nom général que les Brasiliens donnent à tous les poissons, & qu'ils nomment les plus gros *camourou ouassou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espèce. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux côtes maritimes & aux rivieres du pays.

Les *raies* du fleuve de Janéiro & de la *marevescona*, nommées *inevouna* par Thévet, sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues, &, sous le ventre, cinq ou six fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue est non-seulement longue & déliée, mais si venimeuse, que de sa moindre piquure elle fait enfler, avec inflammation les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes n'en sont pas moins bons.

Histoire Naturelle.

La *beyupira*, que l'on compare à l'esturgeon, est fort estimé des Brasiliens. Il se prend en haute mer, à l'hameçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre & noir sur le dos. On le trouve toujours gras & d'excellent goût.

Le *baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parce que ses yeux ressemblent à ceux du bœuf, n'est pas fort différent du thon par la grosseur & la forme, mais il n'a pas le même goût, sans compter qu'il est beaucoup plus gras: on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Le *camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Le *piraëmbu* est peu différent du poisson qu'on a nommé *ronfleur* dans une autre description, & jette aussi une sorte de ronflement; mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

On assure que tout le poisson des côtes du Bré-

fil est si sain, qu'on le fait prendre en remède aux fiévreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il faut excepter les requins, dont le nombre est infini dans cette mer, & qui entrent même dans les rivieres. On ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations sauvages s'en servent pour armer leurs flèches.

L'*amayaen*, espèce de grenouille marine, est un poisson court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espèce, qui est armée de pointes, comme le hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant on mange aussi la chair, après en avoir ôté la peau : elle passe pour un spécifique contre la dyssenterie. Enfin une troisieme espèce, que les Brasiliens nomment *itaëca*, est de forme triangulaire, & parait avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

Les *caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les serpens marins, qui se trouvent sur les

Histoire Naturelle.

côtes de Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent frayer avec les serpens de terre.

L'*amorcati*, espèce de grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux pieds des passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte un prompt secours.

L'*amacurub*, poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

L'*icrepomonga* est un serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singuliere, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la puraque & de la torpille. Tous les animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vraisemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit; que si quelqu'un le touche de

la main, elle s'y attache auſſi-tôt ; que ſi l'on y met l'autre main, elle s'y attache de même ; & qu'alors le ſerpent, reprenant toute ſa grandeur, entraîne ſa proie dans la mer, où il la dévore.

Hiſtoire Naturelle.

C'eſt ſur le ſeul témoignage des Braſiliens, qu'un Auteur Portugais parle auſſi de ce qu'il nomme les tritons & les néréïdes. « Ces monſ» tres marins portent au Bréſil le nom d'*ypu*» *piapra*. Ils y ſont dans une telle horreur, que » leur vue ſeule fait quelquefois mourir les Sau» vages de frayeur. Ils ont la face aſſez sembla» ble au viſage humain, à l'exception des yeux, » qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les femel» les ſont ornées d'une longue chevelure ; & ne » paraiſſent pas moins diſtinguées par des traits » plus agréables. On les trouve ordinairement » à l'embouchure des fleuves, ſur-tout à l'entrée » du *Jagoaripé*, qui n'eſt qu'à ſept ou huit lieues de » la Bàie de Tous-les-Saints, & vis-à-vis de Porto» Séguro, où l'on aſſure qu'ils ont tué un grand » nombre Américains. Leur maniere de les tuer, » eſt de les embraſſer avec tant d'ardeur, qu'ils les » étouffent ; car il n'y a point d'apparence qu'ils » aient deſſein de leur ôter la vie, & ces étran» ges careſſes paraiſſent venir plutôt d'affection. » Ils jetent même des gémiſſemens après les avoir » étouffés ; ils ſe dérobent, & ne touchent point

» aux cadavres, à la réserve des yeux, du nez, » du bout des doigts & des parties naturelles, » qu'ils leur enlèvent. On en donne pour preu» ve, que les Américains tués par ces monstres, se » trouvent ainsi mutilés, lorsqu'ils sont jettés au » rivage par les flots. » On ne s'est arrêté à ces fables, que pour faire observer combien il est surprenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laët, les ait copiées sans aucune marque de doute.

Entre les coquillages du Brésil, l'*apula*, semblable à la partie d'un roseau qui est entre deux nœuds, est non-seulement une nourriture fort saine; mais, mis en poudre, il passe pour un spécifique contre les maux de rate.

L'*ura* est une écrevisse de mer, qui se trouve dans la vase, le long du rivage, en si grand nombre, que non-seulement les Brasiliens maritimes, mais les Nègres, employés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en est de bon goût & fort saine, si l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *guainumu* est une autre espèce d'écrevisse, mais plus grande, & qui a sur-tout la gueule si large, qu'elle peut contenir le pied d'un homme. C'est moins un animal aquatique que terrestre; car on ne le trouve que dans le creux des rochers qui bordent la mer. Au bruit du tonnerre, il sort de cette retraite, & fait lui-même un au-

tre bruit qui cause de la frayeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'ennemi prêt à fondre sur eux.

L'*aratu* se tient dans le creux des arbres voisins de la mer ; mais il en sort pour se nourrir d'huitres & de moules, avec l'adresse qu'on attribue aux singes, d'y jetter, lorsqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de se fermer.

On se borne aux espèces qui semblent particulieres à ces côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, & les huitres y contiennent quelquefois de fort belles perles. Anciennement les Sauvages en pêchaient une prodigieuse quantité, dont ils rassemblaient les écailles, après en avoir mangé la chair ; &, dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le temps a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

Entre les oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Brésil, le guiratinga, qui est de la grandeur d'une grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très-longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu,

Histoire Naturelle.

dans toute sa longueur, de petites plumes qui la disputent en beauté à celles de l'autruche.

Le *caripira* est un grand oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-temps. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *caripira* est le même oiseau que les Espagnols ont nommé *rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparaître les cicatrices du visage: mais, quoiqu'il se trouve par-tout, il n'est facile à prendre que dans les Isles désertes, où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les ailes étendues remplissoient plus d'espace qu'un homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *guiratonteon* tire son nom de l'épilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *calcamar* est de la grosseur d'un pigeon. Ses ailes ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots,

&

& les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

Histoire Naturelle.

L'*ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges & le bec fait en cuiller.

Le *caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, sur-tout la prunelle, qui est d'un rouge très-vif, & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

Le *guara* n'est pas plus gros qu'une pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuisses grosses & les pieds longs. Ses premieres plumes sont noirâtres, ensuite elles deviennent cendrées; lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches, après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, couleur qu'elles ne cessent point de conserver. Cet oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de poisson, mais de toute chair qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toits. Il vole souvent en troupe, ce qui forme un très-beau spectacle, sous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

Histoire Naturelle.

Les fleuves du Bréſil abondent en poiſſons de toute ſorte de groſſeur. Sans parler de ceux qui leur ſont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on comparerait au hareng, s'il n'avait la tête fort groſſe, les dents très-aiguës, & des écailles ſi dures depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair eſt d'un goût très agréable.

Un Auteur Portugais donne le *cururyuba* pour plus grand & le plus beau de tous les ſerpens aquatiques du Bréſil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 pieds de long. Une eſpèce de chaîne lui deſcend par de belles ondulations de diverſes couleurs, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un chien ; auſſi ſa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les hommes & les bêtes, qui le mangent à leur tour, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre.

Le *matiima* eſt un autre ſerpent d'énorme grandeur, mais qui ne ſort jamais des fleuves. Ses couleurs ſont ſi belles, que les Sauvages ſe font gloire de ſe peindre le corps à ſon imitation, & reconnoiſſent qu'ils lui doivent l'uſage de ces bizarres peintures.

Les chevaux Européens, tranſportés dans les

différentes Capitainies du Brésil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des taureaux & des vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la premiere beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Séguro, il croisse une herbe funeste aux bestiaux, il se trouve des cantons où rien ne manque à leur nourriture : telles sont les campagnes de Piratininga : les engrais qu'on en tire, sont excellens pour toutes sortes d'animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse, sur-tout celle des porcs, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux malades. Sur les bords du fleuve de Janéiro, les moutons, quoiqu'en abondance, & si gras, qu'ils meurent quelquefois de l'excès d'embonpoint, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les chèvres s'étaient multipliées moins heureusement ; mais on commençait à surmonter les obstacles.

Histoire Naturelle.

Les poules Européennes s'accommodent fort bien de la de température du Brésil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût : au contraire, les canards & les oies en acquierent un plus fin.

Histoire Naturelle.

Les Américains du Brésil ont pris tant de passion pour nos chiens, que non-seulement les hommes en élèvent quantité pout la chasse, mais que les femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

Végétaux.

A tous les arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déjà donné la description, des Observateurs joignent, comme propres au Brésil, ceux qui suivent :

Le *mangaba*, très-grand arbre, qui ne se trouve guères qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du hêtre & la feuille du frêne ; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année ; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une fleur assez semblable à celle du jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succède n'est pas plus gros que le premier ; le dehors en est jaune ; marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noyaux ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité, ce qui oblige de le garder assez long-temps, pour lui laisser le temps de s'adoucir. Les Brasiliens en font une

forte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espèce de lait amer & visqueux. Histoire Naturelle.

Le *murucugé*, grand arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais, en mûrissant, il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur laitée, qui venant à se coaguler, tient lieu de cire pour les tablettes. On regrette la rareté de cet arbre : elle vient de l'usage où sont les Brasiliens de l'abattre pour en cueillir le fruit.

L'*ombu*, arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les cannes de sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Médecins Portugais en composent des apozèmes, pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Le *jacapuyia* passe pour un des plus grands arbres du Brésil. Il porte un fruit qu'on prendrait pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques châtaignes, assez semblables aux

Histoire Naturelle.

mirabolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même; dans la maturité des fruits, & les laiſſe tomber s'ils ne ſont cueillis. On aſſure que, mangés crus avec un peu d'excès, ils cauſent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne ſont jamais nuiſibles. La ſubſtance du bois eſt fort dure, & ne ſe corrompt pas aiſément, ce qui le rend fort propre à compoſer les axes des moulins à ſucre.

L'*araticu*, arbre de la grandeur de l'oranger, a la feuille du citronnier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la groſſeur n'excède point celle d'une groſſe noix. On en diſtingue pluſieurs eſpèces, entre leſquelles celle qui ſe nomme *araticupanauia*, donne un fruit de qualité ſi froide, que l'excès en fait un venin. Son bois eſt de la nature du liège & ſert aux mêmes uſages.

Le *pequea* a deux eſpèces, l'une dont le fruit reſſemble à l'orange, mais avec une écorce plus épaiſſe, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le diſpute au ſucre; elle eſt mêlée de quelques pepins; le ſecond pequea paſſe pour le plus dur de tous les bois du Bréſil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Jétis*.

Le *gabueriba* eſt un fort grand arbre, qui diſtille d'excellent baume, & que cette qualité rend

fort respectable aux Brasiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y insérer un peu de coton, qui s'imbibe en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommé baume, parce qu'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux où cet arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent singulierement propre aux édifices. Les bêtes même se frottent contre son écorce, apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez commun dans la Capitainie de Saint-Vincent, & très-rare ailleurs.

Dans les parties intérieures, au-delà de Saint-Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des forêts entieres de pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Le *cupayba*, semblable au figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une singuliere quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparaître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *copal-yva*, qui exprime

Hiſtoire Naturelle.

cette propriété. L'abondance en eſt ſi grande, qu'on l'emploie dans les lampes ; mais le bois de l'arbre n'eſt d'aucun uſage.

L'*ambayba* reſſemble auſſi au figuier, & ſe trouve parmi des ronces, dans les terres qu'on a ceſſé de cultiver. On aſſure que la pellicule intérieure de ſon écorce, appliquée ſur les bleſſures, les guérit auſſi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles ſont ſi rudes, qu'on les fait ſervir à polir diverſes ſortes de bois; mais le fien eſt ſans utilité.

On vante beaucoup les vertus de l'*ambaygtinga*, autre arbre de même eſpèce, qui ſe trouve dans les forêts de pins. Il répand une liqueur huileuſe. Ce n'eſt ni un pin, ni un cyprès; il eſt plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte au ſommet une ſorte de petites veſſies, qui, venant à crever, diſtillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Américains prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont beſoin de pluſieurs jours pour en raſſembler une petite quantité. Elle ſert à tous les uſages du baume, ſur-tout à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides, & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin.

La Capitainie de Saint-Vincent porte en abon-

dance un arbre nommé l'*ighucamici*, dont le fruit assez semblable au coing, mais rempli de grains, est un puissant remède pour la dyssenterie. Histoire Naturelle.

L'*igciega* produit une sorte de mastic, d'excellente odeur. De son écorce broyée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides. On en distingue une autre espèce, nommée *igtaigcica*, c'est-à-dire, mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendrait pour du verre. Les Brasiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre.

Le *curupicayba* est un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remède admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue que les Brasiliens emploient à prendre les oiseaux.

Le *caaròba* est un arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Brésil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage.

Le *jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *bételé*, aime les rives des fleuves. Ses

Histoire Naturelle.

feuilles font un fpécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en eft conftante. Une autre efpèce de bételé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la même vertu dans fes racines, qui ont la caufticité du gingembre. Appliquées fur les gencives, elles diffipent tous les maux intérieurs de cette partie.

L'*anda* eft un grand arbre, de fort belle forme; dont le bois eft propre à divers ufages; mais les Américains tirent de fes feuilles une huile dont ils fe frottent le corps, & ils fe fervent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on la laiffe quelques jours, acquiert la vertu d'affoupir toutes fortes d'animaux.

L'*ajuratibira* n'eft qu'un arbriffeau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brafiliens font une huile de même couleur, qui fert auffi à leurs onctions. L'*ajabutipita*, autre arbufte, donne par fon fruit, qui eft une forte d'amande noire, une huile qui eft de même couleur, & qui ne fert qu'à l'onction des malades.

Le Bréfil a peu d'arbres auffi beaux que le *janipaba*. Sa verdure eft admirable, & fe renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'orange, le goût du coing, & paffent pour excellens contre la dyffenterie. Leur fuc, qui eft d'abord affez blanc, noircit bientôt jufqu'à fervir d'encre aux Sauvages, pour fe faire fur la peau

des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Histoire Naturelle.

Le fruit du *jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pepin, une sorte de pois très-dur, rond, noir & luisant comme le jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de savon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la Baie de Tous-les-Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où, pendant l'été comme en hiver, il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, &, ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

L'arbre le plus célèbre du Brésil, & duquel on croît que le pays a tiré son nom, porte celui d'*araboutan*. Il est de la hauteur de nos chênes,

Histoire Naturelle.

& ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois hommes auraient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du buis. Il ne porte aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Léry, ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Léry ajoute quelques propos d'un Brasilien, qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares. « Fort ébahis, dit-il, de voir les Fran- » çais, & autres des pays lointains, prendre tant » de peine d'aller quérir leur araboutan, il y » eut une fois un de leurs Vieillards qui me fit » cette demande : Que veut dire que vous autres » *Maïrs* & *Péros*, c'est-à-dire, Français & » Portugais, venez de si loin quérir du bois » pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en » votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, » & en grande quantité, mais non pas de telle » sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas » comme il pensait, ains, comme eux-mêmes » en usaient pour teindre leurs cordons & plu- » mages, les nôtres l'emmenaient pour faire de » la teinture : il me répliqua ; voire : mais vous » en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car y ayant

» tel marchand, en notre pays, qui a plus de » frises & de draps rouges que vous n'en avez » jamais vu par-deçà, un seul achetera tout l'ara- » boutan dont plusieurs navires s'en retournent » chargés. Hà hà, dit mon Sauvage, tu me contes » merveilles! Puis, pensant bien à ce que je lui » venais de dire, plus outre dit: mais cet homme » tant riche, dont tu parles, ne meurt-il point? » Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que les » autres. Sur quoi, comme ils sont grands dis- » coureurs, il me demanda de rechef; & quand » donques il est mort, à qui est tout le bien qu'il » laisse? A ses enfans, lui dis-je, s'il en a, & » à défaut d'iceux, à ses freres, sœurs ou plus » prochains. Vraiment, dit alors mon Vieillard, » à cette heure cognais-je que vous autres Maïrs, » êtes de grands fous; que vous faut-il tant tra- » vailler à passer la mer pour amasser des richesses » à ceux qui survivent après vous, comme si la » terre qui vous a nourris n'était pas suffisante » pour aussi les nourrir? Nous avons des enfans » & des parens, lesquels, comme tu vois, nous » aimons; mais, parce que nous sommes assurés » qu'après notre mort la terre qui nous a nourris, » les nourrira, certes nous nous reposons sur » cela. »

La variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes

Histoire Naturelle.

ſortes de rouge ; de blancs comme du papier ; & celui qu'on nomme *aouai*, répand une odeur inſupportable lorſqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, & toujours vertes. Son fruit eſt une eſpèce de châtaigne, en forme de cloche, & fort venimeuſe : mais comme l'écorce ſert, dans le pays, à faire les ſonnettes que les Braſiliens portent aux jambes, l'arbre y eſt fort eſtimé.

Le *ſabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noyaux, du goût & de la forme de nos amandes. Un Sculpteur Français, nommé *Bourdon*, en fit des vaſes d'une grande beauté.

Le *pocoaire* eſt un arbriſſeau, qui croît ordinairement de dix ou douze pieds, mais dont la tige eſt ſi tendre, qu'un ſabre bien affilé la tranche d'un ſeul coup. La deſcription de ſon fruit & de ſes feuilles, lui donne beaucoup de reſſemblance avec le platane commun de l'Amérique.

Entre les plantes, on ne s'arrête au manioc, qui eſt commun à preſque toute l'Amérique, que pour en remarquer une eſpèce particuliere au Bréſil, qui s'y nomme *aypi*, & qui peut ſe manger crûe ſans aucun danger. Les Braſiliens en compoſent une portion pour les maladies hépatiques, dont

elle est le remède certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi crû le manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laët, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance. Léry compare les feuilles du manioc à celles de la pivoine, & Thévet à celles de la *patte de lion*. Les Brasiliens font, de la farine de cette plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *oüenta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire, moins cuit, qu'ils appellent *onipou*.

On ne parle point de l'ananas, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Brésil qu'on peut nommer sa véritable patrie. Il est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraissent leurs porcs. On en remarque trois propriétés: 1.° l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émousse la pointe du fer; 2.° le jus, ou le suc, est un savon admirable pour faire disparaitre les taches des habits; 3.° l'ananas du Brésil est un préservatif, & un remède, pour le mal de mer.

On a découvert une herbe nommée *cayapia*, remède d'une vertu presqu'unique contre toute sorte de venins, sur-tout celui des serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe aux serpens*. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la

divise, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi pour la blessure des fleches empoisonnées.

Le *tyroqui*, ou *tareroqui*, est une plante qui a les feuilles du sain-foin. Elle se flétrit, après le coucher du Soleil, & la lumiere du jour lui rend toute sa vigueur.

On admire les racines de l'*embeguaca*, qui sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiliens en font des cordes, qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée, sur des charbons ardens, arrête le flux de sang, sur-tout dans les femmes.

L'herbe nommée *gobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture, & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broyées sont excellentes pour les maladies cutanées.

Le *guaraquymia* ressemble au myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation, que de choisir les meilleures feuilles pour les avaler.

La mauve du Pays, qu'on y représente très-commune, porte des fleurs d'un très-beau rouge, qu'on prendrait pour des roses.

Le *timbo* est une plante admirable, qui s'éleve comme

comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que, dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Américains emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts, & fait bientôt mourir les poissons. Il faut supposer que les poissons tués ainsi, peuvent se manger impunément.

Histoire Naturelle.

On trouve ici quantité d'excellens simples, qui font toute la Médecine des habitans, & sur-tout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La menthe est fort commune dans la Province de *Piratiningue*. *L'origan*, & d'autres plantes de cette nature, croissent à chaque pas; mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrain, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les cannes & les roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulierement la *tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, sur-tout dans les bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élèvent au-

Histoire Naturelle.

dessus des plus grands arbres. On en voit des cantons entiers. Mais la préférence des Brasiliens est pour les roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de pays où les différentes espèces de racines comestibles & de légumes soienr en plus grand nombre. Les feves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs espèces de pois, dont Laët donne la description.

Insectes de Surinam.

On a réservé, pour la derniere partie de cet article, un court extrait du Recueil des insectes de Surinam, dessinés avec une élégance extraordinaire, par une Jeune Allemande, qui fit exprès, en 1699, le Voyage de cette Colonie Hollandaise, & publiés en soixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'exemplaires que dans les cabinets des curieux.

Le *kaberlaque*, qui tient le premier rang dans cette précieuse Collection, est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'artache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulierement l'ananas. Ce petit animal jette sa semence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos araignées. Lorsque les œufs sont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette espèce de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des four-

mis, ils entrent facilement, par les fentes & les ferrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruisent tout. Ils deviennent plus grands, & leur couleur est un brun grisâtre. Alors, leur peau se fendant sur le dos, il en sort un kaberlaque ailé, mol & blanc, & la dépouille reste vide.

Histoire Naturelle.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre espèce de kaberlaque, qui porte ses œufs sous le ventre, dans un petit sac brun; mais si l'on touche l'animal, il quitte ce sac, pour se sauver avec plus de légereté. Les transformations des petits qui en sortent, ne sont pas différentes de celles des autres.

Mademoiselle Mérian trouva, sur l'ananas, une chenille curieuse, qui se changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, sur la couronne du même fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite feve. C'est le même ver qui mange, qui digere la cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Sur un petit fruit, qui se nomme *zursack*, à Surinam, jaune au-dehors, rempli de pepins noirs, dont la moëlle est blanche, & qui croît sur une plante rameuse, on trouve une belle

Histoire Naturelle.

chenille verte, qui se transforme en feve brune; d'où sort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de papillon nocturne. Les papillons de cette espèce ont une double trompe, qu'ils disposent tellement, pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paraît qu'un seul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, sont vigoureux, & vivent long-temps. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine qui couvre leurs ailes, y forme des plumes, comme celles d'une poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un ours. Ils ont du poil jusques sous les yeux. La trompe ressemble à la gorge d'un canard ou d'une oie; les pieds & les cornes sont d'une grande beauté.

La plante du manioc, de la racine duquel on fait l'espèce de pain qui se nomme cassave, nourrit sur ses feuilles une chenille brune, qui, se changeant en feve, devient un papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette plante, en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui est admirablement tacheté de noir, de blanc & d'orange. Un serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille

ſouvent autour de la tige des mêmes plantes.

Histoire Naturelle.

Sur le chardon, qui ſe nomme *maccaï*, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une chenille, qui devient un beau papillon nocturne. La même plante eſt le ſiége d'une autre eſpèce de chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre, & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, elles ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les papillons, qui en ſortent, ſont auſſi nocturnes. En conſidérant ces deux eſpèces avec le microſcope, leur peau paraît reſſembler à celle d'un ours de Hongrie. Autant que leur figure était charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paraiſſent des épis d'orge. Mademoiſelle Mérian obſerva que tous les papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes & que tous les papillons tranſparens ont des écailles.

Les ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux chenilles jaunes : l'une, dont Mademoiſelle Mérian vit la transformation, s'étant changée en feve verte, devint un grand & beau papillon.

Le jaſmin de Surinam nourrit de ſes feuilles

Histoire Naturelle.

une chenille couronnée, qui devient un beau papillon ondé. Il a six taches blanches au-dehors, bien rangées sur ses deux ailes, qui sont rouges & noires par-dessous. Cet insecte, examiné avec le microscope, est d'une si grande beauté, qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une description complète.

Le cotonnier de Surinam croît si vîte, que six mois après avoir été semé, c'est un arbre de la grandeur du coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs; les unes rouges, les autres d'un jaune de soufre : les premieres ne donnent aucun fruit; mais le coton vient des jaunes. A la fleur succède un bouton, qui grossit, & qui, étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet arbre nourrit deux sortes de chenilles; l'une noire, d'où sort néanmoins un papillon de la couleur du coton; l'autre blanchâtre, qui forme un papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux serpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes : sous ses ailes, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont

admirables; ce sont de petites rousses de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrémités des ailes s'élèvent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes; ses cornes paraissent deux petits serpens noirs.

Histoire Naturelle.

Un arbre de Surinam, qui se nomme *palissade* (*palissaden boom*), & qui sert à la construction des cabanes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche, courbée sous leur poids, se releve lorsqu'elles sont tombées. Les gousses, qui contiennent la semence, forment comme un balet de bouleau, & servent effectivement à balayer. Elles sont remplies d'une graine qui ressemble au millet, pour la figure & la grosseur. C'est sur cet arbre qu'on voit, trois fois l'année, une espèce de chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'orange, avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes; mais, quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau; & leurs pointes disparaissant alors, elles se transforment en feves, qui deviennent de beaux papillons nocturnes.

Sur la banane, qui tient lieu de pomme aux

Histoire Naturelle.

Américains, on trouve une chenille d'un verd-clair, qui produit un très-beau papillon, & qui ne se transforme en feve qu'après avoir changé de peau.

Le prunier de Surinam devient aussi haut que le noyer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du sureau. Le fruit pend en grappes : on observe, comme un effet assez singulier, qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les chenilles qu'on y trouve sont vertes : elles sont d'ailleurs toutes hérissées de pointes, fort paresseuses, & si voraces, qu'elles mangent sans cesse : il en sort des papillons bleus.

Le melon d'eau, dont la chair est brillante comme le sucre, à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles du limaçon. Mademoiselle Mérian en attendait quelque chose d'extraordinaire; mais son espérance fut trompée : il en sortit un laid papillon nocturne. « Elle a vu souvent, dit-elle, les plus » belles chenilles se transformer en de très-laids » papillons, tandis qu'elle voyoit sortir un pa- » pillon admirable de la plus laide chenille. »

Histoire Naturelle.

L'arbre nommé *caſchou*, produit une pomme de même nom. On en diſtingue deux ſortes ; l'une dont la fleur eſt blanche, & le fruit jaune : l'autre, dont les fleurs & les fruits ſont rouges ; mais leurs feuilles ſont vertes & ſe reſſemblent. Les pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ne ſont pas mauvaiſes à cuire : on en tire, dans quelques cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excreſcence, qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme *caſchou* ; elle eſt d'une âcreté ſi mordante, qu'elle peut ſervir de cautere : cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes : les fleurs croiſſent, comme une couronne, autour des branches. De deux ſortes de chenilles qui ſe nourriſſent des feuilles de cet arbre, Mademoiſelle Mérian vit un beau papillon tranſparent, & un papillon nocturne, couleur de bois.

Rien n'eſt ſi curieux que les chenilles brunes à taches blanches, qui ſe trouvent ſur les limoniers de Surinam. Ces arbres croiſſent dans les forêts, de la hauteur d'un grand pommier, & donnent quantité de petits limons, qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des citronniers ordinaires ; & les fleurs, petites à proportion,

Histoire Naturelle.

tendent une huile précieuse. Mais on voit, avec étonnement, les chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leur tête deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en feves brunes, elles deviennent des papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les limoniers, se transforment en escarbots, blancs ou noirs.

La plante de la *Guaiave* est un réceptacle commun pour les chenilles, les araignées, les fourmis, & pour une espèce de petits oiseaux que les Hollandais ont nommés *colobritgens*. Autrefois ces oiseaux servaient de nourriture aux Prêtres du pays, qui n'avaient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paraît convenir qu'au colibri. « Ils » pondent quatre œufs, comme les autres oiseaux, » & les couvent : ils volent avec rapidité ; ils » sucent le miel des fleurs, en étendant leurs » ailes dessus : ils s'arrêtent dans l'air, sans le » moindre mouvement ; ils sont ornés de plus » belles couleurs que les paons. »

Mademoiselle Mérian trouva, sur la Guaiave, plusieurs grosses araignées noires, qui avaient leur domicile dans les cocons de chenilles. Elles

fonț couvertes de poil : elles font armées de dents aiguës, dont la morfure eft accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereufe. Elles furprennent les colobritgens dans leurs nids, les tuent, & fucent leur fang. Elles fe nourriffent de fourmis, qu'elles attrapent facilement fur les arbres, parce qu'ayant huit yeux, dont deux regardent en-bas, deux en-haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il eft impoffible aux fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les chenilles : cependant Mademoifelle Mérian n'en vit point d'ailées. Il y a une autre efpèce d'araignées plus petites, qui portent leurs œufs fous le ventre, dans une efpèce de croûte où elles font leurs petits : elles ont auffi huit yeux; mais placés avec moins d'ordre que ceux des groffes.

Histoire Naturelle.

Il fe trouve, à Surinam, des fourmis ailées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une feule nuit, dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles font armées de dents courtes, qui coupent l'une fur l'autre, comme des cifeaux, & dont elles fe fervent pour couper les feuilles, qu'elles font ainfi tomber à terre. Alors des légions d'autres fourmis fe jettent fur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs jeunes, qui ne font que de petits vers; car les fourmis ailées jettent leur femence comme les moucherons. Il

Histoire Naturelle.

en sort une espèce de vers ou de mouches, dont on distingue deux sortes : les unes s'enveloppent d'un cocon ; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites feves. Quelques ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites feves *des œufs de fourmis*, mais ils se trompent ; les œufs sont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les poules de feves, dont elles s'engraissent plus que de l'orge ou de l'avoine. Les fourmis sortent de ces feves : elles changent de peau ; il leur croît des ailes, & c'est de ces mêmes fourmis que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'hiver ; mais elles font, dans la terre, des caves qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne se trouve point de passage, elles savent se faire des ponts : la premiere se met au bord sur un petit morceau de bois, qu'elle tient serré de ses dents ; une seconde s'attache à la premiere, une troisieme à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & successivement. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere soit poussée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne sert de pont à toutes les autres.

Ces fourmis sont toujours en guerre avec les araignées, & tous les insectes du pays : elles sortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en essaims innombrables, qui s'introduisent dans les édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre, qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans mêmes d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que l'incommodité; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs cavernes.

Histoire Naturelle.

Les chenilles des *Guaiaves* sont de différentes couleurs : Mademoiselle Mérian en trouva une qui était blanche, rayée de noir, & qui avait, de chaque côté, cinquante grains d'une sorte de corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paraisse persuadé dans sa Lettre 146. Cette chenille, ayant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en feve, de laquelle il sortit un papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une chenille verte, il sortit des papillons transparens, tachetés de noir. D'autres chenilles de la même plante pro-

Histoire Naturelle.

duisirent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'espace de dix jours, se changerent en belles mouches vertes.

Dans une plantation de M. de Sommelsdyck, nommée *la Providence*, Mademoiselle Mérian trouva un arbre de *gomme-gutte*, qui ressemblait aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande chenille, rayée de verd & de noir, qu'elle prit sur une branche, produisit un des plus beaux papillons qu'elle eût jamais vus. Avant que la chenille se fût transformée en feve, le verd s'était changé en rouge, aussi-tôt qu'elle eut acquis sa juste grandeur.

Une chenille verte, trouvée sur le Marquias, plante qui monte comme la campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées *fleurs de la Passion*, s'était fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuyaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'insecte, parcourant cette petite cabane, qui était divisée en plusieurs petits compartimens, regardait ce qui se passait dehors, tantôt par un de ses tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il se transforme en un petit animal ailé, tacheté de rouge & de brun; d'une autte chenille, il sortit un petit papillon, & d'une autre encore

une mouche tachetée, qui avait les pattes très-fendues & très-délicates.

Histoire Naturelle.

On trouve, ſur la feuille d'un lis rouge, qui croît ſans culture, une chenille couverte de poils auſſi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du lis ſont ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file, eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & ſe change en feve brune, d'où il ſort un beau papillon nocturne, qui a le deſſus des ailes d'un brun-clair, & le deſſous couleur d'orange, avec un mêlange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même lis, était rouge, rayée de verd & de blanc; & d'elle, ſortit une mouche blanche & noire.

La *baccove*, eſpèce de banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des chenilles dont le dos eſt armé de quatre pointes : leur tête paraît ceinte d'une couronne. Elles ſe transforment en feves, couleur de bois, qui ont, ſur chaque face, deux taches argentées. Il en ſort de très-beaux papillons, dont les deux ailes ſupérieures ſont, en-deſſous, de couleur d'ochre-claire, & les deux autres d'un beau bleu. Le deſſus eſt rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir : on le nomme, en Hollandais, *le petit atlas*.

Sous la racine d'un chardon épineux, qui croît

Histoire Naturelle.

dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiselle Mérian trouva de petits vers, couleur d'orange, dont la tête & la queue étaient noires, & qui se nourrissaient de cette racine. Peu-à-peu ils se transformerent en escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui était celui de Mars, Mademoiselle Mérian trouva une espèce de vers, renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent aussi peu-à-peu, & visiblement en escarbots; mais qui conserverent, sous le ventre, quelque chose du ver. Elle observa que ce sont les dents de ces vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'escarbot; que les ailes, qui couvrent le corps, sont d'abord de couleur d'ochre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces escarbots pondent; &, de leurs œufs, naissent les vers dont ils se forment.

Les chenilles de la vanille & celles du cacaotier sont fort variées. La vanille en a souvent de brunes, rayées de jaune, qui forment de très-beaux papillons rouges, bruns, & couleur de safran, avec des taches argentées. Celles du cacaotier sont noires, rayées de rouge, & tachetées de petits points blancs : il en sort des papillons nocturnes, blancs, rayés & tachetés de noir.

La pomme, nommée *pomme de Sodome*, croît sur un arbre d'une aune & demie, ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles;

feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux : la chenille qui se trouve sur cette plante est brune, rayée de rouge, & produit un papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un ver couleur d'orange, dont il sort de belles sauterelles : Mademoiselle Mérian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parce qu'elle eut le chagrin de voir mourir son ver, lorsqu'il se fut transformé en feve brune.

Histoire Naturelle.

Sur les gros citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très-rare, qui est tout-à-fait différent des chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'arbre, sur lesquelles il se colle comme un limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet insecte est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un coton, d'où sort un beau papillon nocturne. On trouve quelquefois, sur le fruit, une sorte d'escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mademoiselle Mérian ignore l'origine, & qu'elle regarde aussi comme un insecte fort rare.

L'arbre qui porte le fruit nommé *pompelmous*, espèce de pomme, moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort, de leurs

Histoire Naturelle.

feves, de beaux papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on ne prend soin d'en élever les chenilles.

On admire, dans les chenilles noires & tachetées de jaune, qui se trouvent sur le *Palma Christi*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Américains, dans une espèce de hamacs, dont elles ne sortent presque jamais entierement. Lorsqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites cabanes, qui sont de feuilles seches; & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter; elles se transforment en papillons nocturnes, très-hideux & très-farouches.

Une rose, transportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la singuliere propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des chenilles blanches tachetées de brun, qui produisent deux sortes de papillons; l'un, noir & jaune; l'autre, d'un verd-brun pardessous, & tacheté, pardessus, de jaune, de bleu & de rouge.

C'est moins pour les chenilles du *slapertjes*, ou *dormeur*, que pour la singularité de cette plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles sont pendant la nuit. Après

le coucher du ſoleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paraiſſent n'en faire qu'une, dans une eſpèce de ſommeil. Mademoiſelle Métian, qui prit ſoin de la cultiver, lui reconnut auſſi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure, & croît à la hauteur de ſix pieds. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La chenille du dormeur eſt verte, rayée de couleur de roſe, armée de deux petites cornes; & ſes papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Hiſtoire Naturelle.

Les figues & le raiſin, à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le raiſin rouge, blanc & bleu y croît ſi volontiers, qu'un ſep coupé, & mis en terre, y porte, ſix mois après, des raiſins mûrs; & que ſi l'on en plantait ainſi tous les mois, on aurait du raiſin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût néceſſaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourrait fournir à la Hollande. Les chenilles des figuiers changent de couleur avant leur transformation. De vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges; la tête & la queue noires. Leur feve eſt couleur de roſe ſeche. Il en ſort un papillon nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne,

Histoire Naturelle.

les chenilles sont brunes, agréablement tachetées de blanc; elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure est marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal, qui s'élève & s'abaisse lorsque l'insecte respire. Sa transformation en feve se fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le papillon est nocturne, verd, avec le bout des ailes rouge & bleu.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs ressemblent à celles du pêcher par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés successivement les uns aux autres comme des grains de chapelets, au nombre de sept ou hnit, nourrit une espèce de chenilles qui n'est pas moins singuliere. Elle est rouge, tachetée de brun : & c'était la premiere fois que Mademoiselle Mérian en avait eu de cette couleur; cependant elle en trouva, dans la suite, sur les palmiers qui portent le coco. Ces chenilles filent un sac jaune, épais & fort, d'une demi-aune de long, qui se remplit de chenilles & de leur dépouille. Mademoiselle Mérian en prit un, & l'emporta chez elle pour examiner cette multitude d'insectes. Elle observa que le jour ils restaient dans le sac, & qu'ils en sortaient la nuit pour chercher leur nourriture.

Les papillons qu'ils produisirent étaient jaunes, tachetés de brun.

Histoire Naturelle.

Sur une autre plante, aussi peu connue que celle qui précède, & qui porte une fleur semblable à celle de la tubéreuse, on trouve, avec de belles chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites bêtes blanches qui quittent leur peau, qui la traînent après elles, lorsqu'elles l'ont quittée, & qui se nourrissent de certains poux verds. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les chenilles produisent des papillons bruns & blancs, qui ont, sur les ailes de derriere, quatre taches couleur d'orange.

L'*athéa*, qui se nomme *okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Américains mangent. Ses chenilles produisent des papillons rougeâtres. On trouve sur ses feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit animal ailé, mais qui ne fait que sauter, pour éviter qu'on le touche.

Une espèce de *ricin*, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes, & bordées d'une frange dont chacune est terminée par un petit

Histoire Naturelle.

nœud, nourrit une très-curieuse chenille. Elle est vigoureuse; &, quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais, lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier; &, dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rose seche, à laquelle il reste une trompe; mais, ce qui est plus nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, six jours après, il en sort un grand papillon nocturne, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre ailes & six pieds. Il est noir, & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuyaux, qu'il fait joindre ensemble pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête, entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond sont blancs & en fort grand nombre.

Comme il serait trop long de suivre Mademoiselle Mérian dans toutes ses descriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandais nomment

Histoire Naturelle.

dans leur langue, l'*arbre aux boîtes de marmelade*, parce que son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moëlleuse, du goût des nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

On ne peut être sans curiosité, pour la couleur des chenilles, qui se trouvent sur un arbre dont les Américains tirent leur plus fameuse peinture. C'est le rocou, grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des pommiers de l'Europe. En tombant elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & se précipite au fond. On verse doucement l'eau ; & prenant la couleur, qui demeure séparée, on la fait sécher. Les Américains l'emploient à se peindre toutes sortes de figures sur la peau. C'est uniquement de la

Histoire Naturelle.

feuille de l'arbre, que les chenilles tirent leur nourriture. Elles sont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation sont dures & velues. Les papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

La plante qu'on nomme *fleur* ou *crête de paon*, est célèbre par la vertu qu'on attribue à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les femmes en travail. Mademoiselle Mérian assure même que les Américaines, esclaves des Hollandais, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des enfans qui ne naîtraient que pour être aussi malheureux qu'elles. La chenille de cette plante est verte, la feve brune, & le papillon couleur de cendre.

Une espèce de jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des serpens & des lézards, sur-tout de l'iguana. C'est une chose admirable que la maniere dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes; leur feve est rayée de brun & noir. Leur papillon, qui est nocturne, a les ailes de

deſſous jaunes, & tout le reſte couleur de cendre.

Les Américains de Surinam ont un fruit verd, nommé *tabrouba*, qui croît ſur un grand arbre de même nom, dont les fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſervent de nourriture aux ſinges. La chûte des fleurs laiſſe un chapiteau, d'où croît inſenſiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les figues. On en exprime le ſuc, qui devient noir lorſqu'il eſt expoſé au Soleil. C'eſt alors une teinture, dont les Américains ſe ſervent pour ſe bigarrer diverſes parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font ſortir une liqueur lactée, dont ils ſe frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits inſectes volans y jettent leur ſemence, qui produit de petits vers fort incommodes, que ce ſuc tue. La chenille du tabrouba eſt jaune & noire, couverte de crins ſéparés en petits tas, comme une broſſe.

Le ver de palmier, ainſi nommé, parce qu'il ſe nourrit ſur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moëlle. Il n'eſt pas plus grand d'abord, que les mites du fromage; mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé, & Mademoiſelle Mérian ne condamne point le goût de ceux qui le re-

Histoire Naturelle.

gardent comme un mets très-délicat. Il sort de ce ver un escarbot noir, que les Hollandais nomment, dans leur langue, *mere des vers de palmier*.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. « Sur un grenadier, raconte Mademoiselle Mérian, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une espèce d'escarbots, naturellement lents & paresseux, & par conséquent très-faciles à prendre. Ils ont pardevant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur les fleurs, pour en sucer le miel. Le 20 Mai, ils se tinrent en repos, & leur peau s'étant fendue sur le dos, il en sortit des mouches vertes, dont les ailes étaient transparentes. On en trouve beaucoup, dans ce Pays, dont le vol est si léger, qu'on est long-temps à courir pour en prendre une. Cette espèce de mouches fait un bourdonnement, qui ressemble au son d'une vieille, & qui se fait entendre d'assez loin. Aussi les Hollandais lui ont-ils donné le nom de *lierman*, qui signifie vieilleur. Elles avaient conservé la trompe d'escarbot; leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps était sorti par le dos, lorsqu'elles avaient quitté leur dépouille, qu'on aurait prise pour le véritable insecte qu'elle avait renfermé. Les Amé-

» ricains ont voulu me persuader que, de ces » mouches, provenaient les *lantalendragers*, ou » porte-lanternes. Ce sont d'autres mouches du » pays, dont j'ai dessiné le mâle & la femelle » volans & en repos. Leur tête, ou pour mieux » dire, un long capuchon qui la termine, est » luisant dans les ténèbres : pendant le jour, il » est transparent comme une vessie, & rayé de » rouge & de verd. La lueur, qui en sort pen- » dant la nuit, ressemble si bien à celle d'une » lanterne, qu'elle servirait à lire aisément. Je » conserve une de ces mouches, qui est prête à » se transformer. Toute sa forme de mouche lui » reste encore, sans en excepter les ailes; mais » la vessie commence à lui croître au bout de la » tête. Les Américains nomment cette mouche » *mere des porte-lanternes*, comme ils nomment » l'escarbot la mère de ces mouches. J'ai dessiné » un *vieilleur*, qui prend peu-à-peu la forme » d'un porte-lanterne. Au reste, on ne leur donne » ces noms que pour distinguer leur figure; car » ils rendent tous deux un son pareil à celui » d'une vieille, apparemment avec la trompe qui » leur est commune, & qu'ils ne perdent point » dans toutes leurs transformations. Quelques » Américains m'ayant un jour apporté un grand » nombre de porte-lanternes, je les renfermai » dans une boîte, ignorant alors qu'ils jettaient

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

» cette lumiere. La nuit, entendant du bruit, je » sautai du lit, & je me fis apporter une chan- » delle. Bientôt je trouvai que le bruit venait de » ma boîte, & je l'ouvris avec précipitation; » mais, effrayée d'en voir sortir une flamme, ou » plutôt autant de flammes qu'il y avait d'in- » sectes, je la laissai tomber d'entre mes mains; » mais, étant revenue de ma frayeur, je n'eus » pas de peine à rassembler les insectes aux- » quels je venais de reconnaître une propriété si » singuliere. »

Des chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos est armé de pointes, se nourrissent sous un arbre nommé *ouike-bokje* par les Américains. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capsules, qui portent la semence, forment une cosse longue & recourbée, qui renferme des feves noires, couvertes d'une glue blanche, & si agréable, qu'on prend plaisir à la sucer. Les Hollandais donnent à cette espèce de légume, le nom de feves douces, sans en connaître autrement l'usage. La beauté des chenilles en avait fait amasser beaucoup à Mademoiselle Mérian; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parce que les feuilles qu'elle avait cueillies en même-temps pour les nourrir, se sechent aussi-tôt qu'elles sont séparées de l'arbre. Une seule, qui s'était déjà transformée en feve,

Histoire Naturelle.

devint, quinze jours après, un des plus beaux papillons du monde.

Surinam n'a point de chenilles plus grosses & plus grasses, que celles de l'oranger, qui y croît aussi haut que le plus beau pommier de l'Europe. Elles sont vertes, avec une raie jaune sur tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une espèce de corail orangé, environnés de petits poils fort délicats. Ce cocon, qu'elles filent, est couleur d'ochre. Il en sort de beaux papillons nocturnes, dont chaque aile est ornée d'une tache, qu'on prendrait pour du talc. Ils volent avec une extrême vîtesse. Mademoiselle Mérian, persuadée qu'on en pouvait faire de très-bonne soie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

« Un jour, dit-elle, parcourant un lieu dé» sert, je trouvai, entre plusieurs arbres, une » espèce de neflier, auquel les gens du Pays » donnent même ce nom, quoique son fruit con» tienne un corps blanc, de la forme d'un cœur, » & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs » sous lui, deux feuilles épaisses, couleur de » sang, & sous elles, cinq autres feuilles verdâtres, » ce qui forme ensemble un spectacle fort agréa» ble. Sur cet arbre, je trouvai une chenille

Histoire Naturelle.

» jaune, dont le corps était rayé en long, de » couleur de rose. Les pattes étaient de même » couleur, la tête brune, & chaque jointure » armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je » fait porter chez moi, qu'elle se transforma en » feve couleur de bois clair. Quinze jours après, » j'admirai le papillon qui en sortit. Il semblait » être d'argent bruni, au travers duquel bril- » laient le verd, le bleu & le pourpre : en un » mot, il était d'une beauté, que la plume & le » pinceau même ne peuvent représenter : cha- » cune de ses ailes avait trois taches rondes, d'un » jaune orangé, bordées d'un cercle noir; ce » cercle était environné d'un autre, qui était » verd. L'extrémité des ailes était orangée, avec » des raies noires & blanches.

» Au mois d'Avril, continue Mademoiselle » Mérian, je trouvai contre ma fenêtre, une » masse de boue, qui avait la figure d'un œuf. » Je l'ouvris. Elle contenait, dans quatre com- » partimens, des vers blancs, qui avaient auprès » d'eux leur dépouille. J'en dessinai deux. Le 3 » de Mai, il en sortit des guêpes farouches. Ces » insectes m'incommodaient beaucoup à Surinam; » ils ne cessaient pas de me voler devant les » yeux, & de me bourdonner aux oreilles, » pendant que j'étais à dessiner. Je leur voyais

» faire leur nid avec de l'argille, à côté de moi, » dans ma boîte aux couleurs, aussi parfaitement » rond, que s'il eût été tourné dans la roue » d'un potier. Il était sur une espèce de petit » pied-d'estal, que les guêpes entouraient d'une » couverture d'argille, pour empêcher que rien » n'y entrât. Elles avaient laissé, vers le haut, » une ouverture ronde, qui leur servait pour » entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y » portaient, tous les jours, de petites chenilles, » dont je jugeai qu'elles nourrissaient leurs jeunes. » Enfin leur compagnie m'importunant beau- » coup, je brisai leur demeure, & je les chassai » toutes; après quoi, je contemplai à loisir leur » architecture. »

Dans un étang, où croissaient des fleurs semblables au crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seule, bleue & tachetée de jaune sous chacune des fleurs, Mademoiselle Mérian trouva des insectes, que les habitans du pays nomment *scorpions d'eau*; elle en prit plusieurs, le 10 de Mai 1701; &, dès le 12, il en sortit un insecte volant fort hideux, qu'elle dessina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même étang, elle trouva plusieurs grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avaient deux oreilles & une petite boule à l'extrémité des

Histoire Naturelle.

doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la Nature, pour les aider, non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces grenouilles jettent leur semence sur le bord des étangs. Pour en observer les transformations, elle mit de cette semence sur un gazon, au fond d'un vase rempli d'eau. La semence n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paraît servir de nourriture au grain, jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après, il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derriere, & huit jours après, les pattes de devant, qui paraissent sortir de la peau. Aussi-tôt que l'animal a ses quatre pattes, sa queue tombe; &, se trouvant une parfaite grenouille, il sort de l'eau, pour se promener sur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon soient renouvellés de temps en temps, & qu'on jette des miettes du pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain.

Sur un arbre, que M. Commelin prend, dans sa note, pour la *malakka-pela*, décrite dans la troisieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une chenille verte, qui a six taies blanches

ches de chaque côté, avec une tache noire & ronde sur chaque jointure, & sur la derniere, une corne rouge. En vingt jours, il sort de sa feve un papillon nocturne, dont les ailes sont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, sur le corps, dix taches couleur d'orange. Sa tête est armée d'une longue trompe rouge, dont il se sert pour sucer les fleurs. Quelque singulier que soit cet insecte, Mademoiselle Mérian vit avec plus d'étonnement, sur le même arbre, d'autres chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avaient la peau tout-à-fait semblable à celle de l'homme. Elles sont si venimeuses que, pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs; &, quoiqu'elles aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs jointures en rampant. Le cocon, dans lequel elles se renferment, est composé de leur poil. Il n'en sort que de vilaines petites mouches; & cette étrange transformation est d'autant plus certaine, que Mademoiselle Mérian la vérifia dans plusieurs des mêmes chenilles. Une autre, trouvée sur l'arbre aux feves douces, est sujette aux mêmes loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle se dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en feve, & trois jours après, en mou-

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

che. Plusieurs autres, de la même espèce, ayant subi les mêmes changemens, devinrent des mouches, dont les ailes étaient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Près d'une plante aquatique, qui est une sorte de cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade, Mademoiselle Mérian trouva une espèce de crapauds, dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même, & c'est-là que ses embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau, & sortent les uns après les autres. L'ingénieuse Allemande voulut se mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété si singuliere : elle jetta une mere dans de l'esprit de vin, avec ses petits, dont les uns avaient déjà la tête hors de l'*uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Nègres de la Colonie mangent ces crapauds; & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des grenouilles, & celles de derriere à celles des canards.

Au mois de Janvier 1701, dans un bois proche de Surinam, Mademoiselle Mérian trouva sur une belle fleur rouge, d'un arbre dont les habitans du pays ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande chenille de même

couleur, qui avait, sur chaque jointure, trois grains, comme de corail bleu, de chacun desquels sortait une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans son cocon, & se transforma en feve tout-à-fait rare. Il en sortit un papillon admirable : les ailes de derriere étaient, en-dessous, d'un beau bleu, & pardessus rayées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avaient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandais ont nommé ce beau papillon le *grand Atlas*. Histoire Naturelle.

Une des plus grandes espèces de chenilles est de celles qui se trouvent sur l'arbre du cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa feve un grand papillon nocturne, couleur de rose, dont les ailes de dessous avaient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espèce est très-venimeuse, & les doigts, dont Mademoiselle Mérian l'avait touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui se communiqua bientôt à la main, & jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquures de la plupart des insectes, & dans moins d'une demi-heure elle fut guérie. Une autre chenille,

Histoire Naturelle.

qui paissait l'herbe au pied de la même plante; & qui était de diverses couleurs, avec des raies, & d'un beau verd de mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes ailes, qu'elle avait à ses ailes de dessous.

Entre les chenilles qui se trouvent sur les citronniers, l'Auteur regrette beaucoup que l'espèce de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme, ne soit pas plus commune. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des vers à soie: il y a beaucoup d'apparence, que si l'on trouvait le moyen de les élever facilement, on en tirerait plus de profit. Leur papillon est fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les ailes, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un miroir encadré; les Hollandais ont nommé l'insecte *spiegel-drager*, c'est-à-dire, porte-miroir.

Mademoiselle Mérian observe, que plusieurs Voyageurs sont tombés dans une erreur grossiere, lorsqu'ils ont cru & même assuré que l'animal, auquel les Hollandais donnent, dans leur langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un

arbre d'où il tombe comme un fruit, dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il provient d'un œuf, comme les autres insectes, dont elle explique en deux mots la génération. « Elle se fait, dit-» elle, par les copulations naturelles. La femelle » jette ses œufs dans les endroits où les petits » qui doivent naître, peuvent trouver leur nour-» riture. D'abord, ce sont des vers ou des che-» nilles, qui croissent en paissant l'herbe ou les » feuilles. Lorsqu'ils ont la grandeur qui leur est » propre, ils filent & se transforment en fèves, » qui ont besoin de plus ou de moins de temps » pour acquérir la vigueur qui leur convient. » L'insecte qui sort de ces feves, est humide & » retortillé; &, ce n'est qu'après qu'il s'est agité » pendant plus d'une demi-heure, que ses ailes, » s'étant séchées, commencent à s'étendre, & » laissent voir un papillon parfait, qui est sou-» vent dix fois plus grand que la feve dont il est » sorti. La *feuille ambulante* n'est qu'une espèce de » sauterelle qui naît de même. » Voici les lumieres que l'Auteur doit là-dessus à ses observations. Un jour, son Nègre, qui avait ordre de lui apporter les vers, les chenilles & les autres insectes qu'il trouvait dans les bois, lui présenta une feuille repliée; elle l'ouvrit assez adroitement pour y trouver, dans leur situation natu-

Histoire Naturelle.

relles, quelques œufs d'un verd de mer, de la grosseur d'un grain de coriandre. Peu de jours après, il en sortit de petits insectes noirs, semblables à des fourmis. En croissant, ils prirent à-peu-près la forme d'une écrevisse de mer; &, lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des ailes, sans qu'ils se fussent transformés en feves, comme les papillons. Ces ailes ressemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres; dans les uns, elles sont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées, de grises & couleur de feuille seche. L'insecte, après avoir pris forme dans son nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une sorte de toile; ensuite il s'agite avec violence, jusqu'à ce que ses ailes deviennent libres; alors, ne manquant plus de vigueur, il brise sa toile, & rombe ou s'envole de l'arbre. Comme ses ailes sont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voyageurs ignorans se sont imaginé qu'il était produit par l'arbre d'où ils le voyaient tomber.

Mademoiselle Mérian vit & dessina soigneusement un de ces gros rats des forêts, qui portent leurs petits sur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou six d'une portée. Leur couleur est un brun jaunâtre, à la réserve du ventre, qu'ils ont blanc.

Lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les ſuivent; mais, à leur retour, où s'ils ſont effrayés de quelque bruit, les petits ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Histoire Naturelle.

Enfin Mademoiſelle Mérian termine ſa collection par de curieux deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés; la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles du canard, & celles de devant à celles des grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, ſurtout dans les anſes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît inſenſiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, juſqu'à diſparaître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere, après quoi il ne reſte plus aucune apparence de la grenouille, qui ſe trouve changée en poiſſon, dont Mademoiſelle Mérian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphoſe. Les ori-

Histoire Naturelle.

ginaires du Pays & les Européens qui l'habitent, nomment ce poiſſon *jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arêtes, ſans excepter celles du dos, ſont tendres, cartilagineuſes, & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très-délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête juſqu'à la queue, & de-là juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi, &, ce qui était d'un brun obſcur, devient gris.

Cette transformation, remarque Mademoiſelle Mérian, eſt contraire à celle de grenouilles de l'Europe, qu'elle donne auſſi dans la même Planche. Elle en fixe le temps au mois de Mars & d'Avril, lorſque le printemps commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, & ſe joignent dans les étangs & dans les marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſoufflent deſſus, juſqu'à l'échaufer; cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit paraître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil; bientôt chaque œil noir acquiert une eſpèce de mouvement, & paraît comme un petit poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes

parderriere. Huit ou dix jours après, on le prendrait pour un petit poisson, à qui la Nature a donné deux pattes; ensuite une des pattes de devant sort, & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on voit la tête & la véritable forme de la grenouille. La queue ne disparaît néanmoins que par degrés; il n'en reste enfin qu'un très-petit bout, qui, étant tombé, laisse voir une grenouille parfaite. Le temps la fait croître dans les mêmes proportions, & peu-à-peu elle prend aussi la couleur naturelle à son espèce.

Au reste, c'est à M. *Séba* que Mademoiselle Mérian fait profession de devoir ces remarques, sur-tout celles qui regardent les grenouilles formées de poissons, & les poissons formés de grenouilles. Il paraît qu'elle n'a pas osé se fier non plus à ses lumieres, sur une espèce de serpent, qui se trouve dans les forêts de Surinam, & que les Hollandais nomment *Sauve-garde*. Elle le distingue; non-seulement du lézard, parce qu'il est incomparablement plus grand, mais de l'iguana, dont il n'a pas la grosseur, & du caymant dont il n'a pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les lézards, & son instinct le porte à dévorer les œufs des

Histoire Naturelle.

oiſeaux. Mademoiſelle Mérian fut effrayée plus d'une fois, de trouver un *ſauve-garde* attaché ſur cette proie dans ſa baſſe-cour. Mais, quoiqu'il ſe nourriſſe auſſi de charognes, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les ſiens, reſſemble à celle du caymant, c'eſt-à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, & qu'il laiſſe au Soleil à les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'oie, mais un peu plus longs, & les Américains ne font pas difficulté d'en manger. Mais, après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiſelle Mérian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'animal.

Elle parle avec plus de confiance des grenouilles d'Aſie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eût jamais fait le voyage de ces deux grandes régions. On ſouhaiterait qu'elle eût du moins cité ſes garans. Mais le ſilence qu'elle garde là-deſſus, n'ayant pas rendu ſa bonne-foi ſuſpecte au Public, on croit devoir ajouter, ſur ſon témoignage, que la différence entre les grenouilles d'Europe & celles d'Aſie & d'Afrique, ne conſiſte que dans la couleur & la groſſeur, c'eſt-à-dire, autant qu'on peut en juger par ſon récit, que les nôtres ſont

moins grosses & moins brunes. Leur génération & leur accroissement sont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Asie & d'Afrique, qui ressemblent alors aux grenouilles européennes. La patte gauche de devant sort ensuite ; l'autre ne fait encore que commencer, mais, perçant bientôt la peau, elle se montre à son tour. La queue se raccourcit par degrés, & ne tarde point à disparaître. Mademoiselle Mérian n'est embarrassée que sur un point, dont elle a dû prévoir que tous ses Lecteurs ne le seraient pas moins qu'elle ; c'est de savoir si, avec le temps, les grenouilles d'Asie & d'Afrique redeviennent poissons, comme celles de l'Amérique méridionale.

Histoire Naturelle.

Fin du treizieme Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE V. *Suite des Voyages dans l'Amérique Méridionale,* Page 1

CHAPITRE II. *Rio de la Plata,* Ibid.

CHAP. III. *Guiane,* 36

CHAP. IV. *Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, depuis l'Isthme de Panama jusqu'au Brésil,* 122

LIVRE VI. *Brésil,* 285

CHAPITRE PREMIER. *Etablissemens au Brésil,* Ibid.

CHAPITRE II. *Description du Brésil*, 312

CHAP. III. *Histoire Naturelle du Brésil*, 405

Fin de la Table des Chapitres.

